This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EducR
5740
8.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
PARIS VI

CONCOURS GÉNÉRAUX.

DEVOIRS
DONNÉS AUX ÉLÈVES
DES COLLÉGES ROYAUX
DE PARIS ET DE VERSAILLES,
DEPUIS 1805 JUSQUES ET COMPRIS 1826.
TEXTES ET CORRIGÉS.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE LATINE, ou *Collection de Morceaux de Poésie latine*, choisis et tirés des poètes modernes les plus estimés, *avec les matières de vers, les corrigés en regard, et la traduction au bas*; à l'usage des maîtres; par Thévenot; 2 vol. *in*-8°.

BIBLIOTHECA RHETORUM, *ou* CHOIX DE COMPOSITIONS LATINES en prose et en vers, etc.; par le Père Le Jay; *à l'usage des maîtres*; nouvelle édition, revue et augmentée par M. Amar; 3 gros vol. *in*-8°.

ELIEN (Histoires diverses d') traduites du grec, *avec le texte en regard*, et des notes; par M. Dacier, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Nouvelle édition, revue et complétée par M. V. Le Clerc, Professeur d'éloquence latine à la Faculté de Paris; *in*-8°. 1827.

LEBEAU (D. Car.) Opera Latina; Carmina nempè, Fabulæ, Amplificationes, Orationes, Oratiunculæ, etc.; editio secunda, cui accessit novum Supplementum varia continens Argumenta nondùm edita; 3 *gros vol.* in-8°, *d'environ* 1200 *pages*.

POEMATA DIDASCALICA, *primùm vel edita, vel collecta studiis* Fr. Oudin, *e societate Jesu, in ordinem digesta et emendata à Josepho Oliveto; secunda editio;* 3 gros vol. *in*-12, papier fin.

SÉNÈQUE (OEuvres complètes de) le Philosophe, traduction de La Grange, *latin-français en regard;* à l'usage des maîtres; nouvelle et seule édition avec le texte en regard, une table des matières, et la Vie de Sénèque; 14 vol. *in*-12, papier fin.

CONCOURS GÉNÉRAUX.

DEVOIRS
DONNÉS AUX ÉLÈVES
DES COLLÉGES ROYAUX
DE PARIS ET DE VERSAILLES,
DEPUIS 1805 JUSQUES ET COMPRIS 1826.

VERSIONS LATINES ; THÈMES ; VERSIONS GRECQUES ;
VERS LATINS.

TEXTES ET CORRIGÉS,
PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION SUR CE COURS;
A L'USAGE DES MAITRES;

DEUXIÈME ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.

TROISIÈME.

BROCHÉ, 6 FR.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE D'AUG. DELALAIN,
LIBRAIRE-ÉDITEUR, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 5.

1828.

Educ R 5740.8.5

HARVARD COLLEGE
APR 13 1922
LIBRARY
Hale Fund

Toute contrefaçon de cet Ouvrage sera poursuivie conformément aux lois.

Toutes mes Éditions sont revêtues de ma griffe.

Auguste Delalain

AVIS

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

Notre but, en faisant paraître, pour la première fois, cet ouvrage, avait été d'être utile. Le même désir nous anime, lorsque nous publions cette seconde édition. Notre travail ne ressemble nullement aux *Annales des Concours Généraux :* nous n'avons rien emprunté à ce volume. On a voulu intéresser les élèves, en leur offrant les compositions qui ont mérité à leurs condisciples des couronnes universitaires.

Nous ne pouvions, nous ne devions donc pas nous proposer la même fin. Nous avons pensé qu'en traitant les mêmes sujets, mais d'une manière toute différente, nous obtiendrions les suffrages de MM. les Professeurs, auxquels nous présentons ce nouveau travail. Plusieurs d'entre eux, qui ont approuvé notre idée, ont bien voulu nous signaler les incorrections qu'offrait la première édition. Dociles à leurs avis, et pour rendre notre ouvrage digne de ceux à qui nous le destinons, nous n'avons rien négligé pour parvenir à faire disparaître les taches qui nous ont été indiquées. *La partie des vers latins surtout a subi d'importans*

changemens. Nous n'avions pas prétendu, et loin de nous la pensée de vouloir encore aujourd'hui donner notre travail comme un modèle parfait. Nous sommes les premiers à sentir que tout ouvrage de ce genre offre ample matière à la satire de l'Aristarque : c'est le *periculosæ plenum opus aleæ*, dont parle Horace. Les juges impartiaux apprécieront sans doute notre intention, et notre recueil alors sera plutôt l'objet de l'indulgence, que celui du plus sévère examen.

Un Journal a répandu sur notre première édition une critique amère : nous n'y avons répondu qu'en corrigeant ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans notre travail. Nous avons remis notre ouvrage sur le métier : les épreuves ont été revues jusqu'à sept fois, et avec le plus grand soin, par différens professeurs. Nous osons donc hasarder aujourd'hui notre volume, pour ainsi dire, entièrement renouvelé ; car nous sommes jaloux de donner à MM. les Professeurs non pas un livre de plus, mais bien un travail qui puisse leur être de quelque avantage : heureux si un tel succès couronne nos efforts ! c'est la seule gloire que nous ambitionnons.

AVERTISSEMENT.

L'ACCUEIL bienveillant que le Public a bien voulu accorder à la collection *des Devoirs de Seconde*, nous a encouragés dans le nouveau travail que nous publions aujourd'hui. Il n'était pas sans difficulté. Les textes de *Troisième* exigeaient une révision sévère, puisqu'ils sont destinés à être donnés en devoirs; et les Corrigés appelaient surtout notre attention, puisque nous engageons en quelque sorte la responsabilité des maîtres qui pourront les soumettre à leurs Élèves comme des modèles. C'est à ceux auxquels notre ouvrage s'adresse, d'apprécier la manière dont nous avons cherché à atteindre ce double but. Mais, quelle que soit la décision de la critique, nous espérons avoir mérité l'indulgence par nos efforts.

COLLECTION

DES DEVOIRS DONNÉS

AUX

CONCOURS GÉNÉRAUX,

AVEC LES CORRIGÉS.

INTRODUCTION

AU COURS DE TROISIÈME.

La classe de Troisième est, après la Rhétorique, la plus importante dans le cours d'études établi en France. L'Élève muni de toutes les connaissances élémentaires qui forment comme l'entrée de la science des langues, et capable par son âge d'une attention plus soutenue, doit-être initié à des études plus relevées. Dans les classes qui précèdent, on ne l'avait exercé qu'aux difficultés grammaticales et à l'interprétation des auteurs dont les pensées offrent un enchaînement facile à saisir. On n'exigeait de lui que la régularité des formes et une fidélité scrupuleuse. Mais aujourd'hui, sa

tâche est devenue moins aisée. La correction ne suffit plus, sans l'élégance. L'interprétation des auteurs exige un plus grand travail de réflexion, parce que la difficulté ne consiste pas seulement dans les mots, mais dans les idées; que ces auteurs sont plus concis, et par conséquent moins accessibles à l'intelligence, qu'ils embrassent un ordre de pensées moins vulgaires, qu'il s'agit d'entendre et de sentir non plus seulement un historien, mais un moraliste, un orateur, un poète.

Au reste, ce qui distingue essentiellement la classe de troisième des cours inférieurs, c'est la nécessité imposée aux Élèves de composer des vers latins. La quatrième s'en occupe, il est vrai, mais d'une manière tout-à-fait élémentaire. Ces premiers essais ne subissent pas même l'épreuve du concours général, parce qu'ils sont encore informes et grossiers. En troisième, au contraire, l'Élève doit avoir acquis l'habitude du mécanisme poétique et des règles de la quantité. Les matières qu'on lui propose n'offrent pas seulement quelques épithètes à ajouter, quelques transformations à opérer; il s'agit de substituer une phrase poétique à une ligne de prose, d'embellir une idée sèche et stérile, et enfin de donner à une pièce de vers l'harmonie propre à la poésie. Ici le jeune disciple des Muses ne trouve plus un guide aussi complaisant; il est presque toujours abandonné à ses propres forces.

C'est à son imagination qu'il doit demander des développemens, et le plus souvent à ses souvenirs. La lecture des poètes a pu déjà enrichir sa mémoire et accoutumer son oreille au rhythme poétique. Aussi l'exigeance des maîtres est-elle plus grande; ce qu'elle pardonnerait à un écolier de quatrième, elle le trouve inexcusable pour l'écolier de troisième; elle en appelle plus souvent à sa raison et à son goût. Enfin il ne suffit plus qu'il ait évité les erreurs; il faut encore qu'il ait mérité des éloges.

Nous adopterons dans cette introduction la même division que dans l'introduction au cours de seconde, et nous donnerons successivement quelques conseils relatifs à la version latine et à la version grecque, au thême et aux vers latins.

§ Ier.

De la version latine et de la version grecque.

Nous l'avons déjà dit (1), pour bien faire une version, il y a deux choses à considérer, l'interprétation du texte et la traduction; et il est impossible que ces deux opérations marchent de front. Les écoliers ont cependant trop souvent l'habitude de ne mettre aucune méthode dans leur travail et de prendre chacune des phrases de leur version comme si elle n'avait aucune liaison avec celle qui la suit. Le texte est traduit par une

(1) Voyez l'introduction au Cours de seconde, page 4.

sorte d'instinct machinal, et le travail est terminé que les idées de l'auteur étranger sont, ou sans couleur, ou entièrement défigurées. Comment pourrait-il en être autrement, quand le traducteur n'a pas cherché à saisir l'enchaînement rigoureux qui unit toujours les pensées d'un écrivain digne de ce nom, quand ce qui suit n'est d'aucune utilité pour ce qui précède, quand la réflexion n'a fait aucun effort pour éclairer les passages obscurs et pour triompher des difficultés qu'une lecture trop rapide ne vaincra jamais?

Tout se tient dans un morceau détaché, comme dans la suite d'un long ouvrage : l'écolier doit donc d'abord s'attacher à comprendre les rapports qui unissent les idées entre elles et ne marcher qu'à l'aide du fil des déductions. Mais cette liaison naturelle n'est pas toujours apparente; car un auteur qui aspire à la précision, se laisse quelquefois deviner ; il supprime les idées intermédiaires et surtout les idées qu'une intelligence ordinaire peut aisément suppléer. Ces liaisons cachées se présentent facilement aux esprits exercés, que l'habitude a familiarisés avec les secrets de la composition. Mais l'écolier de troisième a des facultés qui n'ont pas encore atteint leur degré de perfection; et nul doute qu'il ne lui faille un plus grand travail de réflexion pour entrevoir la suite naturelle des idées et pour saisir le lien invisible qui unit les pensées entre elles. Cependant tout dé-

pend de ce premier travail, sans lequel la traduction n'offrira jamais la copie fidèle du texte original. Pour le faire avec conscience, il ne suffit pas d'une simple lecture; il faut comparer, calculer, peser soigneusement chaque phrase, expliquer les contradictions apparentes, chercher à découvrir la raison des opinions de l'auteur, apprécier ses jugemens, en reconnaître la justesse et se défier toujours de ce premier mouvement qui nous porte à supposer des erreurs dont nous sommes ordinairement seuls coupables.

Il est encore un autre écueil assez difficile à éviter. On croit comprendre ce qu'on ne comprend pas, parce que la réflexion est un travail et qu'on est toujours trop disposé à s'y soustraire. Alors il paraît plus aisé de le supposer fait et de se complaire dans cette douce illusion. Soyons difficiles pour nous-mêmes, et essayons de nous rendre un compte rigoureux de chaque mot, parce que le succès dépend de cette scrupuleuse sévérité.

La réflexion a tout préparé ; il s'agit maintenant de faire passer dans la langue maternelle les idées, les images, les opinions, la couleur enfin d'un écrivain étranger. L'expérience offre mille ressources qu'il est impossible de consigner ici, parce que les détails nous sont interdits. D'ailleurs, les maîtres, dans les leçons de chaque jour, trouvent l'occasion d'enseigner à leurs Elèves tous ces petits secrets qui constituent l'art du traducteur. Nous

devons nous borner pour le moment à des observations très-générales et à des conseils d'une application plus étendue.

Grâces aux veilles laborieuses des Gueroult, des Burnouf, des Le Clerc, nous sommes affranchis de ce système ridicule de traduction qui donnait une bien triste idée des chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes. Fidélité servile, formes bizarres, style lâché et traînant, voilà tout ce que nous offrent les anciennes traductions. Les nouvelles, avec un style pur, un français élégant et correct, nous représentent encore l'image fidèle des auteurs grecs et latins. C'est en méditant ces travaux précieux, que nous nous formerons peu à peu à l'art si difficile de la traduction. Nous réduirons à quatre observations principales les conseils plus multipliés qu'on pourrait offrir à l'écolier de troisième.

1°. *Suivre l'ordre du texte.* Ce conseil paraît inexécutable au premier coup d'œil; car le génie des langues grecque et latine diffère beaucoup du génie de la langue française, et cette différence consiste surtout dans les inversions permises aux unes et interdites à l'autre. Comment donc conserver aux idées leur place naturelle, quand la grammaire nous impose l'obligation de les transposer? Il est évident que si nous adoptons dans la traduction les mêmes tournures que dans le texte, nous ne parviendrons jamais à suivre un précepte dont il est facile de sentir l'importance.

Prenons au hasard une phrase de Tacite. Galba s'adresse à Pison et lui parle en ces termes. « *Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore posset, dignus eram a quo respublica inciperet. Nunc eo necessitatis jampridem ventum est, ut nec mea senectus conferre plus populo romano possit quàm bonum successorem, nec tua plus juventa, quàm bonum principem. Sub Tiberio, et Caio, et Claudio, unius familiæ quasi hereditas fuimus : loco libertatis erit, quòd eligi cœpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet.* » etc. (Tac. hist. lib. I, cap. 16.) — « Si ce corps immense de l'état pouvait se soutenir et garder son équilibre sans un modérateur suprême, j'étais digne de recommencer la république. Mais tel est depuis long-temps le cours de la destinée, que ni ma vieillesse ne peut offrir au peuple romain de plus beau présent qu'un bon successeur, ni ta jeunesse lui donner rien de plus qu'un bon prince. Sous Tibère, sous Caïus et sous Claude, Rome fut comme le patrimoine d'une seule famille. L'élection qui commence en nous tiendra lieu de liberté. A présent que la maison des Jules et des Claudius n'est plus, l'adoption ira chercher le plus digne. (Trad. de M. Burnouf.) »

L'habile professeur a senti toute la force que pouvait donner à une idée la place qu'elle occupe, et pour conserver le mouvement propre au style

de Tacite, il a respecté, autant qu'il était en lui, l'ordre des idées de son auteur. En effet, si l'on donne à une pensée accessoire la place principale, on altère nécessairement le caractère de l'original et on mérite le reproche d'infidélité. Ajoutons que le style même du traducteur gagnera à cette méthode; il aura plus de fermeté et de concision. L'esprit s'arrête avec plaisir sur une image brillante ou sur une pensée pleine d'énergie; c'est vouloir le priver de cette jouissance que de terminer la période par des détails moins intéressans, par des idées accessoires. Je suppose qu'on ait traduit la dernière phrase citée plus haut: « *Finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet*, » de cette manière : « L'adoption ira chercher le plus digne, à présent que la maison des Jules et des Claudius n'est plus, » cette forme est lâche et traînante; la phrase principale si énergique et si concise, disparaît pour ainsi dire; et cependant nous avons conservé les mêmes expressions que dans la traduction de M. Burnouf, ce qui démontre combien il faut mettre d'importance à bien choisir la tournure propre à rendre fidèlement la couleur de l'original.

2° *Traduire les images par des images correspondantes ou équivalentes.* Le style ne consiste pas seulement dans les pensées et dans les tournures de phrase. Les images en sont encore une

partie essentielle, et si à une expression métaphorique, vous substituez une expression froide qui ne peigne rien, vous gâtez l'auteur que vous étiez chargé de transporter dans votre langue. Faisons un nouvel emprunt au traducteur que nous avons été déjà heureux de citer. Tacite au commencement de ses histoires dit (cap. 2) « *Opus aggredior opimum casibus, atrox casibus, discors seditionibus, ipsâ etiam pace sævum.* » L'auteur semble animer le mot *opus*; il lui donne les épithètes qui conviendraient à des hommes : *atrox*, *discors*, *sævum*, et par cette heureuse hardiesse, il prête à son style une énergie incroyable. Qu'un traducteur timide ou impuissant n'ose ou ne veuille rendre ces images, il altère la beauté du texte. Mais M. Burnouf a rendu Tacite tout entier, lorsqu'il a dit : « J'aborde une époque *féconde* en catastrophes, *ensanglantée* de combats, *déchirée* par les séditions, *cruelle* même durant la paix. »

Avouons cependant qu'il est quelquefois impossible de transporter en français une métaphore latine ou grecque. Chaque langue a son génie propre, et ce qui est permis à l'une, pourrait paraître bizarre et téméraire dans l'autre. Tacite dit quelque part en parlant de Néron : *longâ Cæsarum serie tumentem*. Cette expression traduite mot-à-mot, serait ridicule en français. Le goût seul et l'expérience décideront en pareil cas. Nos

grands auteurs ont fixé la langue; c'est en les lisant qu'on apprendra à en connaître le génie et à savoir ce qu'il autorise ou ce qu'il défend.

3° *Fidélité dans l'expression.* Sans insister sur la vérité de ce précepte que tout le monde doit sentir, nous dirons seulement qu'il exige un travail souvent long et pénible. Les mots ont des nuances si subtiles et si fugitives; ils se prêtent à tant d'acceptions diverses suivant la place qu'ils occupent; que la réflexion seule peut apprécier ces nuances, et saisir ces acceptions. Les dictionnaires aideront sans doute l'écolier de troisième dans ses recherches, puisque les lexicographes ont coutume de suivre les mots dans les acceptions diverses que l'usage leur a données. Les exemples viennent souvent à l'appui de ces différentes significations, et en les comparant avec une phrase embarrassante de sa version, l'Élève y trouvera nécessairement un utile secours. Mais il faut beaucoup de jugement et une certaine habitude pour ne pas se perdre dans ce labyrinthe des acceptions souvent contraires que prennent les mots. Le sens général du passage qu'il s'agit de traduire fait plus que toutes les richesses du dictionnaire.

4° Enfin, le jeune traducteur ne doit pas oublier qu'en interprétant un auteur, il écrit dans sa propre langue et que la fidélité n'est pas l'unique mérite auquel il puisse aspirer. Il faut que son

style ait les qualités générales qu'on demande à toute autre espèce d'écrit, et qu'il évite surtout cette gêne à laquelle le traducteur se soustrait bien difficilement. Précision, clarté, harmonie, voilà ce qu'on exige d'une traduction, sans parler de la fidélité et du caractère propre au style étranger, qu'il faut encore reproduire avec une scrupuleuse exactitude.

§ II.

Du Thême.

S'il suffisait, pour faire un bon thême, de connaître les règles de la grammaire latine, les Élèves de troisième les ont appliquées assez de fois pour que nous puissions nous dispenser de leur adresser de nouveaux conseils, relativement à cet objet. Mais la grammaire ne saurait donner au style que la correction, et parmi les ouvrages de ce genre il en est très-peu qui, par la nature des préceptes ou le choix des exemples, puissent inspirer aux jeunes traducteurs le sentiment de la bonne latinité. Nous essaierons donc, autant qu'il nous sera possible, de suppléer à l'insuffisance des méthodes, par quelques réflexions simples et courtes.

Le travail d'un thême peut se diviser en deux parties, le travail de la pensée et celui de l'expression.

TRAVAIL DE LA PENSÉE. — Le travail de la pensée est lui-même de deux espèces; l'une a rapport au texte lui-même, l'autre à la traduction qu'il faut en faire.

Quant à ce qui regarde le texte, il est bon d'en faire préalablement une lecture attentive; c'est ainsi qu'on se pénétrera parfaitement du sujet, qu'on distinguera le principal de l'accessoire, et que l'attention, toujours avertie par ce sentiment intime, reproduira dans la traduction le mouvement, la forme et la couleur de l'original.

Ce travail préparatoire ne sera point stérile pour la traduction, si l'on compare avec soin le génie des deux langues; si, pour passer de l'une à l'autre, on note d'avance les tours de phrase particuliers à chacune d'elles; enfin, si cette distinction est fondée sur une connaissance suffisante des auteurs.

La langue française, quoique toute d'imitation, a cependant sa partie originale et caractéristique. Au fond, elle est la même que les langues qui l'ont formée; mais elle en diffère par l'allure. La langue latine, par exemple, présente les objets d'après l'impression qu'ils doivent produire; la langue française, d'après les idées qu'ils expriment. Dans le rang qu'elles assignent aux choses, l'une s'adresse à l'imagination, l'autre a la raison. De là

viennent les nombreuses différences qui se remarquent dans leurs tours de phrase.

Ces tours de phrase particuliers à la langue latine ne peuvent, à cause de leur nombre, être indiqués que dans des traités spéciaux. Nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns qui mettront les Elèves sur la voie des autres.

L'idée principale porte-t-elle, non sur l'objet qui fait l'action, mais sur celui qui la reçoit, les latins emploient ordinairement le passif, à l'inverse du français, qui se sert de l'actif.

La proposition subordonnée, marquée par l'une des conjonctions *lorsque*, *pendant que*, etc, renferme-t-elle l'idée la plus importante de la phrase, les conjonctions *lorsque*, *pendant que*, etc., se transportent en latin sur la proposition principale du français.

C'est surtout dans les auteurs originaux qu'il faut apprendre ces distinctions; c'est en les étudiant avec soin que l'on reconnaîtra ces tournures particulières que chaque langue donne aux pensées; c'est par-là surtout que l'on pourra se faciliter le travail de l'expression.

Travail de l'expression. C'est ici que nos préceptes devraient-être le plus multipliés, si la nature de notre introduction comportait autant de détails. Nous ne parlerons que des principaux.

Le travail de l'expression est aussi de deux espèces; l'une a rapport aux mots eux-mêmes, l'autre à l'arrangement des mots.

DES MOTS. — Quant à ce qui regarde les mots eux-mêmes, les grammaires indiqueront aux Élèves la plupart des tournures de mots les plus familières à la langue latine, telles que:

Qui suivi du subjonctif, employé pour *quòd*, parce que, *quum*, lorsque, puisque, *quamvis*, quoique. etc.

Unde, suivi du subjonctif, employé pour *ut inde*.

Quum, suivi de l'indicatif, employé pour *qui*, lorsque l'action marquée par le verbe d'une proposition incidente est simultanée à l'action exprimée par le verbe de la proposition principale.

Dum, suivi de l'indicatif, employé pour le gérondif en *do*.

Le présent du subjonctif au lieu des futurs de l'indicatif ou de l'imparfait du subjonctif, lors même que la phrase n'est pas interrogative.

Les substantifs traduits avec l'addition d'un adjectif conjonctif, comme: *diu deliberare debemus* quem *vitæ* cursum *sequi velimus. Cic.*: nous devons délibérer long-temps *sur la carrière* que nous voulons suivre.

Les substantifs, complément d'un verbe actif, traduits par l'adjectif ou le verbe correspondant; *novi quàm potens sit amicitia. Cic.* : je connais *la puissance* de l'amitié. — *melius ex dissensione quantùm valeat concordia percipimus. Cic.* : nous jugeons mieux d'après les dissensions *de la puissance* de la concorde.

Tout le, toute la traduit par *quantus*, comme *nesciunt plerique hominum quantas vires habeat virtus. Cic.* : la plupart des hommes ignorent toute *la* force de l'amitié.

Les substantifs traduits par un gérondif comme *omnibus est innatus vivendi amor. Cic.* : l'amour de la vie est inné chez tous les hommes.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces comparaisons ; mais nous aimons mieux renvoyer aux ouvrages eux-mêmes où nous les avons puisées ; on y trouvera la théorie complète des idiotismes de la langue latine.

Entrons dans des détails que la grammaire ne pourrait donner.

Il arrive souvent qu'un mot français n'a pas de correspondant direct en latin. Quel moyen employer pour le traduire?

A l'exception du pronom, tous les mots variables de la langue latine peuvent se remplacer l'un par l'autre tels sont *le substantif, l'adjectif, le verbe et l'adverbe.*

Toutes les fois donc qu'il n'est pas possible de traduire directement l'une de ces espèces de mots, il faut tourner le mot français qui n'a pas en latin de mot de son espèce par un mot des autres espèces. Il est rare qu'après l'un de ces essais, on ne trouve pas une traduction convenable. En voici quelques exemples.

Se faire *écouter : sibi facere audientiam. Cic.*

Un général qui *semble se multiplier : dux quasi multiplex.*

Porter *l'empreinte* de l'esclavage : *gerere impressam servitutis notam.*

C'est *par la méditation* que l'homme invente les arts : *homo meditando extudit artes.*

De l'arrangement des mots. — Nous dirons peu de chose de l'arrangement des mots. Le premier mérite du style étant la clarté, c'est à rendre les phrases claires qu'il faut donner tous ses soins ; et elles le seront, si l'on place l'adjectif près du substantif, le sujet près du verbe, le mot régi près du mot régissant, l'antécédent près du relatif. Cependant entre ces mots, on peut en placer d'autres, mais en petit nombre, et à condition qu'ils soient en rapport d'idée, sinon avec tous deux, au moins avec l'un des deux mots entre lesquels on les place. C'est aux auteurs eux-mêmes qu'il faut demander l'usage heureux des inversions ; sans une étude

suffisante de leurs ouvrages, tous nos préceptes deviennent stériles.

§. III.

Des Vers latins.

L'Elève de quatrième apprend à construire régulièrement un vers latin, c'est-à-dire qu'il applique les règles de la quantité, et qu'il donne à chaque espèce de vers la mesure qui lui convient. Mais il n'a pas encore une idée bien complète de la poésie; il n'a pu jusqu'à présent soumettre le rhythme à sa volonté, et souvent il sacrifie la raison à la tyrannie de la prosodie. Cependant il est un art de marcher librement, malgré les entraves imposées aux poètes, et l'écolier de troisième n'imaginera pas sans doute avoir fait de bons vers hexamètres, lorsqu'il aura aligné un certain nombre de longues et de brèves. Ceci n'est que la partie matérielle de la poésie. Ce genre d'écrit, outre la mesure, a son style particulier et pour ainsi dire sa langue propre. Il faut à la poésie des images vives, des tours hardis, des comparaisons naturelles et brillantes à la fois. Enfin le poète trouve encore des richesses dans le rhythme lui-même, qu'il peut varier suivant le genre du sujet qu'il traite.

Virgile veut exprimer cette idée bien simple: *nox adventat*, et il dit :

Vertitur interea cœlum, et ruit oceano nox
Involvens umbrâ magnâ terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos. . . . .

L'idée première de ce développement n'offre aucune image à l'esprit ; le poète la rend sensible par l'effet physique qu'il reproduit : *vertitur interea cœlum ;* il répète cette idée, mais d'une autre manière et en empruntant à l'harmonie imitative une beauté de plus : *ruit oceano nox.* Enfin il reproduit un autre effet de la nuit : *involvens umbrâ magnâ terramque polumque.* Mais il fallait que cette description se rattachât au sujet principal et qu'elle n'eût pas l'air d'une pièce de rapport. Le poète l'a particularisée en quelque sorte par ce dernier trait : *Myrmidonumque dolos.* Remarquons encore l'harmonie majestueuse qui règne dans le vers déjà cité, *involvens umbrâ magnâ*, etc., parce qu'en effet l'approche de la nuit a quelque chose de solennel.

On le voit, le poète n'oublie rien de ce qui peut embellir l'idée ; il met à contribution toutes ses ressources ; l'étude de quelques vers de Virgile vient de nous en donner la preuve.

Entrons dans les détails et choisissons toujours pour modèle le divin auteur des Géorgiques. Veut-il donner plus de force à une pensée, il la fait valoir par un *contraste*.

Scandit fatalis machina (1) muros
Fœta armis ; pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt. . . .

(1) Le cheval de bois.

Ce rapprochement entre la fatale machine *fœta armis* et la joie innocente des jeunes Troyennes produit sur l'âme du lecteur une impression profonde.

Les comparaisons, comme nous l'avons déjà dit, sont un des ornemens de la poésie; elles ajoutent à la force de l'idée en l'embellissant. Elles rendent sensibles les détails les moins susceptibles de ce genre de mérite, et revêtent de couleurs plus brillantes les objets déjà frappans par eux-mêmes. Le désespoir d'un guerrier qui se voit privé de tous les moyens de sauver son pays, offre à l'esprit une image assez vive; mais une comparaison fera ressortir encore cette idée:

Lupi ceu
Raptores, atrâ in nebulâ, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti
Faucibus exspectant siccis, per tela, per hostes,
Vadimus haud dubiam in mortem. . . .

Ici le poète a surpassé le peintre, parce que le style poétique, avec la même vivacité de couleurs, peut représenter plusieurs actions successives, et que la peinture ne reproduit qu'une seule action.

Les périphrases sont une source de développement indiquée aux élèves. Mais il ne suffit pas de délayer une idée dans un déluge de mots. Il faut que, si vous exprimez d'abord votre pensée d'une

manière simple et naturelle, le développement qui la reproduit ne soit pas une vaine répétition de paroles vides de sens. Une idée a plusieurs faces, et il est impossible d'en présenter toutes les nuances à la fois; ce sont ces nuances que l'esprit saisit d'une seule vue et que le langage développe successivement. Ainsi, par exemple, si Virgile dit, en parlant des Troyens :

Quondam etiam redit in præcordia virtus,

Il ajoute, pour rendre cette idée générale plus claire et plus positive :

Victoresque cadunt Danai. . . .

Enfin il est un art que l'habitude seule peut donner et que les écoliers ont beaucoup de peine à atteindre, c'est l'art de couper habilement les vers latins. Il s'agit en effet de partager les différens membres de la phrase poétique de manière que chacun occupe sa place naturelle, que le plus important ne soit pas éclipsé par un détail accessoire, qu'un mot sur lequel porte l'idée toute entière appelle nécessairement l'attention. La période a aussi ses bornes; dans aucun cas, elle ne peut excéder la portée de la respiration, c'est-à-dire cinq ou six vers. Ajoutons que la longueur n'en est pas uni-

forme, parce que des chutes à intervalles égaux produiraient une monotonie insupportable. Le sens se termine tantôt au milieu du vers, tantôt au cinquième pied, tantôt à la fin, suivant le besoin du sujet et de l'oreille. Les vers admirables que l'on va lire, feront sentir, mieux que tous les préceptes, l'espèce d'harmonie qui résulte de la variété des coupes. Panthée s'adresse à Énée :

Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ : — fuimus Troës ; fuit Ilium et ingens
Gloria Teucrorum : — ferus omnia Jupiter Argos
Transtulit : — incensâ Danai dominantur in Urbe —.
Arduus armatos mediis in mœnibus adstans
Fundit equus ; — victorque Sinon incendia miscet
Insultans : — portis alii bipatentibus adsunt,
Millia quot magnis unquam venere Mycenis. —

FIN DE L'INTRODUCTION.

COLLECTION

DES DEVOIRS DONNÉS

AUX

CONCOURS GÉNÉRAUX,

AVEC LES CORRIGÉS.

PREMIÈRE PARTIE.

ANNÉE 1805.

TROISIÈME.

VERSIONS LATINES.

TEXTE.

DE MORTE EXCELLENTIUM VIRORUM.

QUAMQUAM est omnibus hominibus ex naturæ conditione sic definita mors, ut illam nobis imminere quotidie, aut certè non ita longè abesse sentiamus; tamen contingit sæpius, ut morte excellentium virorum ipsi perinde moveamur, ac si omnino mori non debuissent, ildemque doleamus cæterorum mortalium ritu occidere, quos, si fieri posset, immortales esse cuperemus. Etenim ita nobis eorum vita cara jucundaque est, ut, quum naturæ satis vixerint, satis etiam gloriæ, patriæ certè, suisque civibus parum vixisse videantur. Atque, quum eos aut casus aliquis, aut ipsa moriendi lex nobis eripuit, continuò, quasi communes omnium parentes interierint, tota civitas,

PREMIÈRE PARTIE.

ANNÉE 1805.

TROISIÈME.

VERSIONS LATINES.

CORRIGÉ.

SUR LA MORT DES GRANDS HOMMES.

Les lois de la nature ont, il est vrai, si bien assigné à chaque homme le terme de sa carrière, que nous sentons la mort nous menacer chaque jour, ou du moins le moment fatal n'être pas éloigné. Cependant il arrive souvent que la mort des grands hommes nous touche aussi vivement que s'ils n'avaient jamais dû mourir, et que nous nous affligeons de voir soumis aux lois de l'humanité ceux à qui nous souhaiterions l'immortalité. L'existence des grands hommes nous est si chère et si précieuse que, s'ils ont assez vécu pour la nature, assez même pour la gloire, ils ne nous paraissent pas du moins avoir assez vécu pour leur patrie, pour leurs concitoyens. Aussi, dès que quelque accident, ou la loi qui nous soumet tous à la mort, enlève un grand homme à notre amour, aussitôt, comme si la patrie en deuil avait à pleurer son père, elle se précipite toute entière, semblable à une

veluti una quædam familia, ad parentandum eis excitata conveniat.

Ex oratione habitâ in funere Michaëlis Le Tellier.
HERSAN.

ANNÉE 1806.

TROISIÈME.

TEXTE.

POETARUM ET APUM COMPARATIO.

LIBENTER ac sæpe faciunt poetæ, ut se quidem apibus, studium autem suum mellificio cuidam comparent. Et certè, si quis diligenter inspiciat, multa inter se utrisque similia reperientur. Apes instruendis operibus suis naturam tantùm magistram sequuntur, artem non adhibent; sic et poetæ naturâ tantùm valent : nihil enim arti debere verum poetam affirmat Plato. Itaque Pindarus eo se gloriatur adversariis suis esse superiorem, quòd ipse naturâ poeta sit, illi autem didicerint a magistris. Apes irritatæ figunt aculeis eos a quibus læsæ sunt, et acerbissimos eis dolores infligunt; poetæ lacessiti ita se ulciscuntur, ut interdum eos a quibus offensi erant, ad mortem adegisse narrentur. Quapropter Plato præcipit iis qui bonæ famæ studiosi sunt, ut diligenter caveant ne cum poetis inimicitias suscipiant.

seule famille, pour rendre à son bienfaiteur les derniers devoirs.

ANNÉE 1806.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

COMPARAISON DES POÈTES ET DES ABEILLES.

Le poète prend souvent plaisir à se comparer aux abeilles, et la poésie au travail de ces industrieux animaux. Et certes, à bien examiner les choses, on trouvera beaucoup de points de ressemblance entre le poète et l'abeille. L'abeille, dans la construction de sa ruche, ne suit que la nature pour guide et n'a jamais recours à l'art; de même le poète ne vaut que par la nature, et Platon affirme que le véritable poète ne doit rien à l'art. Aussi Pindare se vante-t-il de l'emporter sur ses rivaux parce que la nature l'a fait poète, et que ceux-ci ne doivent leur science qu'à des maîtres. Les abeilles irritées piquent de leur aiguillon ceux qui les ont offensées, et les punissent par de cruelles douleurs. Les poètes outragés se vengent si cruellement, dit-on, que leurs ennemis se sont quelquefois donné la mort. C'est pourquoi Platon recommande à ceux qui sont jaloux d'une bonne réputation, d'éviter soigneusement toute espèce d'inimitié avec les poètes.

ANNÉE 1807.

TROISIÈME.

TEXTE.

HUMANÆ VIRTUTES CUM ARBORIBUS ET FLOSCULIS COLLATÆ.

VARIAS hominum virtutes velut in imagine depictas in arboribus et flosculis adumbrare voluisse natura visa est. Flosculos enimvero contemplemur. Illos verno tempore nox una quasi parturit; splendidissimos mane colores explicant; totidem astra dixeris, oculorum in delectationem et hortorum gratiam repente surgentia. Accedentibus ad eos, propiùsque intuentibus crescit admiratio, nec ulla fit contemplandi satietas. Nox adventat? marcescunt languidi, prono capite feruntur ad terram, omnino dissimiles sui; cum occidente die quo nati sunt, splendor omnis eorum pariter occidit.

Quid autem quercum vel excelsissimam esse putas, quum primùm erumpit e terrâ? stirps quædam humilis et infirmior, pedibusque prætereuntium conculcata: quæ postquam incrementis invaluit, vix tamen moratur oculos. Eadem quum induta frondibus magis adolevit, necdum spectaculo est. Non nisi post seriem annorum longissimam, nemoribus erit ornamento,

ANNÉE 1807.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

COMPARAISON DES VERTUS HUMAINES AVEC LES ARBRES ET LES FLEURS.

On dirait que la nature a voulu sur les arbres et les fleurs, peindre le tableau des diverses vertus humaines. Jetons les yeux sur les fleurs. Au printemps, une seule nuit semble les enfanter. Elles déploient le matin les plus vives couleurs : n'est-ce pas autant d'astres apparaissant tout-à-coup pour le plaisir des yeux et la parure des jardins. Approchons-nous, considérons-les de plus près : notre admiration s'accroît ; nous ne pouvons nous rassasier de les contempler. La nuit arrive-t-elle, vous les voyez languissantes, se flétrir, et courber vers la terre leur tête appesantie : les voilà toutes différentes d'elles-mêmes. Le jour qui les a vues naître, voit en même temps, sur son déclin, tomber tout leur éclat.

Qu'est le chêne le plus haut, lorsqu'il commence à sortir de la terre ? Humble et faible plante, il est foulé aux pieds du premier passant. Dès qu'il a pris quelque accroissement, il arrête à peine les regards. Malgré le feuillage qui couvre l'arbrisseau déjà fort, on ne daigne pas encore y jeter les yeux. Ce n'est qu'après une longue suite d'années qu'il sera l'ornement des forêts, et qu'à l'ombre de son feuillage hospita-

jacentemque sub hospitio capitis viatorem somno pariter et umbrâ recreabit.

Hæc est virtutum humanarum effigies : sunt enim ejusmodi quæ, quum primùm emicant, statim in se obvertunt omnium oculos, et admirationem ad se rapiunt, sic prorsus ut vel ipsam quandoque spectantium invitent invidiam. At splendor ille citò defloresçit, nec rarò factum est, ut vix quidquam occurrat laudabile, in quo priùs non nihil admirabilitatis esse videbatur.

Sunt e contra virtutes, quæ quum tacitè sensimque, ut ita dicam, herbescant, nihil splendoris habent, imo nec olim habituræ existimantur. Altas interea radices agunt, fruticant, ac roborantur in dies; tum demum ita maturescunt, ut admirationem non dicam obtineant a volentibus, sed ab invitis extorqueant.

ANNÉE 1808.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE PAUPERTATE.

Mihi paupertas exprobratur, acceptum philosopho crimen, et ultro profitendum : enimvero paupertas olim philosophiæ vernacula est, frugi, sobria, parvo potens, æmula laudis, habitu secura, cultu simplex, consilio benesuada. Neminem unquam superbiâ in-

lier, le voyageur fatigué goûtera les douceurs du sommeil.

Telle est l'image fidèle des vertus humaines. Il en est qui, dès leur première apparition, attirent tous les regards et excitent une si vive admiration, qu'elles appellent quelquefois l'envie de ceux mêmes qui en sont les témoins. Mais cet éclat se flétrit bientôt, et souvent cet homme, dont toutes les qualités paraissent admirables, n'offre plus rien qu'on puisse louer.

Au contraire, il est des vertus qui, croissant pour ainsi dire insensiblement et en silence, n'ont aucun éclat et semblent même ne devoir jamais en avoir. Cependant elles poussent de profondes racines, s'étendent et se fortifient de jour en jour : enfin elles atteignent une maturité telle qu'elles n'obtiennent pas seulement l'admiration, mais qu'elles l'arrachent.

ANNÉE 1808.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA PAUVRETÉ.

On me fait un crime de ma pauvreté, reproche qu'accepte le philosophe et qu'il avoue volontiers ; car la pauvreté est depuis long-temps la compagne de la philosophie : sobre, tempérante, contente de peu, amie de la gloire, ne se souciant pas de son extérieur, simple dans sa parure, elle est la mère des bons conseils. A son école, on n'a jamais appris ni l'orgueil,

flavit, impotentiâ depravavit, tyrannide efferavit. Maxima quæque scelera, si ex omni memoriâ hominum percenseas, nullum in illis pauperem reperies; ubi contra hæc temere inter illustres viros et divites comparent. Sed quemcumque in aliquâ laude miramur, eum paupertas ab incunabulis nutricata est. Paupertas, inquam, prisca apud secula, omnium civitatum conditrix, omnium artium repertrix, omnium peccatorum inops, omnis gloriæ munifica, cunctis laudibus apud omnes gentes perfuncta. Eadem enim est in Aristide justa, in Phocione benigna, in Epaminondâ strenua, in Socrate sapiens, in Homero diserta.

Quòd si modò judices de causâ istâ sederent C. Fabricius, Cneius Scipio, Manius Curius, quorum filiæ ob paupertatem de publico dotibus donatæ ad maritos ierunt, portantes gloriam domesticam, pecuniam publicam; si Publicola regum exactor, et Agrippa populi reconciliator, quorum funus, ob tenues opes, a populo romano collatis sextantibus, adornatum est; si Attilius Regulus, cujus agellus, ob similem penuriam, publicâ pecuniâ cultus est; si denique omnes illæ veteres prosapiæ consulares, et censoriæ, et triumphales, brevi usurâ lucis ad judicium istud remissæ audirent, auderetur-ne paupertatem philosopho exprobrare apud tot consules pauperes?

APULÆI, *ex Apologiâ, Libro uno.*

ni la dépravation des mœurs, ni les cruautés de la tyrannie. Ouvrez les annales du monde; relisez l'histoire des plus grands crimes; l'homme pauvre en a toujours été innocent, tandis qu'on les rencontre au hasard parmi les hommes les plus distingués et les plus riches. Celui qui, dans quelque genre de gloire, mérite notre admiration, celui-là, dis-je, fut nourri au sein de la pauvreté dès son berceau. Enfin, dans les premiers âges, la pauvreté fonda les villes, inventa tous les arts; exempte de toute espèce de faute, prodigue de toutes sortes de gloire, elle a mérité chez les diverses nations de la terre des couronnes de toute espèce. Elle est juste dans Aristide, bienveillante dans Phocion, ferme et courageuse dans Épaminondas, sage dans Socrate, éloquente dans Homère.

Supposez que pour une telle cause, soient assis comme juges C. Fabricius, Cn. Scipion, M. Curius dont les filles, grâce à la pauvreté de leurs pères, ont été mariées aux dépens du public, et n'ont eu pour unique dot que la gloire paternelle et l'argent du trésor; supposez Publicola qui imposa des tributs aux rois, Agrippa qui calma les fureurs populaires, ces deux grands hommes dont les funérailles furent payées par une contribution publique, puisqu'ils moururent trop pauvres pour y subvenir; supposez Attilius Régulus, né comme eux au sein de l'indigence, et dont le champ fut cultivé aux frais du public: supposez enfin que toutes ces antiques familles de consulaires, de censeurs, de citoyens honorés du triomphe, soient rendues un moment à la lumière du jour pour décider dans une telle cause, oserait-on reprocher à un philosophe sa pauvreté devant tant de consuls dans l'indigence?

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

TEXTE.

COMPARATUR HENRICUS IV CUM ALEXANDRO FARNESIO.

Rarò aliàs fortuna commisit spectaculo generis humani tam nobile imperatorum par, quàm Henricum quartum et Alexandrum cognomine Farnesium. Ambo fuêre victores, mutuò invicti; ingenio moribusque non minùs quàm bello discordes. Uti æqualibus ætatis suæ ducibus virtute superiores, ita pares inter se gloriâ famâque rerum. Henricum ingenii apertum et candidum populares amabant sui, et comitatem largè omnibus blandam adorabant milites, quibus tum non erat aliud stipendium, quàm regis facilitas. Alexandrum occultum et callidum, sed extra fraudes, venerabantur amici, non timebant; timebant hostes, non oderant. Certaminis aleam declinabat Alexander, qui spei certus in ratione, casum in societatem gloriæ non admitteret. Adde quòd, quum jure regio non esset, duplex in unâ clades, ab

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

COMPARAISON DE HENRI IV ET D'ALEXANDRE FARNÈSE.

La fortune offrit rarement plus d'une fois aux regards du genre humain deux généraux plus illustres que Henri IV et Alexandre Farnèse : tous deux furent vainqueurs ; tous deux également invincibles l'un contre l'autre. Leurs mœurs et leur génie n'établirent pas entre eux une moindre différence que la guerre qui les divisa. Autant ils l'emportèrent sur les généraux, leurs contemporains, en mérite guerrier, autant ils furent égaux en gloire et en réputation. Henri IV faisait aimer par ses sujets la franchise et la candeur de son caractère ; et les soldats, qui n'avaient alors d'autre solde que la largesse du prince, adoraient dans leur chef cette affabilité si gracieuse pour tous. Alexandre, adroit et réservé, mais non jusqu'à la tromperie, se faisait respecter de ses amis et jamais n'excita leur méfiance ; ses ennemis le craignaient sans le haïr. Alexandre évitait les chances d'un combat hasardeux ; confiant son espoir aux calculs de la prudence, il refusait d'admettre la fortune au partage de la gloire. Ajoutez que, comme il n'était pas roi, il avait à craindre deux défaites en une seule ; l'une sur le champ de bataille de la part de l'ennemi,

hoste in acie, ab æmulis in aulâ timebatur. Contra pugnæ appetentissimus Henricus, non tam genio suo, quem reges ad usum temperant, quàm gallicæ nobilitatis, cui pro dominatione serviebat. Nihil tamen in certamine consultius Navarræ rege, audaciæ necessitatem emendante consiliis; nihil Parmæ duce pugnacius, quasi obluctantem prudentiæ fortunam crine pertraheret. Semel in uno congressu regni caput et Henricum ipsum, sors obtulit Alexandro; sed iste præcipitis occasionis munus, ne præcipitaret, amisit. Alter nimis audendo, cavendo nimis alter, magni duces mutuum errorem sunt gratificati, ut liqueret summos quidem, sed homines fuisse.

Le P. Dondin, *de rebus in Gallid gestis ab Alexandro Farnesio.*

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

TEXTE.

MILES, E PUGNA REDUX, IMPERATOREM SUUM LAUDIBUS EXTOLLIT.

Pedes, eques, semper dux, nonnunquam miles, omnia disposuit, obivit. Sæpe destinatò, aliquando

l'autre à la cour de son maître de la part de ses rivaux. Henri IV, au contraire, ne désirait que les combats, non pas qu'il cédât à son penchant que les rois savent régler suivant les circonstances, mais plutôt par condescendance pour la noblesse française qu'il ménageait afin de parvenir au trône. Nul homme ne fut cependant plus prudent dans l'engagement que le roi de Navarre, qui tempérait toujours par sa sagesse l'audace dont il avait besoin. Nul ne fut plus opiniâtre que le duc de Parme, comme s'il avait voulu contraindre la fortune à le suivre malgré elle. Le sort offrit une fois à Alexandre, dans une seule rencontre, la capitale du royaume et la personne même de Henri IV; mais dans la crainte d'agir avec précipitation, il perdit l'occasion qu'il fallait saisir. L'un par son audace excessive, l'autre par son excessive prudence, commit réciproquement une faute à l'avantage de son rival, montrant ainsi que s'ils étaient grands généraux, ils étaient hommes néanmoins.

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

UN SOLDAT, AU RETOUR DU COMBAT, FAIT L'ÉLOGE DE SON GÉNÉRAL.

A pied, à cheval, toujours général, quelquefois soldat, il a tout disposé, tout vu. Souvent parce qu'il l'avait voulu, quelquefois parce que l'occasion l'exi-

ex occasione, prælium commisit. Sæpe in acie cecidit hostem, sæpius prævenit. Sæpe festinando, aliquoties cunctando, aliquoties et pugnando vicit. Noctes quoties plurimas insomnes traduxit, neminem faciliùs opprimi ratus, quàm qui periculi securus nihil timet. Iisdem fere quibus militem periculis se exposuit. Inter pilas et faces ivit intrepidus, nunc in opere, nunc in agmine militi suo mixtus; mane, vespere, ubique suis conspicuus. Noverat nempe quòd momenta belli moram non admittant, et ut timendi nescia, ita metuendis semper proxima securitas. Præsens multa, nec minora absens, quum ubique præsens esset, exsecutus est, et ut aliquid sine eo, nihil tamen non ab eo gestum est. Statuit enim prudentissimus Imperator, nullum in bello efficacius esse incitamentum ad accendendos militum animos, ducis præsentiâ; illic se mori posse, ubi potest miles; ardentiùs procedere operas, pugnari acriùs, consisti pertinaciùs; sub tanto virtutis et præclaro factorum judice. Disciplinam militarem quæ castrorum solet esse robur et præsidium, severissimè in omnes observari voluit; quo effecit, ut, quod in castris utilissimum semper fuit, hostem minùs milites metuerent quàm ducem, quem omnes tam supra se, quàm pro se, sciebant. Illud verò præ aliis, divini propemodum ingenii præstantiæ est argumentum, quòd, quum

geait, il engagea le combat. Souvent il défit l'ennemi en bataille rangée ; plus souvent encore il le surprit. Souvent par sa promptitude, quelquefois par une sage lenteur, quelquefois aussi les armes à la main, il obtint la victoire. Que de nuits il passa sans dormir ! persuadé qu'un général n'est jamais si aisément surpris que quand il ne redoute aucun danger. Tous les périls, il les partagea presque avec ses soldats. On le vit toujours intrépide au milieu des balles et du feu, se mêler à ses soldats et dans les travaux et pendant les marches. Le matin, le soir, à chaque instant du jour, il se montrait à tous les regards ; car il était persuadé qu'à la guerre, l'instant favorable ne souffre point de retard, et que la sécurité, qui ne sait rien redouter, est par cela même toujours près du danger. Présent il fit beaucoup, absent il ne fit pas moins, parce que son génie était en quelque sorte présent partout ; et que, si par fois on agit sans lui, tout se faisait néanmoins par lui. En effet, suivant ce général consommé, le soldat ne pouvait sentir à la guerre d'aiguillon plus puissant que la présence du chef. Le général ne peut-il pas mourir là où le soldat peut succomber ? En présence d'un si grand et si illustre juge du courage et des hauts faits, on presse les ouvrages plus vivement, on combat avec plus d'ardeur, on résiste avec plus d'opiniâtreté. Il voulut imposer également à tous le joug sévère de la discipline militaire, discipline qui fait la force et la sauve-garde d'une armée. Aussi, ce qui est si utile à la guerre, les soldats craignaient moins l'ennemi que leur général ; ils sentaient son élévation comme sa protection. Mais voici la meilleure preuve qu'on puisse donner de la supériorité de ce génie presque divin :

fere omnibus belli ducibus, etiam exercitatissimis, aliqua tantùm disciplinæ militaris pars nota sit, noster hîc princeps in omnibus eum perfectionis gradum est assecutus, quî laudes omnes exsuperat.

ANNÉE 1811.

TROISIÈME.

TEXTE.

ORATIO CAROLI QUINTI, HISPANIARUM REGIS, AD FILIUM, REGNA IN EUM TRANSFERENTIS.

Si hæc provinciarum possessio ad te morte meâ pervenisset, meritus essem aliquid apud filium, relicto tam opulento, auctoque per me patrimonio. Nunc, quando non necessitatis hæc, sed voluntatis hæreditas est, et præmori patrem libuit, ut mortis beneficium anteverterem, quidquid mihi pro hâc anticipati temporis usurâ plus debes, id in horum amorem curamque populorum, ut transferas, jure postulo. Reliqui reges se filiis vitam tradere, regna se tradituros gaudent: ego posthumum hoc donum fato præripere volui. Geminatum gaudium arbitratus, si te non magis viventem ex me quàm ex me regnantem vivus aspicerem. Exemplum hoc meum

presque tous les généraux d'armées, même les plus expérimentés, ne connaissent que quelques parties de la discipline militaire ; notre chef a acquis dans toutes un degré de perfection tel qu'elle est au-dessus de tout éloge.

ANNÉE 1811.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

DISCOURS DE CHARLES-QUINT, ROI D'ESPAGNE, A SON FILS, EN LUI CÉDANT LA COURONNE.

Si ma mort t'avait mis en possession de ces provinces, j'aurais bien mérité de mon fils, en lui laissant un si riche patrimoine, agrandi par mes soins. Aujourd'hui que ce n'est pas la nécessité, mais ma volonté libre qui te transmet mon héritage, et qu'il a plu à ton père de mourir avant de quitter le vie pour prévenir les bienfaits que la mort te réservait, j'ai droit d'exiger de toi que tu payes à tes peuples, en amour et en bienveillance, cette jouissance anticipée dont tu m'es redevable. Les autres rois se réjouissent de donner la vie à un fils ; ils se réjouissent de lui laisser le trône après eux. Pour moi, j'ai voulu arracher au destin le droit de disposer de mon héritage, me promettant une double jouissance, si, pendant ma vie, je pouvais te voir redevable à ton père et de l'existence et de la couronne. Peu de princes

pauci imitabuntur ; nam et ego quem sequerer, ex omni retro antiquitate vix habui. Laudabunt certè consilium, ubi te dignum comperient, in quo prima hæc documenta monstrarentur. Unum superest quod voveam ad extremum pater, ut tibi proles ejusmodi adolescat, in quam regna transferre possis, necesse non habeas.

STRADA, *de Bello Belgico.*

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

TEXTE.

PAVORIS CUM PRUDENTIA ET CONSILIO CONJUNCTI EXEMPLUM.

SI quis sic in timiditatem natus est, ut fortitudinem tamen accersere consilio et prudentiâ possit, eâque, quum opus est, suos metus temperare, is non modo a vilitate recedit, sed et ingentem laudem habet, quòd imbecillem affectum, et sæpe noxium in virtutem coëgerit.

Insigne pavoris exemplum, cui hæ robustæ virtutes accesserant, fuit patrum nostrorum memoriâ, vir egregius bello, et cui multùm arma gallica debuerunt. Strenuus manu, summusque consiliis, tamen in ipso pugnarum articulo, quum in conspectu hostes essent, plenus obversantis periculi, solvebatur animo. Collectis deinde spiritibus, ea erat produ-

imiteront cet exemple; car j'ai pu moi-même trouver à peine un seul modèle dans toute l'antiquité. Mais du moins j'aurai des approbateurs, surtout lorsqu'on te saura digne d'avoir été le premier exemple d'une telle générosité. Enfin, il reste à ton père un dernier vœu à former, c'est qu'un jour tes enfans méritent de tenir de toi et non de la nécessité le trône que je te laisse.

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

EXEMPLE DE LA TIMIDITÉ JOINTE À LA PRUDENCE.

Un homme naturellement timide, peut-il néanmoins joindre le courage à la prudence, et triompher ainsi de ses craintes suivant la nécessité; Alors, loin de passer pour un lâche, il méritera les plus grands éloges, parce qu'il a changé en vertu une disposition pusillanime et souvent nuisible.

Nos pères ont conservé le souvenir d'un exemple célèbre de timidité jointe à des vertus plus mâles. C'est un guerrier distingué et qui rendit de grands services aux armes françaises. Courageux dans l'action, consommé dans les conseils, cependant à l'instant d'engager le combat, et au moment où il arrivait en présence de l'ennemi, tout plein du danger dont il était environné, le cœur lui manquait. Mais reprenant bientôt ses esprits, il mettait tant d'art dans les

cendi milites ars, tantus ardor dimicantis, ut dubitares ducis partes, an militis enixiùs obiret.

Ferale certamen ad Ticinum, quod, Francisco capto, pene spem Italiæ Gallis eripuit, istius quoque ducis sanguine funestum est. Pridie cladis, rex, advocato concilio, ipse quidem pugnæ avidus, tamen suos sententiam dicere jussit. Iste senex magnopere suadebat ut auxilia exspectarentur; non de gloriâ modo regiâ, sed de incolumitate agi. Aderat in eo concilio acer juvenis, sed turbulento impetu, pugnam incipere quàm in eâ perseverare magis idoneus. Is nihil præstabilius aiebat, quàm ut armis victoriam quàm primùm occuparent. Adjecit in hunc ducem : nihil mirum, si et senex, et pavidus, cunctari juberet, cui animus solitis terroribus quateretur. Non tulit ille vir immodici joci procacitatem : Et ego, inquit, quandoquidem rex pugnare decrevit, cras non obscurâ morte in illius oculis defungar; tu verò temeritatis et audaciæ oblitus, hoc certamen, quod verbis jam accendis, turpi fugâ destitues. Hoc triste vaticinium uterque implevit; quippe juvenem terror ab acie abstulit, et alter, quem promiserat sanguinem, in conspectu regis præclaris vulneribus effudit.

Ex icone animorum, *auctore* BARCLAY.

manœuvres, tant d'ardeur dans le combat, qu'on ne savait s'il était meilleur général que soldat.

La funeste bataille de Pavie qui priva François Ier de sa liberté, et la France de presque tout espoir de domination sur l'Italie, ne fut pas moins désastreuse par la mort de cet officier. La veille de la bataille, le roi assemble son conseil, et malgré tout le désir qu'il avait d'engager le combat, il ordonne à ses généraux de donner leur avis. Celui-ci, déjà vieux, insiste vivement pour qu'on attende des secours, ajoutant qu'il ne s'agissait pas seulement de la gloire du roi, mais de son salut. On avait admis au conseil un jeune homme bouillant, mais d'une ardeur désordonnée, et plus propre à commencer le combat qu'à en soutenir l'effort. Rien ne valait mieux, selon lui, que de brusquer promptement la victoire les armes à la main. Il laissa échapper ces mots injurieux pour le général : « Est-il étonnant que, né timide et affaibli par la vieillesse, il conseille d'importunes lenteurs? Son âme n'est-elle pas agitée de terreurs continuelles ? » Le guerrier ne put supporter cette cruelle raillerie. « Eh bien ! s'écrie-t-il, puisque le roi a résolu de combattre, demain je périrai à ses yeux d'une mort glorieuse ; et toi, oubliant ton audace et ta témérité, tu abandonneras par une fuite honteuse le combat que tes paroles imprudentes viennent d'appeler. » Cette double prédiction fut accomplie. La terreur entraîna le jeune homme loin du champ de bataille, et le vieux guerrier, percé d'honorables blessures, perdit en présence de son roi la vie dont il lui avait fait le sacrifice.

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

TEXTE.

VIR LITTERATUS PETRO SEGUERIO SCRIBIT, CELEBERRIMO FRANCIÆ CANCELLARIO.

PRINCIPEM quem obtines ubique locum, etiam in republicâ litterariâ meritissimè tueris. Sint Barbarorûm ineruditæ voluptates : tibi, græcis romanisque litteris penitus imbuto, non licet, nisi in liberalibus oblectamentis, animum remittere et cum laude aliquâ otiari.

Litteras tuas quàm avidè quotiesque perlegi ! in iis præcipuè nitet illud scribendi genus, quod in Catone, Romanorum ultimo, mirabantur. Leges ita loquuntur cum hominibus, quæ de rebus statuunt, non disputant, omnemque odêre in oratione luxuriem, ut plerumque brevitate suâ laborent. Hoc in te, quod legibus deest, non desideramus ; earum vim majestatemque assecutus es, vitium effugisti.

Cæterùm absit ut gravibus negotiis impeditum detineam : nec propterea me ex animo tuo excidisse, omnemque meî memoriam te deposuisse crediderim. Tua nimirum sapientia divinam imitatur, quæ non sic volvendis cœlestibus orbibus intenta est, ut non

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

UN HOMME DE LETTRES AU CÉLÈBRE PIERRE SÉGUIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Le premier rang que vous méritez partout, vous ne l'occupez pas moins honorablement dans la république des lettres. Laissons aux barbares les grossières voluptés. Pour vous, nourri de la littérature grecque et romaine, vous ne pouvez vous délasser qu'au milieu des jouissances honnêtes, et vos loisirs mêmes doivent être glorieux.

Avec quelle avidité, que de fois j'ai relu votre lettre! j'y ai surtout vu briller ce genre de style qu'on admira dans Caton, le dernier des Romains. Les lois qui règlent et ne discutent pas, lorsqu'elles se communiquent aux hommes, évitent avec tant de soin l'abondance des paroles, que leur excessive brièveté est souvent un défaut. Vous possédez ce qui leur manque; sans avoir leur défaut, vous avez leur énergie et leur noblesse.

Mais Dieu me garde de vous détourner plus longtemps de vos importantes occupations. Je ne veux pas croire non plus que je sois tout-à-fait sorti de votre cœur, et que vous n'ayez plus conservé de moi aucun souvenir. Votre sagesse est comme la sagesse divine. Les corps célestes n'attirent pas assez l'attention

etiam inferiora respiciat, et de minimis sollicita sit ; quæque nullam rem, neque tantam, ut sibi difficilis, neque tam humilem putat, ut parum se digna videatur.

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

TEXTE.

LISBONA INGENTI TERRÆ MOTU CONCUSSA.

Lisbonam, Lusitaniæ caput, regiâ sede, divitiis ac portûs opportunitate nobilem, exiguum evertit temporis momentum, posteris memoranda clades.

Sereno cœlo, dum effusa in templis multitudo festum solemne celebrabat, contremiscit humus repentino motu concussa. Corruunt ædes tot millibus repletæ, quassatur sterniturque arx regia, pereuntium inter dissonos clamores, horridumque ipsius ruinæ fragorem. Plurimi dum tecta repetunt, gravior irrumpit ac latiùs fusa pestis. Hiscebat icta iterum tellus, hauriebatque superstantia, certo parietes intra versantium exitio, nec minori fugientium discri-

de l'Être-Suprême pour le détourner de notre terre, et pour l'empêcher de s'intéresser aux plus petites choses. Il n'est rien d'assez grand pour lui paraître difficile; rien d'assez petit, pour attirer ses dédains.

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE.

Lisbonne, capitale du Portugal, demeure des rois, célèbre par ses richesses et la situation avantageuse de son port, est en un instant bouleversée de fond en comble; désastre épouvantable dont la postérité conservera le souvenir.

Le ciel était pur; une immense multitude célébrait dans les temples une fête solennelle; tout-à-coup la terre ébranlée éprouve une soudaine secousse; les temples remplis de tant de milliers d'hommes s'écroulent; la citadelle royale chancelle et tombe au milieu des cris discordans des victimes et de l'horrible fracas des ruines. La plupart, en regagnant leurs maisons, se voient assaillis par un fléau plus terrible et moins inévitable. La terre s'entr'ouvrait çà et là et engloutissait ceux qui se trouvaient à sa surface. Aussi une mort non moins certaine était-elle réservée aux malheureux qui cherchaient un abri dans leurs maisons qu'à ceux qui voulaient fuir, puisqu'il était im-

mine, dum humo fluxâ gradum firmare non dabatur, et ruentes inter moles fugam abstulerant occlusæ viæ. Ademerat spem omnem auxilii mali atrocitas, nec in propriis uniuscujusque periculis miserorum ejulatus audiebantur, qui, mutilo corpore, saxis hærebant, aut atrâ pulveris tempestate premebantur.

Increvit præterea Tagus ultra quod assueverat, procellosos fluctus efferens tantâ vi, ut primo impetu passim occurrentia raperet. Nec cladis expertes quæ portum ipsumque mare tenebant naves, quarum complures anchoris convulsæ, projectæ in altum, fractæque sidebant. Sic maris et terrarum ima convellebantur. Tot malis cumulum imposuit flamma sæviens, quæ ventis irritantibus exarsit, per quatriduum grassata. Juvit ignis furorem fraus malorum hominum qui, ut impune diriperent, flammam ipsam aluerunt, publicæ calamitatis additamentum. Æquora crederes, terramque, et ignem, et ipsos quoque cives conclamatæ urbis suprema decrevisse.

Ingens haud dubiè humanarum rerum præbuit documentum urbs paulo ante florentissima, citra vim hostilem, naturæ vitio, ipsoque deficiente solo, miserabiliter excisa.

possible de se tenir sur un terrain mouvant, et que les rues, obstruées par d'immenses débris, privaient les citoyens de tout moyen de salut. L'énormité du mal avait enlevé tout espoir de secours. Et chacun, tout entier à ses propres périls, restait sourd aux hurlemens des malheureux qui, le corps mutilé, restaient engagés sous les pierres, ou étouffés par de noirs tourbillons de poussière.

Ajoutez que les eaux du Tage grossirent plus que de coutume, et que ses flots impétueux s'élevèrent avec tant de violence, qu'ils emportèrent aussitôt tout ce qui s'offrit à leur passage. Les vaisseaux eux-mêmes qui se tenaient dans le port ou dans l'Océan, éprouvèrent aussi les atteintes du fléau destructeur. La plupart arrachés de leurs ancres, et jetés en pleine mer, allèrent s'y briser. Ainsi la mer et la terre furent ébranlées jusque dans leurs entrailles. Pour mettre le comble à tant de maux, l'incendie allumé par les vents déchaînés, déploya toutes ses fureurs pendant quatre jours; elles furent propagées par des scélérats perfides qui, afin de piller impunément, alimentèrent eux-mêmes la flamme, comme pour ajouter au malheur public. La mer, la terre, le feu et les citoyens eux-mêmes semblaient avoir assigné à cette malheureuse cité son dernier jour.

Quelle preuve de l'instabilité des choses humaines, offrit cette ville naguère si florissante, misérablement renversée non par la violence d'un ennemi, mais par la nature armée contre elle et par le sol qui lui manqua!

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

TEXTE.

LAUS PHILOSOPHIÆ.

ERRARE mihi videntur, qui existimant philosophiæ fideliter deditos contumaces esse ac refractarios, et contemptores magistratuum ac regum, eorumve per quos publica administrantur. E contrario enim nulli adversus illos gratiores sunt; nec immerito. Nullis enim plus præstant, quàm quibus frui tranquillo otio licet. Itaque hi, quibus ad propositum bene vivendi aditum confert securitas publica, necesse est auctorem hujus boni, ut parentem colant, multò magis quàm illi inquieti, et in medio positi, qui multa principibus debent, sed multa et imputant, quibus nunquam tam plenè occurrere ulla liberalitas potest, ut cupiditates illorum quæ crescunt, dum implentur, exsatiet. Quisquis autem de accipiendo cogitat, oblitus accepti est : nec ullum habet malum cupiditas majus, quàm quòd ingrata est. Adjice nunc, quòd nemo eorum qui in republicâ versantur, quos vincat, sed a quibus vincatur, aspicit; et illis non tam jucundum est, multos post se

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE.

C'est une erreur de croire que les amis dévoués de la philosophie, sont par cela même d'un caractère rebelle et séditieux, et qu'ils méprisent l'autorité des rois, des magistrats et de ceux qui administrent les affaires publiques. Ils ne peuvent trouver au contraire plus de gratitude que dans le philosophe, et ce n'est pas sans raison; car le philosophe n'a jamais tant d'obligation qu'à ceux qui lui assurent un tranquille repos. Ainsi cet homme, à qui la sécurité publique laisse les moyens de bien vivre, doit honorer comme un père l'auteur d'un tel bienfait, avec plus de raison sans doute que ces caractères inquiets qui vivent au milieu du tumulte des affaires. Ceux-là, il est vrai, doivent beaucoup au prince, mais aussi ils exigent beaucoup de lui; et malgré les effets de sa libéralité, ils ne peuvent rassasier leurs désirs toujours renaissans, quoique satisfaits. Or celui qui songe à un bienfait futur, oublie le bienfait passé; et le plus grand vice de la cupidité, c'est l'ingratitude. Ajoutez que tous les hommes d'état ne regardent pas ceux qu'ils ont vaincus, mais ceux qui peuvent les vaincre, et qu'ils trouvent moins de jouissance à voir ceux qu'ils

videre, quàm grave, aliquem ante se. Habet hoc vitium omnis ambitio, non respicit. Nec ambitio tantùm instabilis est, verùm cupiditas omnis, quia incipit semper a fine. At ille vir sincerus ac purus, qui reliquit et curiam, et forum, et omnem administrationem reipublicæ, ut ad ampliora secederet, diligit eos per quos hoc ei facere tutò licet, solusque illis gratuitum testimonium reddit, et magnam rem nescientibus debet. Verùm alios quoque rex viribus suis protegit : quis negat? Sed quemadmodum Neptuno plus debere se judicat, ex his qui eâdem tranquillitate usi sunt, qui plura et pretiosiora illo mari vexit, et animosiùs a mercatore, quàm a vectore solvitur votum, et ex ipsis mercatoribus effusiùs gratus est, qui odores ac purpuras et auro pensanda portabat, quàm qui vilissima quæque congesserat : sic hujus pacis beneficium ad omnes pertinens, altiùs ad eos pervenit, qui illâ benè utuntur.

SÉNÈQUE, *Ep.* 73.

ont devancés, que de déplaisir à se sentir devancés par un rival. C'est là le défaut de l'ambition; elle ne regarde jamais derrière elle. Et l'ambition n'est pas le seul vice qui soit inconstant; il en est de même de toute espèce de cupidité qui commence toujours par où l'on doit finir. Mais cet homme vertueux et pur qui a abandonné le sénat, le forum et toutes les charges publiques pour s'appliquer à de plus grandes occupations, aime ceux qui lui donnent les moyens de s'y livrer avec sécurité; seul, il leur rend un témoignage désintéressé, et leur a une grande obligation sans qu'ils le sachent. Mais le roi protège ses autres sujets à l'ombre de sa puissance : qui le nie ? De même que parmi ceux qui ont fait une heureuse navigation, celui qui avait confié aux flots une riche cargaison, se croit plus redevable à Neptune; de même que le marchand s'acquitte de son vœu avec plus d'ardeur que le simple passager; de même que parmi les marchands eux-mêmes, celui qui portait des parfums, des étoffes de pourpre et des objets que l'on peut seuls payer au poids de l'or, témoigne au dieu des mers une reconnaissance plus expansive que le marchand chargé de marchandises à bas prix : ainsi le bienfait de la paix, qui atteint tous les citoyens, touche plus profondément ceux qui savent la mettre à profit.

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE VARIIS HOMINUM OPINIONIBUS.

HOMINES idem omnes ac rectè sentire qui velit, is non satis quid ferat humana conditio, intelligere videtur. Quemadmodum enim sic homini homo similis est, vix ut tamen duo sint simillimi, ita quorum est animus idem, rarò accidit prorsus eosdem habere sensus; qui, si in rebus non gravissimis dissentiant, tolerari etiam inter amicissimos solent, neque motus illi dissentientium animorum, ardorem ultra verborum et vocis contentionem aliquam efferuntur. Verùm ubi res majoris momenti aguntur, tum longè ferventiora sunt dissidia, turbasque et factiones concitant eas, quæ conceptæ in patriæ sinu, discerpant eum deinde, ac miserum in modum convellant. Nihil igitur magis cavendum est, quàm ne in novis ac periculosis rebus versentur illi animorum æstus. Vix enim intelligi potest quot adjutus præsidiis serpat apud populos error omnis, ac præsertim novus. Qualis cometes in cœlo, talis novitas et error. Ubi monstrum aliquod hujus modi prodit, erumpitque suis e tenebris, et fallaci ac malignâ luce

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA DIVERSITÉ DES OPINIONS HUMAINES.

Vouloir que tous les hommes aient des opinions saines et uniformes, c'est ne pas connaître ce qu'est la condition humaine. En effet, si un homme ressemble à un autre homme, cependant deux individus ne sont pas absolument les mêmes; ainsi il arrive rarement que deux esprits, malgré leur identité, aient les mêmes sentimens. Ces différences, si elles ne portent pas sur des objets importans, se supportent d'ordinaire dans l'intimité, et la vivacité des dissentimens ne va plus loin que la chaleur des paroles et l'élévation du ton. Mais dès qu'il s'agit d'un objet plus grave, alors le choc des opinions devient plus terrible; de là les troubles et les partis qui, nés au sein de la patrie, vont bientôt la déchirer et l'agiter d'horribles convulsions. On doit donc se garder avec soin d'occuper à des innovations dangereuses les esprits naturellement bouillans. Car il est difficile de concevoir avec quelle facilité s'accrédite parmi le peuple toute espèce d'erreur, surtout si elle est nouvelle. La nouveauté et l'erreur sont comme une comète dans le ciel. Dès qu'un prodige de cette espèce apparaît, et, sortant des ténèbres qui le cachaient à nos regards, commence à faire briller sa maligne et trompeuse lumière, aussitôt

fulgere incipit, tum incredibili quâdam aviditate, tanquam ad novum aliquod et inauditum spectaculum convertuntur omnes : sive id ex innatâ levitate animorum, qui perpetuò se movent; sive ex infinitâ quâdam curiositate, quæ videre nihil malit, quàm quod nunquam vidit, nihil magis quàm quod non habet, habere appetat.

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

TEXTE.

IN EPICUREORUM DOCTRINAM.

O Epicuree, cur doctrinam tuam in publicum proferre non audes ? Cur, nisi quòd turpis est et contra communem generis humani sensum. Dic age, quum magistratum inieris, et in concionem ascenderis, te omnia voluptatis causâ facturum esse, te omnia semper propriæ utilitatis causâ fecisse. Quem clamorem concionis, aut quam spem amplioris muneris hujus quod tibi paratissimum est, futuram putes ? Eam-ne rationem sequare, quâ tecum ipse et cum tuis utare, minimè autem palam profiteri velis ? At verò illa quæ Peripatetici, quæ Stoici dicunt, semper tibi in ore sunt, in judiciis, in senatu, officium, æquitatem, dignitatem, fidem, recta, honesta, digna imperio, digna populo nostro, omnia pericula adire

chacun, avec une incroyable avidité, se précipite comme vers un spectacle inouï et tout nouveau. Est-ce par cette légèreté naturelle des esprits qui ne sauraient supporter le repos? est-ce par cette curiosité insatiable qui n'aime rien tant que de voir ce qu'elle n'a jamais vu, et qui ne désire rien tant que la possession de ce qu'elle n'a pas?

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

CONTRE LA DOCTRINE DES ÉPICURIENS.

O Epicurien, pourquoi n'oses-tu pas exposer ouvertement ta doctrine? N'est-ce point parce qu'elle est honteuse et contraire à l'opinion du genre-humain? Avoue donc que quand tu entres dans une charge, que quand tu montes à la tribune, tu agiras toujours pour ton plaisir, que tu n'as jamais agi que pour ton intérêt. Quels cris ne s'élèveront pas alors contre toi, et quelle espérance te restera-t-il d'obtenir cette charge importante qui paraît t'être destinée? Quoi! et tu suivras secrètement, et tu ne laisseras voir qu'à tes amis intimes des sentimens que tu ne voudrais pas témoigner en public? Au contraire, dans les tribunaux, au sénat, tu as toujours à la bouche, comme les péripatéticiens et les stoïciens, les mots d'équité, de devoir, de droiture et d'honnêteté; tu dis qu'il ne faut rien faire qui ne soit digne de l'empire, digne du peu-

pro republicâ, mori pro patriâ; hæc quum loqueris, nos creduli auditores stupemus: tu videlicet tecum ipse rides. Nam inter ista tam magnifica verba, tamque præclara, non habet ullum voluptas locum. Quòd si vultum tibi, si incessum fingeres, quo gravior viderêre, non esses tuî similis : tu verba fingas, et ea dicas quæ non sentias; aut etiam ut vestitum, sic sententiam habeas, aliam domesticam, aliam forensem, ut in fronte ostentatio sit, intus veritas occultetur? Vide, quæso, rectum-ne sit. Mihi quidem eæ veræ videntur opiniones, quæ honestæ, quæ laudabiles, quæ gloriosæ, quæ in senatu, quæ apud populum, quæ in omni cœtu, concilioque proferendæ sint : ne id non pudeat sentire, quod pudeat dicere.

At potiùs tu te introspice in mentem tuam ipse; eamque omni cogitatione pertractans, percunctare ipse te, perpetuis-ne malis voluptatibus perfruens, in eâ, quam sæpe usurpas, tranquillitate degere omnem ætatem sine dolore, assumpto etiam illo, quod vos quidem adjungere soletis, sed fieri non potest, sine doloris metu; an, quum de omnibus gentibus optimè merere, quum opem indigentibus, salutemque ferres, vel Herculis pati ærumnas? Exigerem ex te, cogeremque ut reponderes, nisi vererer ne Herculem ipsum, ea quæ pro salute gentium summo labore gessisset, voluptatis causâ gessisse diceres.

CICERO, *de finibus bonorum et malorum*, *lib.* 2.

ple romain ; qu'il faut braver tous les périls pour la république et mourir pour la patrie. Quand tu parles ainsi, nous sommes assez simples pour t'admirer ; et toi, tu ris en toi-même ; car au milieu de toutes ces paroles si magnifiques, pas un mot de volupté ; il serait indigne de toi de composer ton visage et ta démarche, afin de paraître plus grave ; et tu ne craindras pas de te composer de telle sorte dans tes discours, que tu parleras d'une façon, pendant que tu penseras d'une autre. Tu changeras même de sentimens comme d'habits ; tu auras chez toi des opinions secrètes, et tu tromperas le peuple en gardant pour toi la vérité ! Encore une fois, est-ce bien ? Pour moi, je ne crois de bonnes opinions que celles qui sont honnêtes, qui sont louables, qui sont glorieuses, qu'on peut laisser voir devant le sénat, devant le peuple, en toutes sortes d'assemblées, et qui n'exposent pas un homme à penser sans honte ce qu'il a honte de dire.

Mais plutôt interroge ta conscience ; examine avec soin ton âme, et demande-toi lequel tu aimerais mieux, ou de passer tranquillement toute ta vie dans le sein de la volupté, sans nulle douleur, et, ce que vous avez coutume d'ajouter dans votre école, mais qui n'est pas possible, sans aucune crainte de douleur ; ou bien, de te rendre utile à toute la terre, en étendant tes secours sur tous ceux qui en auraient besoin, quand tu devrais souffrir tout ce qu'Hercule a souffert dans ses travaux ? J'exigerais de toi une réponse et je t'y obligerais, autant qu'il me serait possible, si je ne craignais de t'entendre dire qu'Hercule lui-même, dans tout ce qu'il a fait avec tant d'efforts pour le salut des peuples, n'a jamais rien fait que pour la volupté.

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE FUSCI ET PAPIRII ELOQUENTIA.

QUUM repeterem quos unquam bene dicentes audîssem, occurrit mihi inter alios Papirius philosophus, qui adolescens admodum, tantæ opinionis in declamando, quantæ postea in disputando fuit. Exercebatur apud Fuscum : cujus genus dicendi imitatus, plus deinde laboris impendit, ut similitudinem ejus effugeret, quàm impenderat, ut exprimeret. Erat explicatio Fusci splendida quidem, sed operosa et implicita ; cultus nimis exquisitus ; compositio verborum mollior, quàm ut illam tam sanctis fortibusque præceptis præparans se animus pati posset. Summa inæqualitas orationis, quæ modò exilis erat, modò nimiâ licentiâ vaga et effusa; principia, argumenta, narrationes aridæ dicebantur. Nihil acre, nihil solidum, nihil horridum. Splendida oratio et magis luxurians quàm læta. Ab hâc citò se Papirius separavit, et luxuriam quidem, quum voluit, objecit; obscuritatem non potuit evadere. Hæc illum usque in philosophiam prosecuta est. Sæpe minùs quàm au-

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR L'ÉLOQUENCE DE FUSCUS ET DE PAPIRIUS.

En repassant dans ma mémoire les orateurs habiles que j'avais entendus, je me rappelai surtout le philosophe Papirius. Jeune encore, il était aussi estimé comme orateur, que dans la suite, il le fut comme dialecticien. Fuscus lui donnait des leçons. Papirius, après avoir imité la manière de son maître, fit par la suite autant d'efforts pour effacer cette ressemblance, qu'il en avait fait pour la saisir. L'élocution de Fuscus était brillante, il est vrai, mais laborieuse et embarrassée. La recherche de son expression et la mollesse de ses tours convenaient peu à un esprit qui se préparait aux saints et mâles préceptes de la philosophie. L'inégalité faisait le caractère de son style qui était tantôt maigre, tantôt vague et diffus jusqu'à l'excès. On reprochait de la sécheresse à ses exordes, à ses preuves et à ses narrations. Rien de vif, rien de solide, rien de sévère. Son style était brillant et avait plus d'abondance que d'agrément. Papirius abandonna bientôt un tel modèle. Tant qu'il le voulut, il déploya, il est vrai, un grand luxe de style; mais il ne put éviter l'obscurité; et cette obscurité le suivit jusque dans ses discussions philosophiques. Souvent il

dienti satis est, eloquitur; et in summâ ejus ac simplicissimâ facultate dicendi, antiquorum tamen vitiorum remanent vestigia. Quædam tam subitò desinunt, ut non brevia sint, sed abrupta. Deerat Papirio oratorium robur, et ille pugnatorius mucro : splendor verò, velut voluntarius, non elaboratæ orationi aderat. Vultus dicentis lenis, et pro tranquillitate morum remissus; vocis nulla contentio, nulla corporis asseveratio, quum verba velut injussa fluerent. Nunquam inopiâ verbi substitit, sed velocissimo cursu ac facillimo, omnes res beata circumfluebat oratio.

Ex Præfatione libri secundi Controversiarum, SÉNÈQUE.

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE IMMORTALITATE ANIMORUM.

MAXIMUM argumentum est naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare, quòd omnibus curæ sunt, et maximæ quidem, quæ post mortem futura sint. « Serit arbores, quæ alteri sæculo prosint, » ut ait Statius in Synephebis : quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo ar-

n'adresse à ses auditeurs que des demi-mots ; et malgré l'élégante simplicité de son éloquence, on y remarque encore l'empreinte de son premier défaut. Quelques-unes de ses périodes se terminent si soudainement, qu'elles ne sont pas concises, mais brusquées. Papirius manquait d'énergie oratoire et de ce glaive qu'emploie l'athlète du barreau : mais son style, où ne se faisait sentir aucune espèce de travail, brillait d'un éclat pour ainsi dire spontané. Lorsqu'il parlait, ses traits avaient de la douceur et du calme, grâce au caractère paisible de l'orateur ; jamais il n'élevait le ton, jamais il ne faisait de gestes ; ses paroles semblaient couler d'elles-mêmes : jamais il ne fut pris au dépourvu, et son éloquence, dans sa course facile et rapide, embrassait tous les objets.

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

La plus grande preuve que la nature elle-même a le sentiment intime de l'immortalité de l'âme, c'est que chacun de nous s'inquiète vivement de ce qui doit arriver après la mort. « *Nous plantons des arbres dont l'ombrage ne sera utile que dans un autre âge*, » comme dit Stace dans ses Synephèbes. Dans quel but? N'est-ce pas dans la croyance que les autres siècles nous ap-

bores seret diligens agricola, quarum aspiciet baccam ipse nunquam : vir magnus leges, instituta, rempublicam non seret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulchrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare? Quid illud? num dubitas, quin specimen naturæ capi debeat ex optimâ quâque naturâ? Quæ est igitur melior in hominum genere natura, quàm eorum, qui se natos ad homines juvandos, tutandos, conservandos, arbitrantur? Abiit ad deos Hercules; nunquam abiisset, nisi, quum inter homines esset, eam sibi viam munivisset. Vetera jam ista, et regione omnium consecrata.

Quid in hâc republicâ, tot tantosque viros ob rempublicam interfectos, cogitâsse arbitramur? Iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita, terminaretur? Nemo unquam sine magnâ spe immortalitatis se pro patriâ offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli, licuit Epaminondæ; licuit, ne et vetera et externa quæram, nostris Deciis, Camillis et Scipionibus. Sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis, altissimisque animis et existit maximè, et apparet facillimè. Quoquidem dempto, quis tam esset amens, qui semper in labori-

partiennent. Quoi donc ! un cultivateur actif plantera des arbres dont il ne verra jamais les fruits, et un grand homme ne fondera pas des lois, des institutions, un gouvernement ! Pourquoi a-t-on des héritiers ? pourquoi veut-on perpétuer son nom, adopter des enfans ? Pourquoi fait-on des testamens ? pourquoi élève-t-on des monumens funèbres ? pourquoi prononce-t-on l'éloge des morts ? N'est-ce pas parce que nous portons notre pensée vers l'avenir ? Doutez-vous qu'on doive choisir le modèle de la nature dans ce qu'elle offre de meilleur ? Or, dans le genre humain, quelle est la nature la plus parfaite ? n'est-elle pas dans ceux qui se croient nés pour aider, défendre et conserver leurs semblables ? Hercule s'est assis au banquet des dieux ; il n'aurait jamais trouvé le chemin de l'Olympe, si, pendant son séjour sur la terre, il ne s'était aplani la route du ciel. Cette doctrine est déjà ancienne : elle est consacrée par la religion de tous les peuples.

Dans cette ville, quelle a été, selon nous, la pensée de tant de grands hommes qui se sont sacrifiés pour la liberté ? Voulaient-ils que leur nom s'éteignît avec leur existence ? Jamais un citoyen ne ferait à la patrie le sacrifice de sa vie, sans l'espoir certain de l'immortalité. Thémistocle, Épaminondas purent se livrer au repos. Et, pour ne pas chercher des exemples éloignés de nous et étrangers à notre pays, nos Décius, nos Camilles, nos Scipions l'auraient pu aussi. Mais je ne sais quel pressentiment des siècles futurs est en quelque sorte gravé dans les âmes : ce pressentiment se trouve surtout dans les plus grands esprits, dans les âmes les plus élevées, et il s'y laisse aisément apercevoir. Anéantissez-le : quel homme sera assez

bus et periculis viveret? Loquor de principibus. Quid poetæ? quid opifices? quid nostri philosophi? Nonne in his ipsis libris, quos scribunt de contemnendâ gloriâ, sua nomina inscribunt? Adeo verisimile est, quum optimus quisque maximè posteritati serviat, esse aliquid, cujus is post mortem sensum sit habiturus.

CICERO, *de contemnendâ Morte.*

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE CUJUSDAM ARISTOPHANIS ERUDITIONE.

REGES Attalici magnis philosophiæ dulcedinibus inducti, quum egregiam bibliothecam Pergami ad communem delectationem instituissent, tunc item Ptolemæus, infinito zelo cupiditatisque incitatus studio, non minoribus industriis ad eumdem modum contenderat Alexandriæ comparare. Quum autem summâ diligentiâ perfecisset, non putavit id satis esse, nisi propagationibus in seminando curaret augendam. Itaque Musis et Apollini ludos dedicavit, et quemadmodum athletarum, sic communium scriptorum victoribus præmia et honores constituit. His ita institutis, quum ludi adessent, judices litterati,

fou pour vivre toujours au milieu des travaux et des périls? Je ne parle que des chefs. Que font les poètes, les artistes; que font nos philosophes ? n'attachent-ils pas leurs noms aux ouvrages mêmes qu'ils composent sur le mépris de la gloire ? Tant il est vraisemblable que, puisque les hommes vertueux travaillent tous pour la postérité, il existe quelque chose dont ils auront le sentiment même après la mort.

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR L'ÉRUDITION D'UN CERTAIN ARISTOPHANE.

Les rois Attales, séduits par les attraits enchanteurs de la philosophie, avaient établi à Pergame une magnifique bibliothèque pour l'agrément du public. Enflammé d'un zèle égal, et animé par son goût passionné pour les lettres, Ptolémée mit autant d'ardeur à réunir dans Alexandrie une collection destinée au même usage. Ayant promptement atteint ce but, il crut n'avoir pas assez fait, si, pour enrichir un jour sa collection, il ne semait les germes du talent. Il consacra donc des jeux en l'honneur des Muses et d'Apollon ; et, comme dans les combats olympiques, il institua des prix et des couronnes pour les vainqueurs dans ces luttes de l'esprit. Les jeux étaient créés ; restait à choisir des juges éclairés, chargés de décerner les cou-

qui ea probarent, erant legendi. Rex, quum jam ex civitate sex lectos habuisset, nec tam citò, septimum idoneum inveniret, retulit ad eos qui supra bibliothecam fuerant, et quæsiit si quem novissent ad id expeditum. Tunc ei dixerunt esse quemdam Aristophanem, qui summo studio summâque diligentiâ quotidie omnes libros ex ordine perlegeret. Itaque in conventu ludorum quum secretæ sedes judicibus essent distributæ, cum cæteris Aristophanes citatus, quemadmodum fuerat locus ei designatus, sedit. Primo poetarum ordine ad certationem inducto, quum recitarentur scripta, populus cunctus significando monebat judices quod probarent. Itaque quum ab singulis sententiæ sunt rogatæ, sex unà dixerunt, et quem maximè animadverterunt multitudini placuisse, ei primum præmium, insequenti secundum tribuerunt. Aristophanes verò, quum ab eo sententia rogaretur, eum primum pronuntiari jussit, qui minimè populo placuisset. Quum autem rex et universi vehementer indignarentur, surrexit, et rogando impetravit, ut paterentur se dicere. Itaque, silentio facto, docuit unum ex his eum esse poetam, cæteros aliena recitavisse : oportere autem judicantes, non furta, sed scripta probare. Admirante populo, et rege dubitante, fretus memoriâ, e certis armariis infinita volumina eduxit, et ea cum recitatis conferendo, coëgit ipsos furatos de se confiteri. Itaque rex jussit cum his agi furti, condemnatosque cum ignominiâ dimi-

ronnes. Le roi avait déjà trouvé six juges dans ses États; mais comme il ne trouvait pas aussi promptement le septième, il s'adressa à ses bibliothécaires, et leur demanda s'ils connaissaient quelque littérateur qui fût propre à cette fonction : Nous connaissons, répondirent-ils, un certain Aristophane qui, chaque jour, met un zèle et une activité infatigables à lire successivement tous les livres de la bibliothèque. Le jour assigné pour les jeux, des places particulières avaient été réservées aux juges ; Aristophane, appelé avec les autres, s'assied à l'endroit qu'on lui désigne. Les poètes se présentèrent les premiers au combat, et pendant qu'ils récitaient leurs vers le peuple tout entier indiquait aux juges par ses applaudissemens ceux qu'ils devaient couronner. Bientôt on leur demanda leur avis tour-à-tour; tous furent unanimes; et ils décernèrent le premier prix à celui dont la multitude avait le plus approuvé l'ouvrage ; le second, dans la faveur du peuple, obtint le second prix. Mais Aristophane à qui on demanda aussi son avis, accorda la palme à celui qui avait été le moins applaudi. Aussitôt le roi et l'assemblée entière s'indignant d'une telle décision, Aristophane se lève et demande qu'on veuille bien l'entendre. Dès que le silence se fut rétabli : Parmi les combattans, s'écrie-t-il, un seul a été poète, les autres ont récité des vers qui ne leur appartiennent pas. Et ce n'est pas sur des plagiats, mais sur des ouvrages nouveaux que les juges sont appelés à donner leur avis. Le peuple s'étonne ; le roi hésite. Alors Aristophane ayant recours à sa mémoire, tire de leurs rayons une multitude de livres; il les compare avec les ouvrages qu'on vient de lire, et force les coupables à avouer leur larcin. Le roi ordonna qu'on les traitât comme des voleurs ; ils sont

sit. Aristophanem verò amplissimis muneribus ornavit, et supra bibliothecam constituit.

VITRUVIUS, *de Architecturâ, ex præfat. libri VII.*

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE CAROLI QUINTI ABDICATIONE.

CAROLUS CÆSAR, annos quadraginta paternis regnis, sex et triginta imperio potitus, ac duos, post omnium abdicationem, potitus ipse se, in dubium reliquit majorem-ne laudem in imperio totque regnis administrandis, an in his simul omnibus relinquendis promeritus sit. Quanquam non ignoro eam rem vario tunc hominum sermone fuisse disceptatam, permulti causam in promptu habebant: Nempe Cæsarem, ingravescente articulari morbo, qui ab anno quinquagesimo perpetuus aderat, adductum esse ut quam imperii molem pari virium præsentiâ sustinere se ultra diffideret, eam, salutari et sibi et regnis anticipatione, in ævi animique validum inclinaret. Callidiores, quibus in abdita conari mos est, et vile videtur quidquid in summo patet, deterritum suspicabantur

condamnés et chassés ignominieusement. Pour Aristophane, Ptolémée le combla des plus riches présens, et lui confia la direction de sa bibliothèque.

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

ABDICATION DE CHARLES-QUINT.

Maître pendant quarante ans du trône paternel, de l'empire pendant trente-six ans et de lui-même pendant les deux ans qui suivirent son abdication, l'empereur Charles-Quint laissa douter s'il acquit plus de gloire à gouverner l'empire et tant de royaumes, qu'à abandonner toutes ces couronnes à la fois. A cette époque, je le sais, la conduite de l'empereur fut expliquée de plusieurs manières; cependant le plus grand nombre lui donnait un motif plausible. Le prince, disait-on, sentant redoubler les attaques de la goutte qui le tourmentait sans cesse depuis sa cinquantième année, se détermina, pour son bonheur et celui de ses sujets, à remettre avant le temps aux mains d'un roi dans la force de l'âge et de l'esprit, le fardeau de l'empire qu'il craignait de ne pouvoir plus supporter avec la même vigueur. D'autres, se croyant plus de pénétration, habitués à ne voir partout que des mystères et à regarder comme méprisable ce qui se montre à découvert, soupçonnant que Charles-Quint, effrayé des succès de

Cæsarem Henrici secundi Galliarum regis felicitate, cui opponere filii juventam regnandi avidam et capacem, quàm annos palmasque suas, consultiùs habuerit. Alii rem aliò trahebant. Crediderim equidem, consilium quod animo Cæsaris identidem recurrebat, hoc demum tempore maturatum, quo super invalescentem morbum, cujus vi examinabatur interdum, audito matris obitu, instare propediem fatum suum certâ animi inductione opinari cœpit; adeo ut vocem audire matris ad se vocantis filium assiduè sibi videretur, intenditque opinionem Vesalius, imperatoriæ valetudinis moderator, qui vitam non sane diuturnam, rarâ medentium libertate, præmonstrare principi non dubitaverat. Itaque Cæsar, quod secum toties agitaverat, festinandum putavit, ne urgente exitu præverteretur. Auditusque est per eos dies, quum illam crebrò vocem iteraret centurionis sui, qui vetus multorum stipendiorum eques, rebus humanis renuntiaturus, quum missionem à Carolo peteret, isque novi consilii causam exquireret, respondisse fertur : « Inter vitæ negotia et mortis diem oportere spatium intercedere. » Quod scitum hominis dictum altè tum quidem insedit animo, quippe similia meditanti. Dein verò, quando apparebant vitæ ultima, occupandum sibi duxit spatium illud, quod ultra nullum esset, ut in eo, posthabitis alienis, curaret aliquando sua, religioso ad id secessu opportunè delecto, ubi et a solitudine otium, et a loci sanctitate suffragium

Henri II, roi de France, trouva plus prudent d'opposer à ce prince un fils jeune, ambitieux et fait pour régner, que ses années et ses victoires. Quelques-uns lui supposaient encore d'autres motifs. Pour moi, je serais porté à penser que, dans le moment où, sans compter les progrès d'une maladie dont la violence le privait quelquefois du sentiment, l'empereur, à la nouvelle de la mort de sa mère, commença à croire d'une manière positive que son heure approchait; dès ce moment, il mûrit un dessein qui se présentait de temps en temps à son esprit. Alors il lui semblait toujours entendre la voix de sa mère qui l'appelait à elle; et Vesalius, chargé du soin de sa santé, le fortifia dans cette opinion. Avec une franchise bien rare dans un médecin, il n'avait pas craint de l'avertir que sa fin n'était pas éloignée. Aussi l'empereur, de peur que la mort ne vînt le surprendre, crut-il devoir hâter l'exécution d'un projet qu'il avait agité tant de fois. On l'entendit alors répéter plusieurs fois le mot d'un de ses officiers : c'était un vieux guerrier qui, dans l'intention de renoncer aux choses de ce monde, demanda son congé à Charles-Quint. Comme l'empereur l'interrogeait sur les motifs de sa détermination : « On doit mettre, répondit-il, quelque intervalle entre les affaires de la vie et le jour de la mort. » Cette sage réponse resta désormais profondément gravée dans l'esprit du prince qui méditait un projet semblable. Mais ensuite, lorsqu'il entrevoyait déjà le terme de la vie, il pensa qu'il devait prévenir ce moment au-delà duquel il n'en est plus. C'est alors qu'abandonnant les affaires d'autrui, il voulut s'occuper enfin des siennes, et choisit dans ce but un asyle religieux où la solitude pût lui donner du repos, et la sainteté du lieu le suf-

habere posset. Et sanè qui Cæsaris animadvertat aut magnitudinem animi immenso sese terrarum mariumque imperio exeuntis, ne palmario quidem solo sibi reliquo, aut in susceptâ semel vitâ intra ea claustra secretumque, constantiam, aut sanctimoniam finis, in quem ille non incidit, sed intentâ se meditatione composuit, profectò non levem aliquam, imparemque magnæ menti, sed eximiè piam ac planè de cœlo fuisse causam initi à Cæsare consilii, conjectabit.

STRADA, *de bello belgico, lib. I.*

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

TEXTE.

QUÆ SIT OPTIMA GUBERNANDI RATIO?

SI contineri suâ sponte intra fines justitiæ posset genus humanum, tunc, pari omnium pietate, non supervacua modò, sed injusta essent imperia, quæ cives jam ultro æquissimos ad inutilem servitutem adigerent. At quum ex vitiis mortalium hæc felicitas sperari non possit, ea maximè forma regiminis ad naturam accedit, quæ homines vetat a legibus naturæ ipsius virtutisque aberrare. Quidam, ad fucum et libertatis pompam, populum nominant; ad utilitatis

frage des hommes. Et sans doute, à considérer dans Charles-Quint la grandeur d'âme avec laquelle il se dépouilla d'un empire immense et sur terre et sur mer, sans s'en réserver la moindre partie, ou sa constance à soutenir le genre de vie qu'il avait adopté dans le secret du cloître, ou la sainteté de sa fin qui ne vint pas le surprendre, mais à laquelle il se prépara par de profondes méditations, on pourra conjecturer que ce prince magnanime ne se détermina pas par des motifs légers et indignes de sa grande âme, mais par les inspirations de la plus sublime piété, par une révélation toute divine.

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

QUEL EST LE MEILLEUR GOUVERNEMENT?

Si le genre humain pouvait de lui-même se renfermer dans les bornes de la justice, il est incontestable que, la vertu régnant en souveraine sur toutes les âmes, des lois qui réduiraient à un esclavage inutile des citoyens naturellement justes, seraient aussi vaines que tyranniques. Mais puisque les vices de l'homme nous défendent d'espérer un tel bonheur, on peut croire que la forme du gouvernement le plus conforme à la nature, est celle qui impose à l'homme l'obligation d'obéir aux lois de la nature et de la vertu. Quelques-uns, par une vaine ostentation de liberté, at-

speciem, alii referunt optimatum solertiam. Ubi tamen summum populo jus est, sæpe ad imperitos atque ignaros deferuntur fasces, quum factionibus, invidiâ, impetu, vulgi studia rapiantur ; sin illuc vertimur ubi possunt omnia proceres, videmus, multiplicato numero dominorum, augeri serviendi vilitatem : plerumque enim optimatum senatus transversus agitur, dum quisque proprii commodi studio laborat, vel amore in suos, vel in pares invidiâ. Maturiùs scilicet inter multos quàm rege ab uno publica expendentur negotia : quasi prudentium consiliis reges uti non soleant. Pone verò tam regnum quàm senatum, principum vitiis tanquam affectâ valetudine laborare, unde faciliora exspectes ad publicam sanitatem remedia? Nimirum et regem et ipsius vitia mors saltem de medio tollet, poteruntque a successoris indole mitiora sperari : at labem corrupti senatûs non uniuscujusque mors eluit, sed afflicti semel mores in deteriora semper labuntur, donec publicam salutem suo casu obruerint. Verùm ubi fortuna regnandi stirpe in unâ consenuit, regum præteritorum reverentia adeo vivit in posteris, ut vel cunæ puerorum in purpuram natorum, tacitâ confessione sortis

tribuent au peuple le pouvoir souverain ; d'autres, sous le voile de l'intérêt public, l'adjugent à l'habileté des grands. Cependant, lorsque le peuple est tout-puissant, le pouvoir tombe souvent entre les mains de citoyens ignorans et malhabiles ; car la brigue, l'envie, la violence peuvent attirer la faveur de la multitude. Si nous tournons nos regards vers les états aristocratiques, nous voyons que la bassesse de la servitude s'accroît avec le nombre des chefs. Trop souvent en effet une assemblée de grands se laisse égarer, tandis que chacun d'eux est préoccupé de son intérêt propre, ou entraîné par l'amitié qu'il éprouve pour les siens, ou dévoré par l'envie qu'il porte à ses égaux. Mais, dira-t-on, les affaires publiques seront plus sagement administrées par un grand nombre de citoyens que par un roi seul ; comme si les rois n'avaient pas coutume d'admettre les avis des plus prudens de leurs sujets. Supposez qu'une monarchie et un gouvernement aristocratique soient également corrompus par les vices des chefs, comme par une maladie : laquelle de ces deux organisations se prêtera plus aisément à la guérison ? Du moins la mort fera disparaître le roi et ses vices, et l'on pourra espérer du caractère de son successeur un gouvernement plus doux ; mais, dans un sénat dépravé, la mort de chaque membre ne peut effacer les traces de la corruption ; les mœurs, une fois attaquées, s'altèrent toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elles entraînent dans leur chute la fortune publique. Si, au contraire, le temps a consolidé dans une même famille l'autorité souveraine, le respect qu'inspirent les anciens rois conserve un tel empire sur la posterité, que le berceau même des enfans nés pour porter la pourpre, nous émeut en nous

nostræ, nos tangant, neque iis parere indignemur, quos, priusquam lucem subeant, scimus nasci ut imperent.

BARCLAY, *Argenis*, *lib I.*

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE HUNNORUM MORIBUS.

HUNNORUM gens, monumentis veteribus leviter nota, ultra paludes Mæoticas glacialem Oceanum accolens, omnem modum feritatis excedit; compactis omnes firmisque membris, et opimis cervicibus; prodigiosi aspectu, deformes, pandi, ut bipedes existimes bestias, vel quales in marginandis pontibus crassi stipites dolantur incomptè. In hominum autem figurâ, licet insuavi, ita feri et asperi sunt, ut neque igni, neque saporatis indigeant cibis, sed radicibus herbarum agrestium et semi crudâ cujusvis pecoris carne vescantur. Ædificiis nullis unquam tecti; neque apud eos vel arundine fastigiatum reperiri tugurium potest; sed vagi, montes peragrantes et sylvas, pruinas, famem sitimque perferre ab incunabulis assuescunt. Peregrè tecta non subeunt, nisi adigente necessitate maximâ. Indumentis operiuntur linteis, vel ex pellibus sylvestrium murium consarcinatis; nec tunica

forçant d'avouer notre condition, et que nous obéissons sans murmure à ceux que nous savons naître pour commander, même avant qu'ils aient vu le jour.

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

MOEURS DES HUNS.

La nation des Huns, peu connue par les monumens anciens, habite, au-delà des Palus-Méotides, les bords de l'Océan glacial; rien n'égale la sauvage rudesse de ses mœurs. Tous ont les membres ramassés et robustes, le cou épais. A leur aspect monstrueux et difforme, à leur taille voûtée, on les prendrait pour des animaux bipèdes ou pour ces pièces de bois grossièrement travaillées, qui sont destinées à border les ponts. Ils n'en ont pas moins la figure humaine, quoique repoussante; mais ils sont si barbares et si féroces qu'ils ne mangent jamais de mets cuits ou assaisonnés. Les racines de quelques herbes sauvages, la chair demi-crue des animaux, voila leur nourriture habituelle. Aucun édifice ne leur sert d'abri; on ne pourrait même trouver au milieu d'eux un toit couvert de roseaux. Errans à travers les montagnes et les forêts, ils s'accoutument dès le berceau à supporter les frimas, la faim et la soif. Ce n'est qu'avec peine et à moins que la nécessité ne les y force, qu'ils entrent sous un toit. Des tissus de lin ou des peaux de rats sauvages cousues ensemble leur servent

collo inserta ante deponitur, aut mutatur, quàm diuturnâ carie in pannulos defluxerit. Galeris incurvis capita tegunt; hirsuta crura coriis muniunt hædinis, eorumque calcei formulis nullis aptati, vetant incedere gressibus liberis. Quâ causâ ad pedestres parum accommodati sunt pugnas ; verùm equis prope affixi, duris quidem et deformibus, et muliebriter iisdem nonnunquam insidentes, funguntur muneribus consuetis.

Ex ipsis quivis in hâc natione pernox et perdius emit et vendit, cibumque sumit et potum, et inclinatus cervici angustæ jumenti, in altum soporem effunditur, et deliberatione super rebus propositâ seriis, hoc habitu omne in commune consalutant ; ineunt prælia cuneatim variis vocibus sonantibus torvùm. Usque ad pernicitatem leves et repentini, subitò de industriâ dispersi vigescunt, et incompositâ acie, cum cæde vastâ discurrunt ; nec invadentes vallum, nec castra inimica expilantes præ nimiâ aviditate cernuntur. Eoque omnium acerrimos facilè dixeris bellatores, quòd procul missilibus telis, acutis ossibus pro spiculorum acumine arte mirâ coagmentatis, sed distinctis ; cominus ferro, sine sui respectu, confligunt, hostesque dum mucronum vulnera observant, contortis laciniis illigant, ut laqueatis resistentium membris equitandi vel gradiendi adimant

de vêtemens ; et ils ne quittent ou ne changent une tunique que quand, usée par le temps, elle tombe en lambeaux. Un casque recourbé défend leur tête, leurs jambes velues sont protégées par des peaux de bouc. Leur chaussure, sans aucune forme régulière, nuit à la facilité de leur marche, et les rend peu propres aux combats à pied. Cependant, pour ainsi dire cloués sur leurs chevaux, difformes il est vrai, mais infatigables et qu'ils montent quelquefois à la manière des femmes, ils se livrent à leurs occupations accoutumées.

C'est dans cette position que la nuit comme le jour, ils vendent et achètent, qu'ils mangent et qu'ils boivent. Penchés sur l'étroite encolure de leur cheval, ils se laissent aller à un profond sommeil. Lorsqu'il s'agit d'une délibération importante, c'est à cheval qu'ils tiennent conseil. Leur ordre de bataille a la forme triangulaire, et lorsqu'ils engagent le combat, ils font entendre des cris discordans et féroces. Avec la rapidité de l'oiseau, on les voit, après un désordre feint, se rallier aussitôt, et aussitôt se disperser encore pour répandre au loin le carnage. Ce n'est jamais par avidité qu'ils escaladent un retranchement ou qu'ils pillent un camp ennemi. Et sans doute on doit avouer qu'ils sont des soldats bien courageux. En effet, de loin ils lancent des traits qu'arment, au lieu de fer, des os pointus réunis avec beaucoup d'art, mais qui sont d'inégale grandeur ; de près, ils combattent l'épée à la main, sans s'inquiéter de leur propre vie, et tandis que leurs ennemis tâchent de parer les blessures qui les menacent, ces intrépides barbares les enlacent dans une sorte de filets, et leur ôtent ainsi les moyens de marcher ou de diriger leurs chevaux. Chez

facultatem. Nemo apud eos arat, nec stivam aliquando contingit : omnes enim sine sedibus fixis, absque lare, vel rege, aut ritu stabili dispalantur, semper fugientium similes, cum carpentis in quibus habitant, ubi conjuges tetra illis vestimenta contexunt. Nullusque apud eos interrogatus, respondere unde ortus sit potest ; natus procul, et longiùs educatus. Inconsultorum animalium ritu, quid honestum inhonestumve sit, penitus ignorant, nullius religionis vel superstitionis reverentiâ aliquando districti : adeo permutabiles et irasci faciles, ut eodem aliquoties die, a socio, nullo irritante, sæpe desciscant, itidemque, nemine leniente, reconcilientur.

Ex Amniani Marcellini lib. VII.

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE MORTALIUM CONSCIENTIA.

Non sine causâ vetus illa ætas tradidit, eos qui aliquod commiserint scelus, furiis agitari, et per totum orbem longâ fugâ distrahi. Ut nomina mentita sint, ut aliquid fabulæ fingant, ab aliquo tamen exemplo illa experimenta venerunt ; factum esse aliquid necesse est, ut hoc credibile videretur. Sive is-

eux, nul ne laboure, nul ne touche même le manche d'une charrue. Sans demeure fixe, sans dieux Pénates, sans gouvernement, sans coutumes constantes, ils errent au hasard, et toujours semblables à des fuyards, ils habitent les chars où leurs femmes tissent les grossiers vêtemens qui les couvrent. Demandez-leur le lieu de leur naissance : la réponse est impossible : ils sont nés bien loin, et ont été élevés plus loin encore. Ainsi que les animaux sauvages, ils ignorent ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas, et ne reconnaissent le frein d'aucune religion, ni même d'aucune idée superstitieuse. Leur caractère est si changeant et si irritable, que, souvent en un même jour, ils se séparent d'un ami sans motif de haine, et qu'ils se réconcilient avec lui, sans qu'on ait pris soin d'adoucir leur courroux.

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

LA CONSCIENCE.

Ce n'est pas sans motif que l'antiquité nous apprend que les hommes coupables de quelque crime sont agités par les Furies, et promènent incessamment leur exil dans toute la terre. Malgré la fiction des noms, malgré les récits fabuleux, il faut que cette croyance soit justifiée par quelques exemples, et que certains faits aient pu la rendre légitime. Qu'elle soit inspi-

tud Dii immortales, qui non judiciis falli, non gratiâ circumveniri, non ignorantiâ decipi possunt, constituerunt; ego verò gratulor mortalitati. Colite, homines, innocentiam, et nullam spem impunitatis ex secreto scelerum conceperitis. Licet nulli hominum prospexerint oculi, licet nulla cujusquam mortalium conscientia intervenerit, sub cœlo tamen fecistis, et ille, fusus per omnes rerum naturæ partes, spiritus adfuit, erat illic potentior testis. Clamabat vel in extremâ solitudine, et in alto omnium hominum silentio, testis ille : « Dabis mihi, scelerate, pœnas, persequar semper, semper occurram. » Sive hæc non vana est quorumdam opinio, qui credunt, non extrinsecus, has furias venire, nec ullius deorum impulsu hanc mortalibus incidisse dementiam ; sed nasci intus, conscientiam esse, quæ torqueat, animum esse qui urat : iterum gratulor. Bene, hercule, factum est, quòd, etiam si omnes fefellerimus, effugere non possumus nos. Ite nunc, et dícite : « Felix fuit iste, qui fugerit. » Potest nocenti contingere ut lateat ; latendi fides non potest. Non fugit se ipsum ; non fugit mente et cogitatione infixum scelus ; non fugit tortorem animum, solvendique et hominibus et diis immortalibus supplicii prænuntiam et quasi vadem conscientiam.

rée par les dieux immortels qui ne sauraient se laisser égarer par de faux jugemens, ou éblouir par la faveur, ou tromper par l'ignorance, je n'en félicite pas moins le genre humain. O homme, sois fidèle à ta conscience, et malgré le secret du crime, tu ne concevras jamais l'espoir de l'impunité. Même éloigné de tous les regards et de tous les témoins, tu agis toujours à la vue du Ciel. Cette intelligence répandue dans l'univers entier était présente, et tu avais le plus puissant de tous les témoins. Ce témoin redoutable, même au sein de la plus profonde solitude, même lorsque toutes les bouches sont fermées, te criait : « Homme criminel, ma main te châtiera; je te poursuivrai partout; partout tu me rencontreras. » Mais si ce n'est pas se tromper que de croire que ces Furies ne sont pas hors de nous; que cette frénésie dont le coupable est agité, ne lui est pas envoyée par les dieux; mais qu'elle naît au fond de son âme; qu'il est une conscience qui le tourmente et des remords qui le rongent, j'en félicite encore le genre humain. N'est-il pas heureux que nous ne puissions nous fuir nous-mêmes, quand bien même nous nous tromperions tous? Allez donc et dites : ce coupable est heureux, il a échappé. Oui, le coupable peut se cacher; mais il n'aura jamais la confiance que donne la retraite, il ne s'est pas fui lui-même; il n'a pas échappé au souvenir de son crime profondément gravé dans son âme; il n'a pas fui les remords vengeurs, ni cette conscience qui est comme le gage assuré du supplice que réclame la justice des dieux et des hommes.

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE CASU.

Si quis eventum temerario motu nulloque causarum connexione ortum, casum esse definiat, nihil omnino casum esse confirmo, atque inanem prorsus esse vocem. Quis enim, coërcente in ordinem cuncta Deo, locus esse ullus temeritati reliquus potest ? Nam nihil ex nihilo existere, vera sententia est, cui nemo veterum refragatur : quanquam id illi non de omnium principio, sed de materiâ semel factâ, quasi quoddam jecerint fundamentum. At si nullis ex causis aliquid oriatur, id de nihilo ortum esse videretur. Quòd si hoc fieri nequit, nec casus quidem hujus modi esse potest, qualem definiunt. Quid igitur ? nihil ne est, quod vel casus, vel fortuitum jure appellari queat ? an est aliquid, tametsi vulgus lateat, cui vocabula ista conveniant ? Scilicet, quoties aliquid cujuspiam rei gratiâ geritur, aliudque quibusdam de causis, quàm quod intendebatur, obtingit, casus vocari potest : ut si quis colendi agri causâ fodiens humum, defossi auri pondus inveniat. Hoc igitur fortuitò qui-

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LE HASARD.

Définir le hasard un événement sans cause, produit par un mouvement aveugle, c'est dire, selon moi, que le hasard n'est rien, n'est qu'un mot vide de sens. En effet, lorsque Dieu a tout mis à sa place, quelle influence peut rester au hasard? La maxime que rien ne naît de rien, est incontestable, et n'a été niée par aucun ancien, quoiqu'ils n'appliquassent pas cette maxime au principe de toutes choses, mais à la matière une fois créée, comme pour établir une sorte de fondement. Cependant, si quelques faits naissent sans cause, il semblerait qu'ils ne sont produits par rien. Une pareille supposition est impossible; ainsi le hasard ne peut être tel qu'on le définit. Quoi donc? n'y a-t-il rien qu'on ne puisse appeler avec raison hasard ou événement fortuit? Est-il quelque chose, quoiqu'ignoré du vulgaire, qui mérite ces noms? Sans doute, toutes les fois qu'on agit dans un certain but, et que l'événement, par quelques causes, ne répond pas à notre attente, il est permis d'en appeler au hasard, comme si un laboureur, en bêchant la terre pour cultiver son champ, trouvait un trésor enfoui. On croit que cet événement est le fruit du hasard:

dem creditur accidisse, verùm non de nihilo est : nam proprias causas habet, quarum improvisus inopinatusque concursus casum videtur operatus. Nam nisi alter humum foderet, nisi eo loco pecuniam suam obruisset alter, aurum non esset inventum. Hæ sunt igitur fortuiti causæ lucri, quod ex obviis sibi et confluentibus causis, non ex agentis mente provenit. Neque enim, vel qui aurum obruit, vel qui agrum exercuit, id, ut ea pecunia reperiretur, facere voluit ; sed, quod ille obruit, hunc fodisse convenit atque concurrit. Licet igitur casum definire, inopinatum ex confluentibus causis, in his quæ ob aliquid geruntur, eventum. Concurrere verò atque confluere causas facit ordo ille inevitabili connexione procedens, qui, providentiâ teste ac duce, cuncta suis locis temporibusque disponit.

Oui ; mais il n'est pas né de rien ; car il a ses causes propres dont le concours imprévu et inopiné semble être l'effet du hasard. Si le laboureur n'avait pas bêché la terre, si un avare n'avait pas enfoui son or dans le même lieu, un trésor n'aurait pas été découvert. Voilà donc les causes de ce gain fortuit, résultat de leur rencontre et de leur concours, et non d'une volonté libre. Car ni celui qui a enfoui de l'or, ni celui qui a retourné son champ, n'a agi dans l'intention qu'on trouvât un trésor ; mais par une certaine réunion de circonstances, il est arrivé que l'un a déterré ce que l'autre avait enfoui. Il est donc permis de définir le hasard un événement imprévu, produit par un concours de causes, dans des actions qui ont un but quelconque. Mais ce concours et cette réunion de causes ne sont que le résultat de cet enchaînement inévitable et régulier qui, sous les yeux et sous la main de la Providence, assigne à chaque chose et son temps et sa place.

SECONDE PARTIE.

ANNÉE 1805.

TROISIÈME.

THÈMES.

TEXTE.

FORTUNE DE POMPÉE.

La fortune n'est pas plus à craindre que quand elle prodigue ses faveurs. Il n'y a souvent qu'un pas du comble de la prospérité à l'abîme de la plus affreuse disgrâce, et ce pas est bien glissant. Pompée seul est plus que suffisant pour démontrer cette vérité. Grand par sa naissance, par ses qualités personnelles, par ses actions, par ses emplois, il ne voyait personne au-dessus de lui, personne même qui l'égalât. La fortune l'abandonna dans la plaine de Pharsale, pour courir après César dont elle acheta les bonnes grâces par le sang de quinze mille hommes de l'armée de Pompée, et par vingt-quatre mille prisonniers qu'elle lui livra. Pompée réduit à fuir, déguisé sous un habit de paysan, avec sa femme et un de ses fils, se rend dans une galère sur les côtes d'Égypte, d'où il envoie demander un asyle à Ptolémée qui en était roi. Cet indigne prince, après le lui avoir promis en ter-

SECONDE PARTIE.

ANNÉE 1805.

TROISIÈME.

THÈMES.

CORRIGÉ.

POMPEII FORTUNA.

NUNQUAM magis timenda est fortuna quàm quùm largiore manu beneficia dispensat; is enim qui modò ad rerum summam evectus est, mox quidquid in miseriâ extremum est patitur; at interdum stat in lubrico. Quod quàm verum sit probaturus, satis superque est Pompeius. Genere scilicet, propriis artibus, egregiè factis, muneribusque magnus, nullum superiorem, imo æqualem extimescebat. At in Pharsalico campo hunc fortuna deseruit, Cæsarem consecuta cujus gratiam emit cæsis quindecim millibus è Pompeii exercitu captivorumque quatuor et viginti millibus in Cæsaris potestatem redactis. Pompeius autem in fugam versus, rustici veste indutus, uxore et uno ex filiis comitantibus, navem ingressus, ad Ægypti littora appellit, unde Ptolemæo Ægyptiorum regi misit, qui sibi perfugium peterent. Turpissimus iste princeps, quùm hoc ambiguis verbis

mes équivoques, le fit descendre seul à terre, et sur-le-champ le fit inhumainement massacrer aux yeux de sa famille, qui, de la galère où elle était demeurée, fut témoin de cette sanglante tragédie.

ANNÉE 1806.

TROISIÈME.

TEXTE.

DU DANGER DES PLAISIRS.

Un homme qui sait mêler les plaisirs avec les affaires, n'en est jamais possédé; il les quitte, il les reprend quand bon lui semble; et dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement qu'un charme dangereux qui puisse le corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens qui, par un changement d'esprit, viennent à goûter les plaisirs; ils sont aussitôt enchantés de leur douceur; et ils n'ont plus que de l'aversion pour tout le cercle de leur vie passée. La nature en eux, lasse d'user d'incommodités et de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elle rencontre; alors ce qui lui avait paru vertueux, se présente à elle sous un air dur et austère. L'âme qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, s'applaudit en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables. C'est ce qui arriva à Annibal, lorsque vainqueur à Cannes, il eut conduit ses troupes à Capoue. Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-temps

spopondisset, solum è nave exire statimque egressum crudeliter obtruncari jussit ante suorum oculos qui, quum in puppi starent, atrocissimo huic spectaculo adfuêre.

ANNÉE 1806.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

DE VOLUPTATUM PERICULO.

Qui negotiis voluptates miscere potest, his nunquam tenetur; illas pro libidine et deserit et occupat earumque consuetudine potiùs delectatur quàm periculosis illecebris corrumpitur. Longè autem aliter se res habet cum iis qui, mutatâ indole, sese voluptatibus dare incipiunt; quarum statim capti dulcedine, ante actam vivendi rationem omnino respuunt. Quum jam eos tædeat incommodorum et laborum quæ perpessi sunt, sibi obviis voluptatibus indulgent; tum quidquid bonum videbatur, duro et austero habitu apparet. Quin etiam animus, qui se à vetere errore vindicasse existimat, novum ad voluptates studium intimo corde fovet. Quodquidem Annibali accidit, quum apud Cannas victor, Capuam exercitum adduxisset. Otio scilicet satiatus, deliciis

sans vouloir goûter les délices, et il en fut d'autant plus charmé, qu'elles lui avaient toujours été inconnues.

ANNÉE 1807.

TROISIÈME.

TEXTE.

DU FEU.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir, avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tient lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout-à-coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? il réchauffe l'homme, il

mox frui voluit quibus eò magis captus fuit, quòd nondum antea eas noverat.

ANNÉE 1807.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

DE IGNE.

CERNIS hunc ignem quo sidera quasi accenduntur quique lumen suum undique diffundit? cernis has flammas quas evomunt quidam montes quasque intra viscera alit tellus sulfure? idem ille ignis otiosè silicis in venis latet, exspectatque ut scintillet, dum ad urbes montesque concutiendos alterius corporis ictu eliciatur. Homo tamen hunc accendere et ad omnes usus suos convertere potuit, ut metalla durissima flectat et vel in frigidissimis regionibus supposito ligno flammam alat quâ, discedente sole, solis loco utitur. Quæquidem per omnia semina subtiliter gliscit et quasi universis animantibus vita est; hæc quidquid impurum est consumit, quidquid purgavit renovat. Imbecilliori homini vim suam ignis suppeditat et repente ædes saxaque abrumpit; at si meliore in usu hunc concludere volueris, illius ope, vi-

cuit ses alimens. Les Anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

FÉNÉLON, *Existence de Dieu.*

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

TEXTE.

PORTRAIT ET ÉLOGE DE PIERRE-LE-GRAND.

PIERRE Ier, surnommé le Grand, est un des plus grands princes qui aient monté sur le trône. Simple dans ses mœurs et dans sa cour, il méprisait le faste et l'éclat; jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable; inaccessible à la crainte de la peine ou du danger, les projets les plus vastes ne l'étonnaient pas. Il les suivait avec une ardeur, une constance, qui leur ôtaient ce qu'ils avaient de chimérique. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts et les plus efficaces, étaient toujours ceux qu'il préférait. Pour les faire réussir, son activité se multipliait en quelque sorte, et le rendait présent dans toute la vaste étendue de ses États. L'histoire n'offrira vraisemblablement que cet exemple d'un empereur qui descend du trône pour aller, chez les nations étrangères, travailler comme un mercenaire dans les ateliers, les chantiers, les manufactures, confondu dans la foule des artisans, afin

talis calor fovetur, cibi coquuntur. Veteres igitur, ignem mirantes, hunc divinum fuisse thesaurum quem diis ho mo subripuerat, credidêre.

ANNÉE 1808.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

PETRI MAGNI COGNOMINE LAUS ET EFFIGIES.

PETRUS primus, Magnus cognomine, maximos inter viros qui unquam solio insedêre, sanè annumerandus est. Moribus simplex et aulicorum comitatu, vanum superbumque splendorem contemnebat, nec unquam virum vel acriorem, vel magis industrium, vel audaciorem, vel in laboribus patientiorem inveneris. Omnino scilicet periculi et laboris metûs expers, vastissimis consiliis non erat attonitus; quæ quidem eo ardore, eâ constantiâ persequebatur, quâ, si quid in iis insuperabile videretur, vincebat. Maximè autem insolitas artes et promptissimas et præsentissimas præsertim adhibebat; ad perficienda consilia tantâ industriâ utebatur ut esse plurimus, omnibusque immensi imperii partibus adesse videretur. Apud hominum annales hic tantùm profectò invenietur Imperator qui, solio relicto, externas inter gentes, mercenarii hominis vices adimpleverit in tabernis, navalibus officinisque, opificum turbæ immixtus ut

d'apprendre les élémens des sciences et des arts, afin de les introduire dans ses États, et de métamorphoser un peuple grossier et barbare en un peuple éclairé et policé. Il y a eu des rois conquérans, des rois législateurs, des rois grands politiques; mais Pierre-le-Grand est le seul qui, à ces titres glorieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques de réformateur de son pays, de fondateur des sciences et des arts, et d'instituteur des mœurs.

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

TEXTE.

ÉLOGE DES SATIRES D'HORACE.

J'AIME un auteur qui instruit en badinant, qui peint le vice ridicule plutôt qu'il ne le peint odieux, et qui en inspire du mépris plutôt que de l'horreur. Cette manière de reprendre les défauts des hommes est sans doute la plus agréable et la plus efficace. On trouve des hommes qui ne se soucient pas de passer pour scélérats; mais personne ne veut être ridicule et méprisable. Les satires d'Horace n'ont point le sel amer que Juvénal a répandu dans toutes les siennes. Il ne le prend pas sur un ton sérieux; il plaisante toujours, il sait se divertir aux dépens des autres, et surtout de l'impertinent Crispin. Malheur aux mauvais poètes qui tombent sous

doctrinarum artiumque elementa doceatur, mox ea in suum regnum illaturus, et barbaram rudemque gentem humaniorem doctioremque redditurus. Fuêre quidem reges qui domitis regionibus, qui legibus sapientissimis, qui rerum prudentissimâ administratione inclaruerunt; Petrus autem Magnus solus exstitit qui præstantissimis illis virtutibus hanc laudem non minùs præclaram sui regni ad meliorem formam revocati, doctrinarum artiumque conditarum, morumque institutorum addiderit.

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

FLACCI SATIRARUM LAUS.

Mihi placet auctor qui jocando docet, qui vitium potiùs deridendum quàm odio dignum præstat, qui demum potiùs in illud contemptum quàm horrorem concitat. Hâc enim arte jucundiùs et melliùs humana culpantur vitia. Invenire est profectò qui scelesti ac nefarii non curent haberi; nemo autem derideri aut contemni vult. Non hoc acerbo sale Horatii satiræ condiuntur quo suas omnes satiras aspersit Juvenalis. Non præ se fert gravem habitum, jocumque semper adhibet; ceteros præsertimque insulsum Crispinum irridere novit. Væ malis poetis qui ejus stylo

sa plume ! Il leur lance, comme en passant, des traits qui semblent ne devoir que les effleurer, mais qui font les plaies les plus profondes. Il ne faut à Horace qu'un seul mot pour répandre sur un homme un ridicule qui ne s'efface pas ; et c'est cette finesse de satire, cette délicatesse d'enjouement, qui l'ont fait regarder comme un critique qui n'a pas encore été égalé. Il a employé dans ses satires un style très-libre, sans avoir égard, ni à la cadence, ni à l'harmonie des vers, persuadé que sa main plus légère porterait des coups plus serrés et plus piquans, lorsqu'elle serait affranchie de l'embarras d'une versification trop exacte.

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

TEXTE.

MŒURS DES ARABES.

L'ARABE, à l'aide du chameau, a su franchir et même s'approprier les déserts ; ils lui servent d'asyle, ils assurent son repos. Mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe, libre, tranquille, et même riche, au lieu de respecter ses déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, et ses entreprises sont presque toujours heu-

occurrunt! In eos enim, velut inter eundum, stimulos injicit qui, illos quasi perstringentes, penitus tamen inhærent. Unâ tantùm voce Horatio opus est ut homini cuilibet ridiculi notam non abolendam inurat. Mordacis autem ingenii isto acumine, festivitatisque istâ venustate habendus est censor cui unquam nemo par exstiterit. In satiris omnino liberum dicendi genus adhibuit, sine ullo modi versuumque numeri discrimine, ratus scilicet se expeditiore manu, non jam justiore carminis ratione impeditum, frequentiora acutioraque tela immissurum esse.

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

ARABUM MORES.

Cameli auxilio, deserta superare et sibi facere propria Arabs potuit, quibus, quasi perfugio, et ad quietem certiorem faciendam clauditur. Quâ autem re uti possumus quâ non abutamur? Idem ille Arabs liber, tranquillus etiamque dives, adeo non deserta sua tanquam libertatis propugnacula servat intacta, ut contra ea scelere inquinet; quæ enim transgreditur ut aurum servosque vicinis gentibus arripiat; et solitudine suâ utitur ad exercenda latrocinia quæ bene cedere ferè semper solent. Etenim, quamvis finitimi

reuses. Malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite, et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur; en même temps il instruit ses chameaux, il les élève et les exerce. Dès qu'il est sûr de la force, de la légèreté et de la sobriété de ces animaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur. Il part avec eux, arrive sans être attendu aux confins du désert, arrête les premiers passans, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin : et s'il est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talens et les leurs. Monté sur l'un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans s'arrêter, et pendant tout ce temps de fatigue, de mouvement, il laisse ses chameaux chargés, ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos, et leur temps d'abstinence dure autant que le voyage.

BUFFON, *Mœurs des Arabes.*

diffidant viribusque præstent, eos persequentes eludit et impune quidquid rapuit, trahit. Arabs quilibet terrestris piratæ conditionem istam amplexus, a teneris contra itinerum laborem corpus obdurescit; somno non indulgere, famem, sitim æstusque pati se ipsum docet, et unà camelos instruit, educat exercetque. Ubi istorum vim, celeritatem sobrietatemque pro certo habet, illorum dorso quidquid sibi et ipsis necessarium est, imponit. Cum iis proficiscitur, usque ad solitudinis terminos pervenit, transeuntibus manum injicit, remotioresque domos diripit. At si urgetur et fugam maturare cogitur, tum, quanti et ipse, et cameli sui valeant, explicat. Celeriori insidens, agmini præit, iter noctu diuque continuat, fere sine intermissione, dumque ita defatigantur et aguntur, onere non eos levat, singulis diebus unam tantùm horam quieti permittit, idemque eorum abstinentiæ et itineri finis imponitur.

ANNÉE 1811.

TROISIÈME.

TEXTE.

ÉLOGE DE L'AGRICULTURE.

L'AGRICULTURE est le premier des arts; il est le plus utile. L'histoire nous apprend que des héros l'ont souvent exercée, et que plus d'une fois leurs mains triomphales ont entr'ouvert, avec une charrue couverte de leurs lauriers, le sein de la terre enorgueillie de se voir cultivée par des laboureurs d'un rang aussi distingué. Des monarques puissans ont donné eux-mêmes leurs soins à la plantation des arbres. Les deux Cyrus ont planté des arbres dans une grande partie de l'Asie mineure; et il faut avouer qu'il y a dans l'art des plants, qui n'est pas la partie la moins importante de l'agriculture, un caractère frappant de grandeur et de magnificence. Planter, c'est embellir la nature, c'est orner des plus riches décorations le grand théâtre de la terre, c'est créer, pour ainsi dire, de nouveaux êtres. Un grand avantage de l'art des plantations sur la plupart des autres arts, c'est qu'on y trouve un plaisir plus durable, le plaisir de voir ce qu'on a fait s'embellir et se perfectionner tous les jours. Quand vous avez fini quelque autre ouvrage, un bâtiment, par exemple, vous le voyez tout d'un coup dans toute la perfection qu'il peut avoir, mais aussi il commence à dé-

ANNÉE 1811.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

AGRICULTURÆ LAUS.

OMNES inter artes longè princeps est agricultura et utilissima. Summos enim viros hanc exercuisse apud historiam reperiendum est, et haud semel eos terram quasi istius modi ordinis agricolis superbientem, aratro lauris ornato invertisse. Arbores quidem serendas potentissimi reges curaverunt. Cyrus uterque magnam Asiæ minoris partem arboribus ditavit; fatendum autem est in arte serendi, quæ in agriculturâ plurimi constat, aliquid verè magnum et magnificum eminere. Etenim, si quis arbores sevit, ille profectò naturam pulchriorem fecit, splendidissimoque apparatu ingentem terrarum orbis scenam exornavit, et, ut ita dicam, novis quibusdam animam afflavit. Hàc autem parte cæteris artibus præstat ars serendi, quòd ex illâ diuturnior oblectatio percipitur, quum ea, quæ ipsi fecimus, in dies pulchriora ac magis perfecta fieri videamus. Ubi cuivis alii operi finem imposuisti, illud repente omnem numerum

périr, pour ainsi dire, entre vos mains. Chaque moment de sa durée est un coup que le temps lui porte, et qui hâte sa destruction. C'est tout le contraire dans vos plants : quelque longue que soit votre vie, vous les voyez toujours tendre et arriver à un nouveau degré de perfection ; vous les trouverez toujours plus beaux dans l'année qui suivra, que dans celle qui aura précédé. Mais ce qui doit inspirer davantage le goût des plantations, c'est qu'on doit y trouver quelque chose de plus qu'un simple amusement, et ce n'est point trop s'avancer que de les regarder comme une occupation vertueuse, puisqu'elle est fondée, entre autres choses, sur l'amour que nous devons à la patrie, à la postérité et à l'humanité entière.

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE L'AMOUR DU BIEN PUBLIC.

Quels avantages retirent l'État et les particuliers de l'amour du bien public ! C'est cette vertu qui unit les hommes par des nœuds réciproques de bienfaisance, et qui établit entre eux une sorte de parenté ; c'est elle qui, balançant toutes choses avec une espèce d'égalité, produit dans la vie civile ce concert que nous admirons ; c'est elle qui met dans le cœur des rois une ten-

qui in ipsum cadere potest, absolvisse cernis, et ideò tuis velut è manibus corruens. Quò diutiùs durat, eò magis vetustate labefactatum, ruinæ fit propius. Longè aliter se res habet cum arboribus quas severis. Quantacumque sit vitæ tuæ diuturnitas, quotidiè ad novum perfectionis gradum tendentes pervenientesque videbis ; has semper pulchriores insequente anno, quàm proximè elapso, invenies. Illa autem major ad arbores serendas adhortatio esse debet, quòd ex hoc munere non tantùm oblectatio quædam percipienda sit. Etenim non longiùs progrediemur, si illud sanctum habeamus, quùm, ut alia omittamus, præsertim ex amore quem sibi vindicant patria, posteri, totum denique hominum genus, constet.

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

DE PUBLICÆ REI AMORE.

INCREDIBILE dictu est quantos è publicæ rei amore fructus tùm civitas, tùm cives percipiant. Illa scilicet virtus mutuis beneficentiæ vinculis homines constringit ac quâdam devincit cognatione; illa, omnibus quasi æqualiter libratis, hunc quem miramur inter privatos parit consensum; illa paternum

dresse paternelle pour leurs peuples, dans celui des peuples, un respect filial pour leurs rois; elle soumet les petits aux grands, les grands aux princes. Arbitre éclairée de ce qui est juste et honnête, elle veille sur le commerce des hommes, pour que la bonne foi soit gardée; elle assiste aux assemblées des magistrats, pour que leurs décisions soient dictées par l'équité; elle préside aux conseils des rois, afin qu'on n'y perde point de vue le bonheur du peuple; elle inspire le courage, éloigne les dangers, soulage les travaux, fraye le chemin à la victoire; elle met un frein aux passions indomptées, réprime la colère, arrête le bras de la vengeance, et rejette sur les ennemis de l'état les querelles et les dissensions domestiques; elle fait le maintien, la conservation, le bonheur des sociétés générales et particulières : en un mot, elle bannit tous les vices dont les empires sont infectés; elle est la source de toutes les vertus qui peuvent rendre heureux le genre humain.

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

TEXTE.

LA BONTÉ D'AME DOIT ÊTRE NATURELLE.

Il n'y a de véritable bonté d'âme que celle qui naît avec nous, et une bonté imitée ou contrefaite n'est

regibus in populos animum, piam populis in reges reverentiam suadet; illa humiles proceribus, proceres principibus subjicit. Illa, utpote recti et honesti prudens arbitra, commercio hominum advigilat, ut fides servetur; illa magistratuum interest cœtibus, ut æqua decernantur; illa regiis conciliis præest, ne publica leviùs habeatur felicitas; illa addit animos, pericula amovet, labores levat, iter ad victoriam patefacit; illa indomitas refrenat cupiditates, iram coërcet, vindictam jàmjàm instantem reprimit, et in publicos hostes privata dissidia et discordias rejicit ac transfert; illa tùm publicas, tùm privatas societates et servat, et tuetur, et felicitate complectitur; illa denique, quibus inficiuntur civitates, vitia omnia expellit, fonsque patet amplissimus omnium virtutum, quibus humanum genus beari potest.

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

INNATA ESSE DEBET ANIMI BONITAS.

Ea tantùm vera est animi bonitas, quæ nobis est innata; quamcumque autem imitamur aut simulamus,

qu'une espèce d'hypocrisie. Si nous avons reçu du Ciel une qualité si estimable, les bons procédés de ceux avec qui nous vivons, contribuent à la nourrir et à la développer; mais rien ne peut la faire éclore dans un cœur qui n'en a pas le germe. C'est un fruit naturel; c'est un de ces biens que l'éducation peut perfectionner, et qu'elle ne donne jamais, ou qu'elle ne donne que très-imparfaitement. Dans la vie de ce prince que Xénophon propose pour modèle à tous les autres monarques, il vante à chaque instant la bonté de son héros, et il a soin de nous avertir qu'elle fut un don de la nature. Cyrus laisse apercevoir dès le berceau ce don précieux; il le fait éclater dans tout le cours de sa vie. Que dis-je? au lit de la mort, il se félicite, non seulement de ce que son âme revolera bientôt vers son auteur, mais encore de ce qu'en s'unissant à la mère commune, de ce qu'en devenant terre, son corps deviendra le bienfaiteur du genre humain. Il défend à ses enfans d'enchâsser dans l'or ou dans l'argent ses dépouilles mortelles; il ne veut pour elles d'autre cercueil que le sein de la terre qu'elles fertiliseront. Un sentiment si tendre, un si noble excès de zèle pour l'humanité n'annonce-t-il pas une âme pleine de grandes idées, et pénétrée des sentimens les plus sublimes?

fallax est et subdola. Quòd si dos adeò insignis cœlitùs nobis venerit, alitur augeturque eo quo nobiscum vivitur modo; nisi verò fuerit in animis insita, nequaquam innasci potest. Fructus quippe nativus unaque habenda est earum virtutum, quæ institutione perfici quidem, nunquam verò dari integræ possunt. Xenophon enim in illius historiâ principis quem cæleris regibus imitandum proponit, cùm viri illius subindè bonitatem, quàm magna, prædicat, hoc nos præsertim monet eam ab ipsâ naturâ dono fuisse datam; quæ, si ab incunabulis in Cyro potest inspici, per totum deinde vitæ curriculum elucet. Quin imò, quùm jam moriturus jacet, sibi gratulatur non modò quòd ipsius animus ad eum à quo emissus est sit revolaturus, sed etiam quòd corpus communi omnium parenti immixtum et in terram resolutum, de humano genere benè sit meriturum; liberisque imperat ne auro vel argento terrestres illas includant exuvias, terræ ipsi soli mandandas quam fecundent. Hâc tam sollicitâ caritate, hâc tam ardenti generis humani studio, nonne patet quàm magna cogitaret Cyrus, quàm sublimia sentiret?

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

TEXTE.

QU'EST-CE QUE LA PATRIE?

Qu'est-ce que la Patrie? C'est la mère commune de ces grandes familles qu'on appelle nations, invisible génie dont les secrètes inspirations se font sentir à tous les hommes qui vivent en société. Vainement a-t-on prétendu concentrer son influence dans les seules républiques: loin de nous cette pensée décourageante, si bien démentie par nos annales. Pourquoi ne serait-on pas citoyen dans une monarchie? N'est-ce pas son pays que l'on aime dans le chef de l'État? Sommes-nous au-dessous de ce noble instinct de l'âme qui produit les sentimens généreux? Rappelons-nous ces siècles célèbres où la nature parut s'élever au-dessus d'elle-même: les fêtes, les jeux, les usages, les succès, les malheurs, tout fut héroïque; toutes les passions se transformèrent en vertus. L'amour de la patrie fit les beaux jours de l'humanité. Les Emile, les Scipion, les Thémistocle, tous ces prodiges de désintéressement, de grandeur et d'énergie qui nous étonnent, furent son ouvrage. L'image de la patrie toujours présente aux regards du citoyen, le suivait jusque dans la solitude et le silence de ses foyers. Lorsque ce culte s'affaiblit, tout dégénéra; Rome perdit sa gloire, et la Grèce sa liberté.

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

QUID SIT PATRIA.

QUID patria ? Magnarum quidem illa familiarum quas gentes vocant communis parens, indeprensum oculis numen quod unumquemque societatis hominem tacito quodam spiritu afflat. Frustrà contenderunt nonnulli illius vim non nisi in rebuspublicis valere ; procul hinc tam gravis ac molesta opinio, cui prorsus nostri repugnant Annales. Quidni in unius regno civem esse liceat? Nonne patria ipsa, si princeps, diligitur ? Num magnæ illi menti, quâ generosi sensus pariuntur, sumus impares ? Memoriâ repetamus celeberrimas illas ætates quibus humana natura supra se ipsam attolli visa est ; festa, ludi, usus quisque, prosperæ aut adversæ res, omnia fuêre magnifica ; cupiditas quæque instar virtutis fuit. Patriæ dum viguit charitas, optimi hominibus illuxêre dies ; illa Æmilios, Scipiones, Themistocles, omnia hæc abstinentiæ, magnitudinis virtutisque peperit quæ stupemus miracula. Patriæ imago in solitudine focisque silentibus semper antè oculos civium obversabatur ; degenerante verò illâ religione, degeneraverunt simul omnia ; periêre et gloria Romæ, et Græciæ libertas.

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

TEXTE.

ÉTAT DES CHRÉTIENS PENDANT LES PERSÉCUTIONS.

Qu'on se représente comment vivaient les chrétiens dans le temps des persécutions. Leur vie était un perpétuel martyre; l'attente de la mort était la préparation à la mort même. Aucun jour d'assuré, aucun moment où l'on ne pût être trahi, accusé, traîné devant les juges et mené au supplice. Tout à craindre des voisins, des amis, des proches. Le père accuse sa fille, l'époux son épouse, le frère sa sœur. La persécution un peu ralentie se rallume, tantôt par la politique des empereurs, tantôt par la rage du peuple capricieux, auquel les chrétiens sont livrés. Ainsi, quoique les édits n'ordonnent pas toujours la persécution, elle continue presque toujours par les emportemens d'une populace insensée. Etrange effet d'une injustice aveugle! Souvent une fausse clémence des empereurs défendait de rechercher les chrétiens; mais elle ne défendait pas de les punir, sitôt qu'ils étaient découverts. Quel était donc ce crime qu'on craignait de punir, et qu'on n'osait épargner? Ainsi la persécution, comme certains feux mal éteints, se rallumait de momens à autres.

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

CHRISTIANORUM CONDITIO DUM IN EOS SÆVIRETUR.

FINGAMUS nobis animo quænam esset christianis, dum in eos sæviretur, vitæ conditio. Qui quidem in perpetuo vivebant martyrio; eos parabat ad mortem ipsam mortis exspectatio. Tuta quippe nulla dies, hora nulla quâ prodi, accusari, rapi ad judices, ad supplicium trahi non possent. A vicinis, ab amicis, à parentibus nihil non pertimescendum; filiam pater, uxorem conjux, frater sororem solitus accusare. Pestis ista, parumper intermissa, recrudescit nunc imperatorum callidâ arte, nunc levissimæ furore plebis cui traduntur christiani, ita ut, licèt in eos sævire non usque sit decretum, ferè tamen sæviret insanientis plebeculæ ira. Proh! miram et cæcam iniquitatem! cùm sæpè fallaci imperatorum clementiâ in christianos quidem inquirere, in eosdem verò sævire, si qui innotuerant, non vetaretur. Quid igitur sceleris admiserant quod neque punire neque ignoscere auderent? Sicut ignes malè oppressi, ità rursus identidem exardescebat christia-

C'est ce qui paraît par je ne sais combien de familles chrétiennes où l'on trouve de suite plusieurs générations de martyrs : nouveau genre de noblesse jusqu'alors inconnu au monde, noblesse acquise par le supplice, mais dont la foi montre le prix, et dont l'Eglise chantera la gloire jusqu'à la fin des temps.

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

TEXTE.

LES MERVEILLES DE LA NATURE PROUVENT QU'IL EXISTE UN DIEU.

Les premières hymnes furent inspirées par l'admiration et la reconnaissance. L'homme placé en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectacle que déployait à ses yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'ils habitent : tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur. Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là. Il vit que cette nature si riche avait des rapports avec lui. Les astres lui portaient leur lumière ; des fruits naissaient sous ses pas, ou se détachaient des branches pour le nourrir. Les arbres le protégeaient

norum vexatio. Quod quidem patet multis eorumdem familiis, in quibus per multas generationes continuatur martyrium ; inusitatum prorsùs et adhuc terris incognitum nobilitatis genus, cujus, utpote suppliciis empti, pretium ostendit fides christiana, laudesque ad temporum usque finem efferet Ecclesia.

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

NATURÆ MIRACULA DEUM ESSE PROBANT.

PRIMOS suaserunt hymnos admiratio et beneficiorum memoria. Homini enim, quùm in terrâ nascens fuerit collocatus, ad magnum illud quod ante ipsius oculos pandebat Natura spectaculum, stupendum fuit. Hinc cœlum vastissimum, profundæ silvæ, immensa maria, illinc variæ ruris opes, innumera hæc et mobilis animantium multitudo, ideò creatorum ut orbi quem incolunt decori sint et ornamento, totus hic et amplissimus rerum ordo hominis mentem profectò extulit et amplificavit. Mox alius ejus animum subierit sensus necesse fuit : nempè intellexit ditissimam illam naturam aliquâ parte ad ipsum pertinere, si quidem illi suum astra lumen præferebant, illi fructus aut obvii nascebantur, aut ramis decidebant ad victum ; suâ eum umbrâ protegebant,

de leur ombre, et offraient un asyle à son repos; les cieux, pendant son sommeil, semblaient se couvrir d'un voile, et n'envoyaient à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sent que leur cause n'est point en lui-même; il sent que tout est l'ouvrage d'un être qui se dérobe à ses sens, mais qui se manifeste à lui par ses bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde solitaire où il a été jeté. Il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du sentiment religieux qui s'élève dans son cœur, il mêle sa voix à celle de la Nature, et du sommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à ses pieds, il chante un hymne en l'honneur de la Divinité.

THOMAS, *Essai sur les Éloges.*

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

TEXTE.

LA GRANDEUR D'AME PEUT CONDUIRE AU BIEN OU AU MAL.

LA grandeur d'âme est un instinct élevé qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit; mais qui les tourne au bien ou au mal selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune. Égale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé,

et hospitium requiescenti ministrabant arbores; cœlum, dùm somno indulgeret, velo se obducere videbatur, et in ejus sedem dulce placidumque tantummodò lumen emittere. Quæ tot miracula quùm stuperet, sensit eorum causam sibi non inesse, omnia verò à Numine quodam facta fuisse, quod, si non in humanos cadat sensus, homini, beneficiis, se ipsum prodat. Tùm illud per orbis solitudinem in quam projectus est quærere; illud cœlum, terras, omnia quibus circumdatur, poscere; illud ut audiat, aures arrigere; tùm religione animum subeunte plenus, suam Naturæ voci vocem sociare; tùm è montis culmine, aut remotâ in valle, obstrepentibus sibi fluviis torrentibusque, hymnum in divini Numinis honorem canere.

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

ANIMI MAGNITUDO AD BONUM AUT MALUM PRONA.

ANIMI magnitudinem dixerim sublimem quemdam esse instinctum, quo quidem impulsi homines ad magna quæque tendunt, ad bonum verò aut malum, pro suis quisque cupiditatibus, suâ doctrinâ, institutione et fortunis, flectuntur. Ea enim, quùm altissi-

tantôt elle cherche à soumettre par toutes sortes d'efforts ou d'artifices les choses humaines à elle, et tantôt dédaignant les choses, elle s'y soumet elle-même, sans que sa soumission l'abaisse. Pleine de sa propre grandeur, elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle, quand la vertu dirige tous ses mouvemens! mais qu'elle est dangereuse, alors qu'elle se soustrait à la règle! Représentez-vous Catilina au-dessus de tous les préjugés de sa naissance, méditant de changer la face de la terre, et d'anéantir le nom romain; concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du sein des plaisirs, et formant d'une troupe de voluptueux et de voleurs, un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère aurait porté loin la vertu, s'il eût été tourné au bien! mais les circonstances malheureuses le poussent au crime. Catilina était né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des lois aigrissait et contraignait; sa dissipation et ses débauches l'engagèrent peu-à-peu à des projets criminels. Ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état où il lui était moins facile de gouverner la république que de la détruire; ne pouvant être le héros de sa patrie, il en méditait la conquête. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres, ou par leur situation; ainsi trop souvent leur vertu dépend de leur fortune.

mis quibusque par sit, modò omni ope et arte humanas res sibi subjicere conatur; modò rebus quas dedignatur, ultrò se ipsa subjicit, nec subjecta deprimitur; quippè quæ dignitatis suæ plena, in eâ tacitè requiescat, suî possessione contenta. Quàm pulchra est, si virtute duce et auctore agat et moveatur! Quàm verò periculosa, quùm à rationis normâ deflectit! Tibi Catilinam istum animo fingas, spretâ omni generis ratione, de immutandâ orbis terrarum facie et abolendo penitùs romano nomine cogitantem; tibi fingas audacissimi ingenii virum, mediis è voluptatibus ruinam orbi minitantem, et ex libidinosorum et flagitiosorum hominum grege agmen exercitibus Romanorum et prudentiæ formidandum conflantem. Quàm longè virtali indole virtutem protulisset, si ad rectum fuisset impulsus! Ad scelus verò adversis suis rebus rapitur. Catilina enim quùm innato voluptatum amore arderet, legumque severitate coërcitus exacerbaretur, sua eum flagitia ac rei familiaris effusio paulatim nefaria in consilia pertraxerunt; mox fortunis deturbatus ac cogitatis, infamiâ respersus, eò devenit, ut faciliùs ipsi evertenda esset respublica quàm administranda, ità ut, quùm patriæ decorandæ impar esset, invadendæ consilium fuerit molitus. Sic homines infaustis quibusdam casibus, aut suâ conditione ad scelus sæpè rapiuntur; sic sæpiùs eorum virtus fortunam sequitur.

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

TEXTE.

LES JUGEMENS DES HOMMES ET CEUX DES ESPRITS CÉLESTES SONT BIEN DIFFÉRENS.

Si nous supposons qu'il y a des esprits d'une nature supérieure, qui, placés entre le ciel et la terre, observent toutes les démarches des hommes, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre les idées qu'ils se forment de nous, et celles que nous avons nous-mêmes les uns des autres! Nous sommes frappés de la magnificence des titres, de l'éclat des dignités, du bruit des victoires. Eux au contraire voient le philosophe dans une cabane posséder son âme en patience et avec résignation sous le poids de ce que le vulgaire appelle infortune et pauvreté. Ils ne cherchent pas les grands hommes à la tête des armées, ni dans la pompe des cours; mais ils les trouvent souvent à l'ombre des bocages, au milieu des solitudes et dans les sentiers obscurs d'une vie privée. La promenade qu'un philosophe fait seul vers le soir, paraît plus intéressante à leurs yeux que la marche d'un conquérant à la tête d'une armée victorieuse. Une heure que le sage emploie à méditer sur le bonheur des hommes, un acte volontaire de justice qui lui coûte quelque sacrifice, des larmes qu'il

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

LONGÈ ALITER HOMINES AC CŒLESTES ANIMI SENTIUNT.

SINT quidam præstantiori naturâ animi, qui, cœlum inter et terras positi, quidquid agant homines, observent; quàm longè aliter de nobis sentire debent, ac nosmetipsi alii de aliis sentimus! Dùm enim titulorum magnificentiâ, honorum splendore ac victoriarum strepitu percellimur, ii contrà philosophum in casâ spectant et mirantur compotem suî, ac patienti animo pondus paupertatis, ut vulgò dicitur, et infortunii subeuntem. Tantùm abest ut magnos quærant viros inter exercituum duces aut aularum proceres, ut eos sub nemorum umbrâ, medias inter solitudines, et in obscuro privatæ conditionis tramite, reperiant. Si ad vesperam solus ambulet philosophus, magis moventur, quàm si gentium domitorem, victori sequente exercitu, incedentem videant. Si vel unam horam in meditandâ hominum felicitate vir sapiens impenderit, si quid justi sponte suâ, non autem sine

répand en secret sur les calamités des autres, un désir criminel ou un ressentiment étouffé sont les exercices qui leur paraissent glorieux, et les seuls qui puissent élever les hommes à la véritable grandeur. Ils regardent souvent avec pitié, mépris et indignation ceux que nous voyons sur la scène s'attirer les yeux et l'admiration du monde, tandis qu'ils distinguent et considèrent avec amitié, estime et approbation ceux qui, cachés dans la foule, s'occupent à faire le bien dans l'ombre et le silence.

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

TEXTE.

LE BON ORATEUR DOIT ÊTRE SON PREMIER CENSEUR.

L'ORATEUR qui veut prévenir la censure du public, doit être le premier censeur de ses défauts. Le caractère le plus ordinaire de ceux qui déplaisent aux autres, est de se plaire trop à eux-mêmes. Heureux celui qui a commencé par se déplaire pendant long-temps, qui a pu être frappé plus vivement de ses défauts que ses propres ennemis, et qui a éprouvé dans les premières années de sa vie l'utile déplaisir de ne pouvoir jamais se contenter lui-même ! Il semble que la Nature ne lui donne cette inquiétude que pour lui faire mieux goûter le plaisir du succès, et que ce soit à ce prix

aliquo desiderio fecerit, si calamitatibus alienis tacitus fuerit illacrymatus, si pravam cupiditatem aut iram compresserit, ea demùm sunt quæ laude digna eis videantur, ea quæ sola possint homines ad veram magnitudinem extollere. Dùm igitur istos, qui in se oculos omnium et admirationem convertunt, despiciunt ac indignabundi contemnunt, qui contrà in multitudine latentes taciti ac insciis omnibus benè rectèque faciunt, eos internoscunt, eos benignè aspiciunt, eos existimatione prosequuntur.

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

IPSE SIBI SIT PRÆCIPUUS CENSOR BONUS ORATOR.

Si quis orator publicam velit præripere censuram, is ipse suorum vitiorum præcipuus ante alios censor esse debet. Ea est plerumquè istorum qui cæteris displicent indoles, ut sibimetipsis plus æquo placeant. O felicem illum qui diù sibi primùm displicuit, quem sua vitia acriùs quàm ipsos inimicos perculêre, quique, à primis suæ vitæ annis, utili affectus est eâ molestiâ quâ nunquàm sibi satisfacere potuerit! Illum sic tantummodò sollicitare videtur Natura, quò ipsi major sit laudis voluptas, atque ab eo velle tali pretio

qu'elle lui fasse acheter la gloire qu'elle lui prépare. Si le caractère de son esprit lui refuse la hardiesse des expressions, la véhémence des figures, la rapidité de la déclamation, il ne préférera point, vainement ambitieux, un sublime mal soutenu à une sage et précieuse médiocrité. La justesse d'esprit, la pureté du discours, la dignité de la prononciation seront son partage. L'égalité de son style suppléera à ce qui manque à son élévation; il s'insinuera par la douceur dans l'âme de ceux qui se révoltent contre la fierté dominante des orateurs véhémens; il saura mettre à profit jusqu'à ses imperfections; elles ne serviront qu'à rendre l'auditeur moins défiant et plus facile à être touché; sa faiblesse deviendra sa force et fera partie de son éloquence. Il n'affectera point la gloire d'une vaste érudition, si la multitude de ses occupations ne lui a pas permis de l'acquérir; ou, s'il est assez heureux pour l'avoir acquise, elle perdra dans sa bouche cet air sauvage et impérieux que les savans lui prêtent, pour reprendre ce caractère de douceur et de simplicité que la Nature lui avait donné. Cette noble modestie relevera l'éclat de toutes ses vertus : c'est elle qui embellit, pour ainsi dire, la beauté même; qui répand une bienséance générale sur toutes les paroles de l'orateur, et qui intéresse si fortement ceux qui l'écoutent au succès de son action, qu'au lieu d'en être les juges, ils en deviennent les protecteurs.

emi gloriam quam ei parat. Quòd si audacia verba, figurarum vehementiam atque actionis dicenti natura ingenii sui negaverit, non, nisi vanâ laboret ambitione, elatum quidem, non autem æquabile dicendi genus prudenti et pretiosæ mediocritati anteponet. Judicandi verò concinnitatem sortitus et dicendi sinceritatem dignitatemque pronuntiandi, faciet ut æquabili oratione penset absentem magniloquentiam, et sermonis suavitate eorum subeat animos qui solitam vehementium oratorum superbiam indignantur; sua etiam in rem suam vertet vitia, quorum ea vis erit, ut auditor minùs diffidens faciliùs commoveatur; sic sua ipsi imbecillitas in virium partem et eloquentiæ veniet. Vastæ doctrinæ laudem non affectabit, si, multis districtus negotiis, eam adipisci nequiverit; quæ verò, si ipsi felici fato contigerit, ferum illum, eo dicente, imperiosumque exuet habitum quo docti hanc efferant, lenitatem nativam ac simplicitatem rursùs indutura. Nobili illâ modestiâ virtutum omnium ejus honestabitur splendor; hac, ut ità dicam, decus decori additur; hac continua in oratoris verba dignitas diffunditur; hac audientes in successûs societatem acriter adeò illiciuntur, ut actionis non jàm judices, fautores verò adsint et patroni.

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

TEXTE.

ÉLOGE DE CICÉRON COMME RHÉTEUR.

Dans le temps que Denys d'Halicarnasse préférait Hérodote à Thucydide, et déprimait injustement Platon, les Romains polis par les Grecs, et déjà rivaux de leurs maîtres, avaient des critiques plus profonds et plus judicieux. Cicéron, après avoir fait retentir le sénat et le barreau de ses admirables harangues, se délassait en écrivant sur un art qu'il avait cultivé avec tant de succès. S'il ne mit pas dans ses traités de rhétorique autant de profondeur et de subtilité qu'Aristote, il eut soin d'y répandre plus de grâces, de clarté et d'intérêt. Il entra dans des détails plus instructifs; ses préceptes sont plus aisés à saisir, et d'un plus grand usage; il apprécia les orateurs qui l'avaient précédé, et l'on admire avec raison la variété, la finesse et la vérité des portraits qu'il a tracés. Il s'éleva avec force contre la secte des prétendus partisans de l'atticisme, qui voulaient exclure de l'éloquence le pathétique et les grands mouvemens, et qui réduisaient tout le mérite de l'orateur à la précision et à l'élégance. Il fit voir, par l'exemple de Démosthène, que l'énergie, la chaleur et la véhémence pouvaient très-bien s'allier avec

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

CICERO LAUDATUR UT RHETOR.

TUM quùm Dionysius Halicarnasseus Thucydidi anteferret Herodotum, et Platonis iniquè laudem elevaret, Romanis, quos à Græcis expolitos Græci jàm æmulos sentiebant, critici majori et judicio et doctrinâ non deerant. Tullius scilicet, postquàm luculentissimis ejus orationibus curia forumque personuissent, de arte illâ quam egregiè admodùm excoluerat, animi levandi gratiâ disserebat. Quòd si in iis, quas de rhetoricâ scripsit commentationibus, illa ingenii altitudo simul et subtilitas quibus eminet Aristoteles, desiderentur, hanc saltem lepidiore, clariore et jucundiore sermone perfudit. Tùm plura docuit; tùm intellectu faciliora et usitatiora præcepit; tùm etiam in oratoribus, qui ante ipsum exstiterant æstimandis mirum est quàm variè, quàm subtiliter, quàm verè unumquemque depinxerit. Vehementiùs invectus est in istos homines, falsò atticissantes, qui, quùm misericordiam orationis et vehementiam ex eloquentiâ tollere statuissent, eum optimum oratorem existimabant, si quis concisè eleganterque diceret. Tùm exemplo Demosthenis docuit oratoris vim et impetum et quasi ignem minimè ab attico dicendi genere

l'atticisme. Il confondit ces novateurs ignorans qui se croyaient attiques, parce qu'ils n'avaient ni force, ni vigueur, et qui mesuraient sur leur propre faiblesse l'étendue de l'art oratoire.

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

TEXTE.

LES TITRES NE FONT PAS LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Ce qui nous empêche d'atteindre le souverain bien, c'est l'illusion des biens apparens; c'est la folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Étrange et pitoyable ignorance! Il n'y a rien de plus vain que les moyens que l'homme recherche pour se faire grand. Il se trouve tellement borné et resserré en lui-même, que son orgueil a honte de se voir réduit à des limites si étroites. Mais comme il ne peut rien ajouter à sa taille ni à sa substance, il tâche de se repaître d'une vaine imagination de grandeur, en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Il pense qu'il s'incorpore, pour ainsi dire, toutes les richesses qu'il acquiert; il s'imagine qu'il s'accroît en élargissant ses appartemens magnifiques; qu'il s'étend en étendant son domaine; qu'il se multiplie avec ses titres; qu'il s'agrandit en quelque façon

abhorrere; sicque indoctos istos fregit homines qui sibi atticismi laudem, quia ipsis deerant et nervi et vigor, vindicabant, quique non citra suî modum ac imbecillitatem eloquentiam patere sinebant.

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

TITULIS NON CONSTAT VERA MAGNITUDO.

Hoc præsertim à summo prohibemur bono, tùm bonorum falsorum specie, tùm insanâ et ridiculâ uniuscujusque opinione, omnem scilicet vitæ felicitatem versari in externis illis rebus quæ vulgò honores, divitiæ, voluptates vocantur. O miram et miserabilem ignorantiam! quid enim inanius est iis, quibus se magnum enixè homo mentitur, artibus? Qui quidem intra se adeò conclusus est et coarctatus, ut superbum pudeat, quòd tam angustis terminis circumscribatur. Sed quùm staturæ suæ aut corpori vel minimùm addere ipsi fas non sit, vanâ magnitudinis imagine operosè pascitur mentem, circum se quidquid potest coacervando. Omnes quas sibi parat divitias suî ipsius, ut ità dicam, partem fieri putat, sibique animo fingit se magnifica conclavia amplificando amplificari; se prædia dilatando dilatari; se titulos multiplicando multiplicari; et illo quasi

par cette suite pompeuse qu'il traîne après lui, pour surprendre les yeux du vulgaire. Cet homme, qui a tant de charges, tant de titres, tant d'honneurs, seigneur de tant de terres, possesseur de tant de biens, maître de tant de domestiques, ne se comptera jamais pour un seul homme; et il ne considère pas qu'il ne fait que de vains efforts, puisqu'enfin, quelque soin qu'il prenne de s'accroître et de se multiplier en tant de manières et par tant de titres superbes, il ne faut qu'une seule mort pour tout abattre, et un seul tombeau pour tout enfermer.

BOSSUET.

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

TEXTE.

CHAQUE AGE A SON GENRE DE LITTÉRATURE.

IL y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société : ainsi la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire, à leur vieillesse. La simplicité des mœurs pastorales et la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantées sur la lyre d'Homère; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide. Cependant la muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque

extendi splendido comitatu quem secum trahit, vulgo fucum facturus. Fieri autem non potest, ut homo ille tot muneribus, tot titulis, tot etiam honoribus cumulatus, tot prædiorum regulus, dominus tot possessionum, tot famulorum herus, pro uno tantùm se ducat; neque tamen perpendit se incassùm conari, siquidem, quantocumque labore, quotcumque modis ac titulis superbis major ac multiplex fieri studeat, unâ morte omnia hæc evertenda sint, unoque tumulo continenda.

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUUM EST CUIQUE ÆTATI LITTERARUM GENUS.

Sua ac propria videntur esse quibusdam humanæ societatis ætatibus litterarum genera, ità ut meritò dici possit poësim infantibus, senescentibus verò populis historiam potissimùm congruere. Pastoralium simplicitas, heroïcorum dignitas morum Homero est canenda; Thucydidi verò depingenda prudentia simul et humaniorum gentium corruptela. Musa tamen sæpè sæpiùs hominum memoravit scelera; sed

chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes mêmes en paraissent embellis : l'historien seul peut les peindre, sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclavage, et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur, que de mériter sa disgrâce ; l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère : Tacite est déjà né dans l'empire : il croît inconnu auprès des cendres des Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des Annales ; bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié que l'histrion, l'incendiaire et le parricide : semblable à ces premiers chrétiens d'Egypte, qui, au péril de leurs jours, pénétraient dans les temples de l'idolâtrie ; saisissaient, au fond d'un sanctuaire ténébreux, la divinité à qui le crime offrait l'encens de la peur ; et traînaient à la lumière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible.

nescio quid adeò pulchri canenti inest, ut vel sceleribus speciosi aliquid accedere videatur ; ea verò, quàm fœda ac horrida, depingere valet solus rerum scriptor. Cùm, cunctis præ abjectione silentibus, circumsonat tantummodò servientium catena ac delatorum vox ; ac cunctis viso tyranno attrementibus, non minùs quis periclitatur, seu illius in gratiam incurrat, seu offensionem promereatur, tum surgit scriptor, vindictæ publicæ munus suscepturus. Nequicquam Neroni res prosperè cedunt ; en Tacitus in imperio jam natus, occulto crescit ævo juxtà Germanici cineres ; en obscuro puero incorruptum numen jam dominatoris istius universi gloriam tradidit. Mox cuilibet simulatæ virtuti ab annalium auctore larva eripietur ; mox, eodem accusante, tyrannus ille, deus ferè habitus, tantùm histrio, tantùm incendiarius, parricida tantùm videbitur. Haud aliter primi Ægyptiorum christiani, despecto vitæ periculo, falsorum numinum ingressi templa, in intimo tenebrosi adyti recessu deum arripuêre quem scelesti homines paventibus colendum dabant, ita ut pro deo ad solis lucem quamdam monstri formam protraherent.

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

TEXTE.

LE SPECTACLE DU CIEL A DONNÉ NAISSANCE A L'ASTRONOMIE.

La plupart des sciences sont nées des besoins de l'homme : l'Astronomie n'est due qu'à sa curiosité. Le partage des terres a produit la Géométrie ; les richesses et le commerce ont rendu l'Arithmétique nécessaire ; le transport des fardeaux, l'Architecture ont demandé la Mécanique ; les blessures et les maladies ont exigé la connaissance des simples, celle de la structure du corps humain, et l'on a vu naître la Botanique, l'Anatomie et la Médecine. Partout l'homme a appelé son industrie au secours de sa faiblesse ; partout le besoin l'a tiré de sa paresse naturelle. Ici le spectacle seul du ciel a frappé ses regards ; il n'a point été pressé par l'aiguillon de la nécessité : saisi d'admiration, il est tombé dans une profonde rêverie ; il a suivi tranquillement et sans efforts le cours des idées qui se sont présentées à son esprit. Tandis qu'autour de lui tout se meut avec bruit sur la terre, le mouvement accompagné du silence lui a imprimé du respect ; l'uniformité des mouvemens, qui sans cesse renaissent les mêmes, lui a donné l'idée d'un ordre immuable et éternel ; les mouvemens particuliers des corps célestes qui s'accomplissent en même temps sans se nuire, et

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

E COELI SPECTACULO ORTA EST ASTRONOMIA.

Ex hominum necessitatibus orta sunt ferè omnes scientiæ, ex solo videndi studio astronomia. Hinc geometriam peperit agrorum divisio; divitiis et mercaturâ invenienda fuit arithmetica; desideravêre machinalem scientiam translatio onerum domorumque exstructio; cùmque vulnera et morbi herbarum vim et corporis humani structuram noscendam postularent, botanica, anatome et medicina in lucem prodiêre; ita ut ubique homo suam industriâ juverit imbecillitatem, ubique necessitas innatam ipsi pigritiam excusserit. Illinc verò sola cœlorum facies oculos ejus perculit; quippe qui nullo urgente necessitatis stimulo, totus in admirando, in altâ rerum meditatione defixus hæsit, et eorum quæ cogitanti occurrerunt, tranquillè facilèque animo seriem continuavit. Dum omnia his in terris circà hominem cum strepitu moventur, motûs alterius silentium reverentiam ei quamdam incussit, cùmque ex motuum immutabiliter renascentium constantiâ ordinem esse qemdam immotum et æternum intellexisset, singulisque cœlestium corporum motibus qui unà et nullo

qui ne se sont point détruits, quoique opposés au mouvement général, lui annoncent une sagesse profonde, qui a tout réglé par des lois toujours exécutées; il a senti la puissance de l'Etre suprême, et il a voulu connaître pour admirer davantage. Aussi, quand les autres sciences ont pris naissance au milieu du tumulte des villes, celle-ci est née au sein des campagnes. C'est la science du repos, de la solitude et de la jouissance de soi-même. Des hommes agités, troublés par les passions, ne l'auraient pas devinée, ou l'auraient dédaignée comme inutile ; il lui fallait des hommes simples, dont l'âme libre, sans désir, sans dessein pour l'avenir, n'ayant pas besoin de se concentrer en elle-même, pût se répandre au dehors; et ces hommes simples, en veillant sur leurs troupeaux, ont fondé celle de toutes les sciences que l'esprit humain devait un jour étendre davantage.

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

TEXTE.

DE L'AMOUR PUR.

L'amour du beau, du bon, du juste est donné à l'homme dès son origine. Sa perfection est tellement de sortir de soi par cet amour, qu'il veut sans cesse persuader et aux autres et à soi-même, que c'est là le

inter se impedimento peraguntur, nec motui universo oppositi licet, intermisêre, patuisset et altissima sapientia, rerum omnium ad leges inviolatas moderatrix, tum supremi numinis potentiam sensit; quam quò magis miraretur, plura scire voluit. Itaque, dum cæteræ artes inter urbium tumulus extusæ sunt, illa in agrorum ipso sinu orta est, utpote quiescentis, solitariique hominis et se ipso fruentis scientia. Hanc nempè perturbati homines et æstu cupiditatum jactati aut nunquàm invenissent, aut velut inutilem essent dediguati; simplicibus reperienda erat hominibus quorum animus liber omni cupiditate, et futuri incuriosus, minimèque intrà se contrahendus, extrinsecùs perfunderetur; sic isti simplices homines, dum gregibus suis invigilarent, eam condiderunt scientiam, quam humanum olim ingenium latissimè propagare debebat.

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

QUID SIT PURUS AMOR.

Homini innatus est pulchri, boni rectique amor. Quo quidem si extrà se rapiatur, adeò perfecti quiddam habet ut usque et sibi et cæteris persuadere velit,

sentiment qui l'attache à ses amis. Cette idée est si forte, malgré l'amour propre, qu'on aurait honte d'avouer qu'on n'aime personne sans y mêler quelques motifs intéressés. On ne se déguise si subtilement tous les motifs d'amour propre dans les amitiés, que pour s'épargner la honte de paraître se rechercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux que cette idée d'un cœur toujours occupé de soi; rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses qui persuadent au monde et à nous que nous n'avons fait le bien que pour l'amour du bien. L'amour propre même rend hommage à cette vertu désintéressée par les efforts qu'il fait pour en prendre les apparences: tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait! Sa gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini. Cette pensée effraie l'homme amoureux de lui-même, et accoutumé à se faire le centre de tout; mais cette pensée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice; elle est ce qu'il y a en nous de plus divin.

se non alio sensu in retinendis amicitiis duci. Ea autem hujusce opinionis vis est, ut, repugnante licet nostrî amore, neminem nobis diligi nullâ utilitate fateri nos puderet. Ideò tantâ curâ nobismetipsis quidquid pravus hic amor in amicitiis suadet ementimur, ne nobis sit pudori quòd nos in aliis quærere videamur. Nihil invidiosius est quàm si quis semper in se totus sit; nihil suavius quàm si quæ generosè fecerimus, quibus et aliis et nobis fides venit nos rectum solo recti studio egisse. Amor etiam proprius hanc virtutem, suî obliviosam, dominam confitetur, cùm ad ejus similitudinem propiùs accedere conetur; usque adeò verum est hominem, utpote qui per se non sit, ad id nequaquam natum esse ut se ipsum quærat, sed ut ad eum à quo factus est, totus pertineat. Id summæ tum gloriæ, tum virtuti stat, si ex se ipso discedat, suîque immemor in purum infinitæ pulchritudinis amorem præceps demergatur. Quæ quidem cogitatio terret hominem suî amantissimum sibique referre omnia solitum; in eâ verò quam stupemus cogitatione innititur amicitia omnis, omnis et justitia; nec quidquam aliud divinius nobis datum est.

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

TEXTE.

LES LETTRES DOIVENT AVOIR LES MŒURS POUR OBJET.

Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui l'ennoblisse et l'honore, c'est son utilité morale ; et tous les talens de l'esprit ont si bien senti que c'était là leur gloire, qu'il n'en est aucun, qui du moins ne veuille paraître y aspirer. Demandez à l'orateur pourquoi il s'exerce avec tant de soin dans l'art de plaire et d'émouvoir ; il vous dira que c'est pour mieux persuader l'utile, l'honnête et le juste. Demandez à l'historien pourquoi il se consume à découvrir les traces du passé, et dans le naufrage des nations, les débris de leur existence ; il vous dira que ce sont des exemples, des leçons, des avis salutaires qu'il veut transmettre à l'avenir. Demandez au poète à quoi bon tous ces rêves d'une imagination mobile et vagabonde, ces métamorphoses d'une âme qui se passionne à volonté, cette magie de son style, ce charme répandu dans ses récits, cet intérêt dont il anime ses peintures ; il vous répondra qu'il enduit de miel le bord du vase où est la liqueur amère et bienfaisante, qu'il veut faire boire à

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

LITTERÆ AD MORES SPECTENT NECESSE EST.

TUM rem dignissimam, tum etiam unam quâ commendentur honestenturque litteræ sibi proponunt, quum ad mores componendos spectant; et suam in hoc sitam esse laudem adeò senserunt quicumque ingenio valent ut ex iis nullus sit qui ad hunc finem, specie saltem, contendere non velit. Si enim oratorem interrogaveris cur diligentissimè delectandi commovendique animos arti studeat; sibi id esse propositum respondebit ut quod utile, quod honestum, quod æquum sit facilius persuadeat. Si rerum scriptorem, cur præteritarum ætatum vestigia et enatantes velut naufragarum gentium reliquias impallescendo perscrutetur, respondebit ut exempla, ut præcepta, ut posteris salutaria transmittat monita. Si poëtam quoque, quò spectent hæc omnia mobilis et errabundi quasi somnia ingenii, quò jussa illa mentis concitatæ immutatio, quò illud nescio quid in dicendo magicum, quò illa in narrando suavitas, quò denique illa quâ vivunt depictæ rerum imagines jucunditas, respondebit sese, illitis melle poculi labris, amaram quidem, salubrem verò potionem

des enfans malades. Je ne prétends pas que cette intention d'être utile aux hommes ait toujours été bien sincère, ni qu'elle soit toujours fidèlement remplie du côté des talens; que la poésie n'ait jamais peint les mœurs que pour les corriger; que l'éloquence n'ait jamais loué, recommandé, voulu persuader que ce qu'elle croyait louable, honnête ou légitime; que l'histoire n'ait jamais honoré le crime heureux, et mis la fortune à la place de la vertu. Non, mais je veux dire qu'en déclarant elles-mêmes le but où elles devaient tendre, elles ont reconnu qu'il n'y avait pour elles de dignité, de gloire, de vrai mérite qu'à ce prix.

pueris ægrotantibus hauriendam offerre. Neque tamen contenderim litteratos viros usque huic hominum utilitati simpliciter studuisse eamdemve ingenio esse consecutos ; à poëtis nempè mores nunquam fuisse depictos nisi ut emendarentur ; ab oratoribus nihil unquam laudatum, commendatum, suasum fuisse nisi quod laudabile, honestum aut justum ducerent ; ab rerum scriptoribus homines prosperè scelestos nunquàm honori fuisse habitos aut fortunam virtuti suppositam ; hoc autem ego contendo illos scilicet viros, dum ipsi quò sua ars tendere deberet confiterentur, ita tantùm se dignitatem, gloriam, veramque laudem assequi posse, unà fuisse confessos.

TROISIÈME PARTIE.

ANNÉE 1805.

TROISIÈME.

VERSIONS GRECQUES.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΤΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ.

Πτολεμαίου τοῦ Λάγου κεραυνῷ τεθνεῶτος, τὴν μὲν Αἰγύπτου ἀρχὴν κληροῦται μετ' αὐτὸν Πτολεμαῖος ὁ Φιλάδελφος, παῖς αὐτοῦ, ἀνὴρ τὰ πάντα σοφὸς καὶ φιλοπονώτατος, ὃς πάντων Ἑλλήνων τε καὶ Χαλδαίων, Αἰγυπτίων τε καὶ Ῥωμαίων τὰς βίβλους συλλεξάμενος, καὶ μεταφράσας τὰς ἀλλογλώττους εἰς τὴν ἑλλάδα γλῶτταν, μυριάδας βιβλίων δέκα ἀπέθετο κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν, ἐν ταῖς ὑπ' αὐτοῦ συσταθείσαις βιβλιοθήκαις. Οὗτος τὴν Φάρον Ἀλεξανδρείας μεγαλοπρεπῶς ἀνέστησεν διὰ Σωστράτου Δεξιφανοῦς Κνιδίου, οὗ καὶ τὸ ὄνομα ἐπιγέγραπται ἐν τῷ ὑψηλοτάτῳ πύργῳ τῆς Φάρου οὕτως·

Σώστρατος Δεξιφανοῦς Κνίδιος, σωτῆρσι θεοῖς ὑπὲρ τῶν πλωϊζομένων.

TROISIÈME PARTIE.

ANNÉE 1805.

TROISIÈME.

VERSIONS GRECQUES.

CORRIGÉ.

SUR PTOLÉMÉE PHILADELPHE.

PTOLÉMÉE Lagus avait été tué d'un coup de tonnerre; il eut pour successeur au trône d'Egypte Ptolémée Philadelphe, son fils, prince fort habile, et ami des arts. Il réunit les ouvrages des auteurs grecs, chaldéens, égyptiens et romains, fit traduire en langue grecque ceux qui étaient écrits en langue étrangère, et plaça cent mille volumes dans la bibliothèque qu'il avait fait bâtir à Alexandrie. Ce prince avait encore élevé avec une grande magnificence le phare d'Alexandrie. Sostrate de Cnide, qui en fut l'architecte, grava son nom au haut de la tour du phare en ces termes :

« *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux Dieux sauveurs dans l'intérêt des nautoniers.* »

ANNÉE 1806.

TROISIÈME.

ΠΕΡΙ ΤΟΥ̃ ΤΑΝΑΪΔΟΣ.

Τὸν μὲν Τάναϊν λέγει Ἡρόδοτος ὁ λογοποιὸς, ὄγδοον εἶναι τῶν ποταμῶν τῶν Σκυθικῶν, καὶ ῥέειν μὲν ἐκ λίμνης μεγάλης ἀνέχοντα, ἐκδιδόναι δὲ ἐς λίμνην ἔτι μείζω, τὴν καλουμένην Μαιῶτιν. Καὶ τὸν Τάναϊν τοῦτόν εἰσιν οἱ ὅρον ποιοῦσι τῆς Ἀσίας καὶ τῆς Εὐρώπης. Διείργει δὲ τὴν Ἀσίαν τε καὶ τὴν Εὐρώπην, καθάπερ ἡ κατὰ Γάδειρά τε καὶ τοὺς ἀντιπέρα Γαδείρων Λίβυας τοὺς νομάδας θάλασσα τὴν Λιβύην αὖ καὶ τὴν Εὐρώπην διείργει, οἵς γε δὴ ἡ Λιβύη ἀπὸ τῆς Ἀσίας τῆς ἄλλης, ὡς ἔνιοι γράφουσι, τῷ Νείλῳ ποταμῷ, ὡς δὲ ἄλλοι ἀληθέστερον, τῇ Ἐρυθρᾷ θαλάσσῃ διακέκριται.

ANNÉE 1806.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LE TANAÏS.

L'HISTORIEN Hérodote prétend que le Tanaïs est le huitième fleuve des Scytes, qu'il prend sa source dans un grand lac, et qu'il se jette dans un lac encore plus grand, appelé Méotis. Quelques auteurs regardent le Tanaïs comme la limite de l'Asie et de l'Europe. Mais il sépare l'Asie de l'Europe, comme la mer placée entre Cadix et les Libyens nomades de la côte opposée, sépare l'Europe de la Libye, comme le fleuve du Nil, suivant quelques-uns, et plus vraisemblablement suivant quelques autres, comme la mer Rouge sépare la Libye du reste de l'Asie.

ANNÉE 1807.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΑΥΤΑΡΚΕΙΑΣ.

Ἦν μὴ πολλῶν ἐπιθυμέῃς, τὰ ὀλίγα σοι πολλὰ δόξει· σμικρὰ γὰρ ὄρεξις πενίαν ἰσοσθενέα πλούτῳ ποιεῖ. Σωκράτης τοιγαροῦν, Ἀρχελάου μεταπεμπομένου αὐτὸν ὡς πολυσώστου πλούσιον, ἐκέλευσεν ἀπαγγεῖλαι αὐτῷ, ὅτι Ἀθήνῃσι τέσσαρές εἰσι χοίνικες τῶν ἀλφίτων ὀβολοῦ ὤνιοι, καὶ κρῆναι ὕδατος ῥέουσιν. Εἰ γάρ τοι μὴ ἱκανὰ τὰ ὄντα ἐμοί, ἀλλ' ἐγὼ τούτοις ἱκανὸς, καὶ οὕτω κἀκεῖνα ἐμοί. Ἢ οὐχ ὁρᾷς ὅτι οὐκ εὐφωνότερον οὐδὲν, δι' ὧν ὁ Πῶλος ὁ ὑποκριτὴς τὸν τύραννον Οἰδίποδα ὑπεκρίνατο, ἢ τὸν ἐπὶ Κολωνῷ ἀλείτην καὶ πτωχόν; Εἶτα χείρων Πώλου ὁ γενναῖος ἀνὴρ φανεῖται, ὡς μὴ πᾶν τὸ περιτεθὲν ἐκ τοῦ δαιμονίου πρόσωπον ὑποκρίνασθαι καλῶς, οὐδὲ τὸν Ὀδυσσέα μιμήσεται, ὃς ἐν τοῖς ῥάκεσιν οὐδὲν μεῖον διέπρεπεν, ἢ ἐν τῇ οὔλῃ χλαίνῃ τῇ πορφυρᾷ;

ΣΤΟΒΑΙΟΣ.

ANNÉE 1807.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA MODÉRATION.

Borne tes désirs ; et la médiocrité te paraîtra de l'abondance ; car la modération dans les désirs rend la pauvreté égale à la richesse. Aussi Socrate fit-il répondre à Archélaüs, qui le mandait à sa cour pour l'enrichir, qu'à Athènes quatre chœnix de farine d'orge coûtent une obole, et que l'eau de source n'y manque pas. Si ce que je possède n'est pas suffisant, du moins je m'en contente, et ainsi cela me suffit. » Ne voyez-vous pas que la voix de l'acteur Polus n'est pas plus agréable quand il représente OEdipe roi, que quand il joue OEdipe à Colonne, coupable et malheureux ? Un homme de cœur sera-t-il inférieur à Polus ? ne saura-t-il pas représenter d'une manière convenable tout le rôle que la fortune lui a donné ? ne pourra-t-il pas imiter Ulysse qui, sous des haillons, ne brille pas d'un moindre éclat que sous sa brillante tunique de pourpre ?

ANNÉE 1808.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ' ΑΛΕΞΑ'ΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΜΕΓΑ'ΛΟΥ.

ἈΛΕΞΑ'ΝΔΡΩ τῷ Φιλίππου πλείονος δόξης τοῦ νικᾶν ἦν τὸ μετριάζειν ἐπὶ ταῖς νίκαις. Ὅς γε καὶ Πῶρον τὸν Ἰνδὸν οὐχ ὑφιεσμένον ἐν τῇ μάχῃ, ἀλλ' ἄχρι τῶν ἐσχάτων ἐγκαρτερήσαντα, παρεθέντα τε ὑπὸ πλήθους τραυμάτων, ζῶντα λαβὼν, ἤρετο εὐθὺς ἐν τῷμέσῳ, Πῶς σοι, ὦ Πῶρε, χρήσομαι; ἀποκριναμένου δὲ ὅτι βασιλικῶς, αὖθις ἤρετο, πῶς καὶ ἑτέρως; τοῦ δὲ φήσαντος ἐν τῷ βασιλικῶς πάντα εἶναι, οὐχ ἧττον ἠγάσθη τὸν ἄνδρα τῆς ἀποκρίσεως, ἢ τῶν τραυμάτων· γνοὺς ὅτι πάντα ἔνεστιν ἀτεχνῶς ἐν τῷ βασιλικῶς ὧν ἐδεῖτο. Ἐδεῖτο δὲ τὸ φιλανθρώπως, αἰδημόνως, πράως, μειλιχίως, μεῖναι πρὸς τὴν παροῦσαν εὐτυχίαν ἀνεπιφθόνως, μεμνημένον μάλιστα πρὸ πάντων τῆς περὶ τὴν τύχην ἀπίστου ῥοπῆς. Ταῦτα γὰρ ἅπαντα δι' ἑνὸς τούτου ῥήματος συλλαβὼν, ὁ μὲν Πῶρος ἥτησεν, ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἔπραξε, καὶ οὐκ ἠρνήσατο. Βασιλέα γὰρ ἀξιοῦντα εἶναι πάντων τῶν ἐπὶ τῆς γῆς ἀνθρώπων, ἔπειτα ἐξαρνεῖσθαι πρᾶξαί τε βασιλικῶς, αἰσχρὸν ἦν καὶ μαχόμενον πρὸς τοὔνομα.

ΘΕΜΙ'ΣΤΙΟΣ.

ANNÉE 1808.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR ALEXANDRE-LE-GRAND.

Alexandre, fils de Philippe, acquit plus de gloire par sa modération après la victoire que par ses victoires mêmes. Porus, roi de l'Inde, sans avoir reculé dans le combat, après avoir persisté jusqu'au dernier moment, affaibli par d'innombrables blessures, était tombé vivant au pouvoir d'Alexandre. Le vainqueur lui demande au milieu du champ de bataille : Porus, comment veux-tu être traité ; *en roi*, répondit le prince captif. Mais encore? répliqua Alexandre : *en roi* renferme tout, repartit le prince. Alexandre n'admira pas moins cette réponse que les blessures de son prisonnier, comprenant que tout ce dont Porus avait besoin était réellement renfermé dans ce mot, *en roi*. Or il avait besoin qu'Alexandre, dans sa fortune présente, ne méconnût ni l'humanité, ni la modération, ni la bienveillance, ni la douceur, et qu'il évitât tout ce qui peut exciter la haine, sans oublier avant tout les caprices de la changeante fortune. La demande de Porus renfermait tout cela en un seul mot. Alexandre se garda bien de lui faire éprouver un refus. En effet, pour un roi qui aspirait à l'empire du monde entier, refuser d'agir en roi eût été honteux et tout-à-fait en contradiction avec son nom.

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΩΣ ΔΕΙ ΑΝΑΓΙΝΩΣΚΕΙΝ.

ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ ἐκεῖνα μᾶλλον ἀποδεξόμεθα, ἐν οἷς ἀρετὴν ἐπήνεσαν, ἢ πονηρίαν διέβαλον. Ὡς γὰρ τῶν ἀνθέων τοῖς λοιποῖς ἄχρι τῆς εὐωδίας, ἡ τῆς χρόας ἐστὶν ἡ ἀπόλαυσις, ταῖς μελίτταις δ' ἄρα καὶ μέλι λαμβάνειν ἀπ' αὐτῶν ὑπάρχει· οὕτω δὴ κἀνταῦθα τοῖς μὴ τὸ ἡδὺ καὶ ἐπίχαρι μόνον τῶν τοιούτων λόγων διώκουσιν, ἔστι τινὰ καὶ ὠφέλειαν ἀπ' αὐτῶν εἰς τὴν ψυχὴν ἀποθέσθαι. Κατὰ πᾶσαν δὴ οὖν τῶν μελιττῶν τὴν εἰκόνα, τῶν λόγων ἡμῖν μεθεκτέον. Ἐκεῖναί τε γὰρ οὔτε ἅπασι τοῖς ἄνθεσι παραπλησίως ἐπέρχονται, οὔτε μὴν οἷς ἂν ἐπίπτωσιν ὅλα φέρειν ἐπιχειροῦσιν, ἀλλ' ὅσον αὐτῶν ἐπιτήδειον πρὸς τὴν ἐργασίαν λαβοῦσαι, τὸ λοιπὸν χαίρειν ἀφῆκαν. Ἡμεῖς τε, ἢν σωφρονῶμεν, ὅσον οἰκεῖον ἡμῖν καὶ συγγενὲς τῇ ἀληθείᾳ παρ' αὐτῶν κομισάμενοι, ὑπερβησόμεθα τὸ λειπόμενον. Καὶ καθάπερ τῆς ῥοδωνίας τοῦ ἄνθους δρεψάμενοι τὰς ἀκάνθας ἐκκλίνομεν, οὕτω καὶ ἐπὶ τῶν τοιούτων λόγων, ὅσον χρήσιμον καρπωσάμενοι, τὸ βλαβερὸν φυλαξόμεθα.

ΒΑΣΙΛΕΙΟΣ πρὸς τοὺς νέους.

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

MANIÈRE DE LIRE.

Parmi les écrivains, nous devons choisir de préférence ceux qui ont loué la vertu et blâmé le vice. Car, si le reste des volatiles ne trouve d'autre avantage dans les fleurs que leur odeur suave et la vivacité de leurs couleurs, les abeilles savent encore en extraire un miel délicieux : de même ici ceux qui ne recherchent pas seulement dans de tels ouvrages l'agrément et le plaisir, peuvent encore en retirer quelque profit pour leur âme. Quant à la manière dont nous devons nous livrer à la lecture, suivons entièrement l'exemple des abeilles. Ces industrieux animaux ne voltigent pas indifféremment sur toutes les fleurs, et, lorsqu'elles en ont choisi quelques-unes, elles ne tentent pas d'en extraire tous les sucs; elles se contentent d'en prendre ce qui peut être utile à leur travail, et abandonnent le reste. Pour nous, si nous sommes sages, nous recueillerons dans les livres ce qui nous convient et ce qui tient à la vérité, dédaignant tout le reste. De même qu'en cueillant une rose, nous avons soin d'éviter les épines, de même aussi après avoir recueilli dans ces ouvrages tout ce qui est utile, nous fuirons ce qui est nuisible.

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΣΩΚΡΑΤΟΥΣ.

Ἦν χρόνος ὅτε Ἀθηναῖοι μάλιστα ἀνθρώπων ἁπάντων τοὺς σοφιστὰς ἠσπάζοντο, καὶ πάντα αὐτοῖς ἦσαν οἱ σοφισταὶ καὶ τὰ τούτων πράγματα. Ταύτῃ τοι καὶ ἀνιστάμενοι πανταχόθεν οἱ ταύτην τὴν τέχνην ἐπιτηδεύοντες, συνεῖναί τε ἐνταῦθα τοῖς νέοις καὶ διατρίβειν ἐσπούδαζον· τότε καὶ ἐγένετο Σωκράτης, ἀνὴρ σοφίας ἀληθοῦς ἐραστὴς καὶ λόγων, οὐ τῶν ὅσοι πρὸς πλήθη μόνον καὶ δήμους πεποίηνται, ἀλλ' ὅσοι νέων ψυχὰς ἁπαλὰς ἐμβατεύοντες, ὥριον ἀπ' αὐτῶν καὶ ἄρτιον ποιοῦσι βλαστάνειν καρπόν. Τῶν δὲ σοφιστῶν ἐν ὀργῇ τὸν φιλόσοφον πεποίηντο, καὶ Καλλικλεῖς τινὲς καὶ Θρασύμαχοι τῶν ἀμφὶ Γοργίαν τὸν σοφιστὴν ἀνθρώπων, λοιδορεῖσθαι αὐτῷ ἐπεχείρουν θαμά, ὡς σιμός τε εἴη καὶ ἄχαρις, ἀγνοοῦντες οἱ δείλαιοι ὅτι καλὸς εἶναι τὰ ἔνδοθεν τοῖς θεοῖς ἤυχετο, ὡς δὴ ταῖς λοιδορίαις τοῦ συνεῖναι τοῖς νέοις αὐτὸν ἀποτρέψοντες. Καὶ δῆτα κατ' ἐλπίδα προυχώρησεν ἂν αὐτοῖς τὸ σόφισμα, εἰ μὴ συλλήπτωρ καὶ ἀρηγὼν ὁ θεὸς ἐγένετο, σοφώτατον αὖ-

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR SOCRATE.

Il fut un temps où les Athéniens recherchaient les sophistes préférablement à tous les autres ; ces sophistes et ce qu'ils faisaient, étaient tout pour ce peuple inconstant. C'est sans doute par cette raison que l'on vit s'élever de tous côtés, des hommes qui s'adonnaient à cet art, et qui cherchaient à se lier avec les jeunes gens et à discourir avec eux. A cette époque, vivait aussi Socrate, philosophe ami zélé de la vraie sagesse et de l'éloquence, non pas de cette éloquence qui n'est faite que pour le peuple et la multitude, mais de celle qui pénétrant l'âme tendre de la jeunesse, y fait germer des fruits mûrs et excellens. Les sophistes s'irritèrent contre le philosophe, et certains hommes comme Calliclès et Thrasimaque, de l'école du sophiste Gorgias, cherchaient souvent à l'injurier, répétant qu'il était sans grâce et qu'il avait le nez camus ; ces méchans philosophes ignoraient que Socrate demandait aux Dieux la beauté de l'âme. Leur intention était sans doute de l'empêcher, par leurs invectives, de se lier avec les jeunes gens. Et certes leur artifice aurait réussi, si Apollon ne se fût montré l'appui et le soutien du philosophe, en le déclarant le plus sage des hommes.

τὸν τῶν ἀνθρώπων προσειπών. Ἦλθεν οὖν τὸ ἔπος εἰς Ἕλληνας, ἐνεθάρσησέ τε ὁ φιλόσοφος, ἐχθροῖς δὲ τότε πλέον ἦν οὐδέν, τότε γε, αἴθε καὶ ὕστερον.

ANNÉE 1811.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΠΑΙΔΩΝ ΑΓΩΓΗΣ.

Ἀκούω σε τὰ παιδία τρυφερῶς ἄγειν· ἔστι δὲ ἀγαθῆς μητρὸς οὐχ ἡ πρὸς ἡδονὴν ἐπιμέλεια τῶν παίδων, ἀλλ' ἡ πρὸς τὸ σῶφρον ἀγωγή. Βλέπε οὖν μὴ οὐ φιλούσης, ἀλλὰ κολακευούσης ἔργον ποιήσῃς. Συντρεφομένη γὰρ ἡδονὴ παισὶν ἀκολάστους ποιεῖ. Τί γὰρ ἥδιον νέοις συνήθους ἡδονῆς; χρὴ οὖν, ὦ φίλη, τὴν τροφὴν τῶν παίδων μὴ διαστροφὴν ἔχειν. Ἡ δὲ διαστροφὴ τῆς φύσεώς ἐστιν, ὅταν φιλήδονοι μὲν ταῖς ψυχαῖς, ἡδυπαθεῖς δὲ τοῖς σώμασι γίνωνται, καὶ τοῖς μὲν φυγόπονοι, τοῖς δὲ μαλακώτεροι. Ἐπιμελῶς οὖν, ὦ φιλτάτη, εἰδυῖα ὅτι τὰ βαταλιζόμενα τῶν παιδίων, ὅταν ἀκμάσῃ πρὸς ἄνδρας, ἀνδράποδα γίνεται, τὰς τοιαύτας ἡδονὰς ἀφαίρει, τὴν τροφὴν αὐστηράν, μὴ τρυφερὰν οὕτω ποιοῦσα, καὶ ἐῶσα

La réponse de l'oracle se répandit dans la Grèce; Socrate prit confiance, et ses ennemis furent alors réduits au silence : je dis alors; que ne l'ont-ils été par la suite !

ANNÉE 1811.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANS.

J'APPRENDS que vous élevez vos enfans avec délicatesse; cependant le devoir d'une bonne mère n'est pas d'inspirer à ses enfans le goût des plaisirs, mais l'amour de la sagesse. Prenez donc garde d'agir non comme l'ami, mais comme le flatteur; car l'habitude des plaisirs rend la jeunesse déréglée. En effet, quoi de plus agréable pour elle que l'usage ordinaire des plaisirs? Il faut donc, ma chère amie, que l'éducation des enfans n'ait rien de contraire à l'ordre; or le naturel est perverti, lorsque l'âme, livrée aux plaisirs, se laisse énerver par la mollesse, et que le corps, victime de la volupté, fuit le travail. Bien persuadée qu'une vie efféminée ne peut faire de vos enfans que des esclaves lorsqu'ils sont arrivés à l'âge viril, éloignez-les de ces plaisirs dangereux, en ne leur donnant pas une éducation molle, mais austère, en les habituant à supporter la faim, la soif,

καὶ λιμὸν καὶ δίψος ἐνεγκεῖν, ἔτι καὶ ψύχος καὶ θάλπος. Οἱ γὰρ πόνοι προϋποστύφαι τινὲς τοῖς παισίν εἰσι τελειωθησομένης ἀρετῆς, αἷς ἐμβαφέντες ἀποχρώντως, τὴν τῆς ἀρετῆς βαφὴν οἰκειότερον φέρουσι καὶ σώζουσι. Βλέπε οὖν, ὦ φιλότης, μὴ, καθάπερ τῶν ἀμπέλων αἱ κακοτροφούμεναι τὸν καρπὸν ἐλλείπουσι, καὶ ὑπὸ τῆς τρυφῆς καὶ διαστρεφομένης ἀγωγῆς οἱ παῖδες ἢ οὐδένα τέλειον καρπὸν, ἢ ὕβρεως καὶ κακίας καὶ πολλῆς ἀχρειότητος γεννήσωσιν.

ΘΕΑΝΟΣ.

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

TEXTE.

Ἡ ΕΝ ΑΙΓΥΠΤΩ ΒΟΥΚΟΛΙΑ.

Ἐν Αἰγύπτῳ τόπος τίς ἐστιν ὃς Βουκολία κέκληται. Ἔστι δὲ κοιλὰς τῆς αὐτόθι γῆς, τοῦ Νείλου παρεκχύσεις τινὰς ὑποδεχομένη, καὶ λίμνην γιγνομένη, τὸ μὲν κατὰ μέσου, βάθος ἄπειρον, ἐπὶ δὲ τὰς ἄκρας εἰς ἕλος ἀποτελευτῶσα. Ὁ γὰρ ταῖς θαλάσσαις αἰγιαλοὶ, τοῦτο ταῖς λίμναις τὰ ἕλη γίνεται. Ἐν δὲ τούτοις ὅσον Αἰγυπτίων ληστρικὸν πολιτεύεται. Ὁ μὲν ἐπὶ γῆς ὀλίγης, εἴ πῃ τις ὑπερέχει τοῦ ὕδατος, καλύβην πηξάμενος, ὁ δὲ ἐπὶ σκάφους βιοτεύει πορθμεῖον τὸ αὐτὸ καὶ οἰκητήριον ἔχων.

et même le froid et la chaleur ; car le travail est pour les enfans comme une source dont ils se pénètrent d'abord assez pour prendre ensuite et conserver d'une manière durable l'empreinte d'une vertu qui doit se perfectionner encore. Craignez donc, ma chère amie, que, comme ces vignes stériles, parce qu'elles ont été mal cultivées, vos enfans gâtés par la mollesse et par une mauvaise éducation, ou ne portent pas de bons fruits, ou ne deviennent déréglés, méchans et tout-à-fait inutiles à leurs semblables.

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR CETTE PARTIE DE L'ÉGYPTE QU'ON APPELLE LA BUCOLIE.

Il y a en Égypte un lieu qu'on appelle la Bucolie ; c'est une vallée de ce pays qui reçoit quelques épanchemens du Nil, et qui forme un lac d'une grande profondeur vers le milieu, mais dont les extrémités ne sont que des marais. Ces marais sont pour les lacs ce que les rivages sont pour les mers. C'est là que se rassemblent comme en république tous les brigands de l'Égypte. Les uns se construisent des cabanes sur de petites langues de terre, s'il s'en élève encore au-dessus des eaux ; les autres vivent sur des barques qui leur servent à la fois de moyen de transport et

Ἐπ' αὐτοῦ μὲν αὐτοῖς γυναῖκες ἐριθεύουσιν, ἐπ' αὐτοῦ δὲ ἀποτίκτουσιν. Ἐπὰν δὲ γένοιτο παιδίον, τὰ μὲν πρῶτα τῷ μητρῴῳ γάλακτι, τὰ δὲ ἀπὸ τούτου τοῖς ἀπὸ τῆς λίμνης ἰχθύσι πρὸς ἥλιον ὀπτωμένοις, ἐκτρέφεται. Ἱκανὴ δὲ ἡ λίμνη καὶ φρούριον ἰσχυρὸν εἶναι λῃσταῖς. Διὸ καὶ συῤῥεῖ ἐπ' αὐτὴν ὁ τοιοῦτος βίος, τῷ μὲν ὕδατι πάντες ὅσα καὶ τείχει χρώμενοι, τὸν δὲ πολὺν κατὰ τὸ ἕλος κάλαμον ἀντὶ χαρακώματος προβεβλημένοι. Σκολιὰς γάρ τινας ἀτραποὺς τεμόμενοι καὶ πολλοῖς ἑλιγμοῖς πεπλανημένας, καὶ σφίσι μὲν διὰ τὴν γνῶσιν ῥᾴστας, τοῖς δ' ἄλλοις ἀπόρους τοῖς διέκπλοις κατασκευάσαντες, μέγιστον ὀχύρωμα πρὸς τὸ μὴ ἄν τι παθεῖν ἐξ ἐπιδρομῆς ἐμηχανήσαντο. Καὶ τὰ κατὰ τὴν λίμνην καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας αὐτῇ Βουκόλους ὧδέ πως ἔχει.

Ἡλιόδωρος.

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΦΙΛΟΣ ΚΑΙ ΚΟΛΑΞ.

Προθέσει καὶ χρείᾳ, καὶ διαθέσει ψυχῆς, ὁ κόλαξ διακρίνεται τοῦ φίλου. Φέρε, χωρὶς ἑκάτερον θεασώμεθα. Ὁ μὲν διασωστικὸς διὰ τὴν φιλίαν, ὁ δὲ μισθαρνικὸς τῶν βουλομένων. Καὶ ὁ μὲν αὐθαίρετος, ὁ δὲ ὤνιος. Καὶ ὁ μὲν τοῖς ἐνσπόνδοις πιστὸς, ὁ δὲ καὶ τοῖς φίλοις ἄπιστος.

d'habitation. C'est là que leurs femmes travaillent la laine et donnent le jour à leurs enfans. Dès qu'un enfant est venu au monde, il est d'abord nourri du lait maternel, et puis des poissons que l'on pêche dans le lac et qui ont été rôtis au soleil. Le lac est un rempart inexpugnable pour des brigands. C'est pourquoi tous ceux qui mènent un pareil genre de vie, se rassemblent en cet endroit, se servant de l'eau qui les entoure comme de murs, et des roseaux qui couvrent ces marais comme de retranchemens. Car, y ayant pratiqué des routes obliquées et remplies de détours, routes faciles pour eux par la connaissance qu'ils en ont, mais inaccessibles pour les autres, ils ont par-là un abri sûr contre les dangers d'une invasion. Voilà ce qu'il en est de ce lac et des Bucoliens qui l'habitent.

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

L'AMI ET LE FLATTEUR.

L'intention, l'usage, la disposition d'esprit distinguent l'ami du flatteur. Mais examinons ces deux caractères chacun séparément. L'un est utile par amitié, l'autre se vend à qui veut l'acheter. L'un se donne volontiers, l'autre se met à prix. L'un est fidèle à ceux qui ont reçu sa foi, l'autre est infidèle

Ὁ φίλος τὸ φαινόμενον αὐτῷ ἀγαθὸν εἰς κοινὸν καταθέμενος τῷ φίλῳ, ἐάν τε λυπηρὸν τοῦτο ᾖ, ἐάν τε ἡδύ, συναπολαύει αὐτῷ ἐκ τῆς ἴσης· ὁ δὲ κόλαξ ἐπακολουθῶν τῇ αὐτοῦ ὀρέξει, οἰκονομεῖ τὴν ὁμιλίαν πρὸς τὸ ἴδιον πλεονέκτημα. Ὁ μὲν δεῖται μνήμης ὧν ἔπραξεν, ὁ δὲ λήθης ὧν ἐπανούργησεν. Ὁ μὲν ὡς κοινῶν κήδεται, ὁ δὲ ὡς ἀλλότρια λυμαίνεται. Φιλία μὲν ἐπαινετὸν, κολακεία δὲ ἐπονειδιστον. Ὁ φίλος λανθάνων δυστυχεῖ, ὁ κόλαξ μὴ λανθάνων.

ΜΑΞΙΜΟΣ ΤΥΡΙΟΣ.

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΕΟΡΤΗ ΑΘΗΝΑΣ ΤΗΣ ΕΝ ΣΑΪ.

Αἰγύπτιοι τὴν Ἀθηνᾶν τὴν ἐν Σάϊ τά τε ἄλλα σέβονται, καὶ τεθήπασιν αὐτὴν ἐνιαύσιον ἑορτὴν ἄγοντες, ἣν καλοῦσι λυχνοποιΐαν. Ἐπειδὰν οὖν τοῖς Αἰγυπτίοις ὁ χρόνος ἐπανίῃ τῆς πανηγύρεως, οἱ μὲν πολλοὶ τὰ λύχνα ἐνθέμενοι ἐν ταῖς βάρεσι, πλέουσι διὰ τοῦ Νείλου ἐπὶ τὴν Σάϊν, καὶ ἀφικόμενοι εἰς τὸν νεὼν, ἵνα τὸ ἄγαλμα ἵδρυται τῆς Θεοῦ, τά τε ἄλλα θρησκεύουσιν ἃ τάττει ὁ νόμος, καὶ τὰ λύχνα ἀνακαίουσιν ὑπαίθριοι περὶ τὰς σκηνὰς καὶ

même à ses amis. L'ami met en commun avec son ami ce qui lui paraît être un bien, que ce bien soit agréable ou non. Le flatteur, n'écoutant que ses désirs, calcule l'amitié suivant son intérêt. L'un a besoin qu'on se rappelle le bien qu'il a fait, l'autre qu'on oublie le mal dont il s'est rendu coupable. L'un ménage ce qui appartient à son ami comme une propriété commune, l'autre le ruine, comme une propriété étrangère. L'amitié est un sentiment louable; la flatterie un vice honteux. L'ami est malheureux, lorsqu'on le méconnaît; le flatteur, lorsqu'on le démasque.

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

FÊTE DE MINERVE A SAÏS.

Les Égyptiens honorent beaucoup la déesse Minerve dont le temple est à Saïs; mais ils l'honorent surtout dans une fête annuelle qu'ils appellent *fête des Lampes*. Lorsque le temps de cette solennité est revenu pour les Égyptiens, la plupart, après avoir placé des lampes dans leurs navires, font voile sur le Nil jusqu'à Saïs, se rendent dans le temple où s'élève la statue de la déesse, et, après s'être acquittés de tous les autres rites ordonnés par la loi, ils allument les lampes en plein air autour des tentes et de

τὰ κράσπεδα τοῦ περιβόλου, καὶ ἡ Σάϊς καταλάμπεται ἱερῷ πυρὶ τὴν νύκτα ὅλην ἐκείνην. Ὅσοι δὲ ὑπ' ἀσθενείας ἢ τῆς πρὸς τὸ πλεῖν εὐσεβείας, ἢ καὶ βέλτιον αὐτοῖς ἐνομίσθη μένειν, οὗτοι ἐς μὲν τὴν Σάϊν οὐκ ἀφικνοῦνται, τιμῶσι δὲ οἴκοι τὴν Ἀθηνᾶν, καὶ τὸν καιρὸν λογισάμενοι τῆς ἑορτῆς, ἐν ταῖς ἑαυτῶν πόλεσιν ἕκαστος καὶ τὰ λύχνα ἀνάπτουσι, καὶ ὑμνοῦσι, καὶ εὐφημοῦσι. Καὶ διὰ τοῦτους λέγει Ἡρόδοτος οὐκ ἐν Σάϊ μόνον γενέσθαι τὴν πανήγυριν, ἀλλὰ καὶ ἀνὰ πᾶσαν τὴν Αἴγυπτον.

ΘΕΜΙΣΤΙΟΣ.

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΟΡΙΒΑΣΙΟΥ ΤΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΟΥ.

Ὀριβάσιον τὸν ἰατρὸν Πέργαμος ἤνεγκεν· ἑκατέρων δὲ εὖ πεφυκὼς, ἐκ παιδὸς ἦν ἐπιφανὴς, πάσης παιδείας μετεσχηκὼς, ἣ πρὸς ἀρετὴν συμφέρεται καὶ τελεῖ. Προϊὼν δὲ εἰς ἡλικίαν, Ἰουλιανὸς ὁ βασιλεὺς αὐτὸν συνηρπασεν ἐπὶ τῇ τέχνῃ· ἀλλ' οὐδὲ κορυδαλλὶς, ἡ παροιμία φησὶν, ἄνευ λόφου, οὐδὲ Ὀριβάσιος ἦν ἄνευ φθόνου· καὶ διὰ τὴν ὑπεροχὴν τῆς δόξης, οἱ μετὰ Ἰουλιανὸν βασιλεύοντες τῆς τε οὐσίας ἀφείλοντο, καὶ διαφθεῖραι τὸ σῶμα

l'enceinte de la ville. Saïs est éclairée du feu sacré pendant toute cette nuit. Ceux qui sont retenus par la maladie ou par la crainte de la mer, ou qui préfèrent rester chez eux, ne se rendent pas à Saïs; mais ils n'en honorent pas moins, dans leurs maisons, la déesse Minerve; ils calculent le moment de la fête, et, chacun dans leurs villes natales, ils allument des lampes, chantent des hymnes et célèbrent les louanges de la Déesse. C'est pour cette raison qu'Hérodote prétend que cette fête n'a pas seulement lieu à Saïs, mais dans toute l'Égypte.

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR ORIBASE DE PERGAME.

Pergame vit naître le médecin Oribase. Issu de parens distingués, il se fit remarquer dès son enfance en s'adonnant à toutes les études qui ont pour but de former le cœur à la vertu. Dès qu'il eut atteint la virilité, le roi Julien l'arracha à sa patrie, à cause de l'art qu'il exerçait. Mais le cochevis, dit le proverbe, ne peut être sans huppe; et Oribase n'était pas sans envieux. Les successeurs de Julien, jaloux d'une gloire si éclatante, dépouillèrent Oribase de ses biens. Ils songeaient à le faire périr; mais, n'osant commettre

βουληθέντες, τὸ μὲν ἔργον ὤκνησαν, ἑτεροίως δὲ ἔπραξαν ὅπερ ἠσχύνθησαν· ἐξέθηκαν γὰρ αὐτὸν εἰς τοὺς Βαρβάρους, ὥςπερ Ἀθηναῖοι τοὺς κατ' ἀρετὴν ὑπερέχοντας ἐξωστράκιζον. Ἀλλ' ἐκείνοις μὲν τὸ τῆς πόλεως ἐκβαλεῖν ὁ νόμος ἔλεγε, καὶ προσῆν οὐδέν, οἱ δὲ βασιλεύοντες καὶ τὸ παραδοῦναι τοῖς ὠμοτάτοις βαρβάροις ἐπέθεσαν. Ὀριβάσιος δὲ ἐκτεθεὶς εἰς τὴν πολεμίαν, ἔδειξε τῆς ἀρετῆς τὸ μέγεθος, οὐ τόποις ὁριζομένης, ἀλλὰ τὸ στάσιμον καὶ μόνιμον ἐπιδεικνυμένης κατὰ τὴν ἑαυτῆς ἐνέργειαν, κἂν ἀλλαχόθι, κἂν παρ' ἑτέροις φαίνηται, ὥςπερ τοὺς ἀριθμοὺς, φασὶ, καὶ τὰ μαθήματα. Εὐδοκίμει τε γὰρ εὐθὺς παρὰ τοῖς βασιλεῦσι τῶν Βαρβάρων, καὶ ἀνὰ τοὺς πρώτους ἦν, καὶ κατὰ τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἀποβλεπόμενος, παρὰ τοῖς Βαρβάροις προσεκυνεῖτο καθάπερ τις Θεὸς, τοὺς μὲν ἐκ νοσημάτων χρονίων ἀνασώζων, τοὺς δὲ ἀπὸ τῆς τοῦ Θανάτου πύλης διακλέπτων· καὶ ἦν αὐτῷ τὸ τῆς λεγομένης συμφορᾶς εὐδαιμονίας ἀπάσης πρόφασις.

ἘΥΝΆΠΙΟΣ.

ce crime, ils exécutèrent d'une autre manière le projet dont ils rougissaient, et exilèrent Oribase chez les Barbares; de même, les Athéniens punissaient par l'ostracisme ceux dont la vertu les blessait; mais chez eux la loi ne faisait qu'interdire la ville aux citoyens, tandis que les empereurs livrèrent leur victime à des peuples cruels et sauvages. Oribase, jeté sur une terre ennemie, montra toute la grandeur de la vertu qui n'est point circonscrite dans un seul lieu, mais qui est toujours fixe et stable, quoiqu'elle brille loin de sa patrie, et chez des peuples étrangers. L'arithmétique et les mathématiques ont, dit-on, le même privilége. Bientôt Oribase obtint de la considération auprès des rois barbares et devint un des premiers de l'état. Respecté dans l'empire Romain, il était adoré comme un dieu par les barbares, parce qu'il guérissait les uns de longues maladies, et qu'il arrachait les autres des portes de la mort. Ainsi son prétendu malheur fut pour lui la source de toutes sortes de prospérités.

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΚΥΝΙΚΟΥ̃ ΤΙΝΟΣ ΦΙΛΟΣΌΦΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛῊ ΠΑΡΑΙΝΕΤΙΚΉ.

Μὴ ἀνιῶ πρὸς τοὺς συνήθεις, Ὀλυμπιάς, ὑπὲρ ἐμοῦ, ὅτι κύων λέγομαι καὶ ἀμπέχομαι τρίβωνα διπλοῦν, καὶ πήραν φέρω κατ' ὤμων, καὶ ῥάβδον ἔχω διὰ χειρός· οὐ γὰρ ἄξιον ἐπὶ τούτοις ἀνιᾶσθαι, μᾶλλον δὲ ἥδεσθαι ὅτι ὀλίγοις μὲν ἀρκεῖται ὁ φίλος σου, ἐλεύθερος δὲ ἔστι δόξης ἧ πάντες δουλεύουσιν, Ἕλληνές τε καὶ Βάρβαροι. Καλοῦμαι μὲν κύων, ἀλλ' ὁ οὐρανοῦ, οὐχ ὁ γῆς. Τοῦτον δὲ ἔμαθον οὐ παρὰ Ἀντισθένους πρώτου τὸν τοῦ βίου τρόπον, ἀλλ' ἡρώων, καὶ τῶν τὴν Ἑλλάδα ἐπεστροφότων ἐπὶ σοφίαν, Ὁμήρου καὶ τῶν τραγῳδοποιῶν, οἵ τινες ἔφασαν Τήλεφον τὸν Ἡρακλέους, ἡνίκα εἰς Ἄργος παρεγένετο, πολὺ χείρονι σχήματι τοῦ ἡμετέρου ἐμφανισθῆναι, πτωχὰ ἀμφίβληται σώματος λαβόντα ῥάκη, Ὀδυσσέα τε ἐξ Ἰλίου οἴκαδε ἐπιστρέψαντα φάρει ῥωγαλέῳ ῥυπόωντι κακῷ μεμορυγμένῳ καπνῷ. Ἆρά σοι ἔτι δοκεῖ ἡ ἐμὴ στολὴ αἰσχρὰ εἶναι; καὶ Τήλεφος μὲν, ἵνα ὑγείας τύχῃ, τούτῳ τῷ σχήματι τοῦ βίου ἐναπεκρύψατο, Ὀδυσσεὺς δὲ, ἵνα τοὺς

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

LETTRE D'UN PHILOSOPHE CYNIQUE.

Cher Olympias, ne t'afflige pas sur mon sort devant tes amis; ne me plains pas de ce que l'on m'appelle chien, de ce que je m'enveloppe d'un ample manteau usé, de ce que je porte une besace sur mes épaules et un bâton à la main; ma condition ne mérite pas qu'on s'en afflige. Il faut plutôt se réjouir de ce que ton ami se contente de peu, et de ce qu'il s'est affranchi de l'opinion dont tous les hommes sont esclaves, Grecs et Barbares. On m'appelle chien; mais je suis un chien du ciel et non de la terre. Ce n'est pas d'Antisthène que j'ai appris pour la première fois ce genre de vie, mais des héros et de ceux qui ont enseigné la sagesse aux Grecs; je l'ai appris d'Homère et des auteurs dramatiques qui nous représentent Télèphe, fils d'Hercule, de retour à Argos, sous un extérieur encore plus misérable que le mien, le corps couvert des haillons d'un mendiant. Ne nous ont-ils pas montré Ulysse dans sa patrie, après la guerre de Troie, revêtu d'un méchant manteau troué, sale et noirci par la fumée? Mon habillement te paraît-il encore déshonorant? Télèphe en se cachant sous ces dehors de la pauvreté avait pour but de recouvrer la santé, Ulysse de tuer les prétendans

μνηστῆρας ἐκ πολλοῦ ἀδικοῦντας ἀποκτείνῃ· ἐγὼ δὲ, ἵνα τύχω μὲν εὐδαιμονίας ἧς μικρὰ μοῖρά ἐστι τὸ Τηλέφιον ἀγαθὸν, ἕλω δὲ τὰς ψευδεῖς δόξας δι' ἃς οὐχ ἕνα δεσπότην ἠρήμεθα, διαφύγω δὲ νόσους καὶ τοὺς ἐπ' ἀγορᾶς συκοφάντας, περιέλθω δὲ ἐλεύθερος ἐπὶ ὅλης τῆς γῆς.

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΜΝΗΜΗΣ.

ΜΝΗΜΗΣ ὅτι οὐδέν ἐστι σπουδαιότερον, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τίς ἂν ἀντιλέξειε, νοῦν ἔχων γε; οἱ δέ τινες καὶ λήθην ἐπαινοῦσιν, ὡς Εὐριπίδης ἐν Ὀρέστῃ,·

« Ὦ πότνια λήθη τῶν κακῶν, ὡς εἶ σοφή! »

ὀνομάζων· ἐγὼ δὲ λήθην μὲν καὶ ἔξοδον μνήμης ἢ μικρόν τι, ἢ οὐδὲν ἐπωφελεῖν κρίνω, τὰ δὲ μέγιστα καὶ κυριώτατα βλάπτειν τοῦ βίου καὶ παραιρεῖσθαι, καὶ ὑστερεῖν τῆς εὐδαιμονίας· τὸ γὰρ εὐμισητότατον τῶν ἁμαρτημάτων τε καὶ ἀδικημάτων, τὴν ἀχαριστίαν, ἐπιλιποῦσης τῆς τοῦ μνημονεύειν δυνάμεως, συμβαίνειν εὑρήσομεν. Νόμων γε

dont les poursuites injustes le blessaient depuis longtemps ; et moi, d'obtenir le bonheur dont l'objet des désirs de Télèphe n'est que la moindre partie, de détruire ces opinions mensongères qui nous ont fait prendre plus d'un maître : je veux échapper aux vices et aux calomniateurs de la place publique ; je veux enfin marcher libre par toute la terre.

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA MÉMOIRE.

Quel homme est assez dépourvu de sens pour nier que la mémoire soit pour ainsi dire préférable à tout? Cependant quelques écrivains n'ont-ils pas fait l'éloge de l'oubli, témoin Euripide dans sa tragédie d'Oreste :

Auguste oubli des maux, que tu es ingénieux!

C'est ainsi qu'il parle. Pour moi, je pense que l'oubli et le manque de mémoire n'ont qu'une mince utilité, ou même n'en ont point du tout, qu'ils font perdre au contraire et qu'ils enlèvent à l'homme ce qu'il y a de plus grand et de plus important dans la vie, et qu'ils le privent du bonheur. Car, la faculté de la mémoire venant à manquer, nous verrons naître l'ingratitude, le plus détestable de tous les vices et de

μὴν ἐπιλαθομένους καὶ τῶν σωφρονιζόντων ἡμᾶς δογμάτων, ἀναγκαῖόν ἐστι φαύλους καὶ μοχθηροὺς, καὶ ἀναιδεῖς γενέσθαι· πᾶσά τε ἄνοια καὶ ψυχῆς ἀμαθία διὰ λήθην ἐμπίπτει· ὁ δὲ ἄκρως μνημονευτικός τε καὶ μνήμων, διαφερόντως σοφός· ὅθεν καὶ τοῦτό ἐστιν ὀρθῶς εἰρημένον·

« Οὐ μνημονεύειν μὴ λίαν ἐστὶ σοφός. »

καὶ « σοφὸς ὁ πολλὰ εἰδὼς φυᾷ » εἶπεν ὁ Πίνδαρος. Διόπερ μοι δοκεῖ καὶ ὁ Πλάτων τὰς μαθήσεις ἀναμιμνήσεις λέγειν· οὐδὲν γὰρ ἄλλο, ἢ ὥςπερ ἀναμιμνησκόμενοι περὶ ὧν δοκοῦμεν μὴ μεμαθηκέναι μηδὲ ἐγνωκέναι, καταλαμβάνομεν τὸ ζητούμενον. Πῶς δ' ἂν ἐβούλετό τις ζητεῖν, ἅτε συνειδὼς ἑαυτῷ μὴ μαθὼν, εἰ μὴ προσεδόκα μνήμῃ τινὶ ταῦτα ἀνευρήσειν; ἡ δὲ εὕρεσις τότε ἀληθῶς εἶναι δοκεῖ ἀνάμνησίς τις.

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΠΕΡΣΑΙΟΥ ΤΟΥ ΚΙΤΤΙΕΩΣ.

Ποδὴν ὤφλέ ποτε Ἀντιγόνῳ γέλωτα Περσαῖος ὁ Κιττιεύς. Ἀντιγόνῳ γὰρ τῷ βασιλεῖ συνδιητᾶτο Περσαῖος ὁ

toutes les injustices. Dès que nous mettons en oubli les lois et les institutions qui nous inspirent la sagesse, il arrive nécessairement que nous devenons méchans, pervers et sans pudeur. L'égarement d'esprit et l'ignorance ne viennent que de l'oubli. Au contraire celui qui est doué d'une mémoire facile et fidèle, atteint le comble de la sagesse. C'est ce qui a fait dire avec raison:

Qui ne se souvient pas n'est pas trop sage.
Celui-là est sage qui naturellement sait beaucoup,

a dit Pindare. C'est aussi dans ce sens, selon moi, que Platon prétend que ce que nous avons appris n'est que réminiscence. Car ce n'est qu'en nous souvenant des choses que nous croyons n'avoir jamais ni connues ni apprises, que nous trouvons ce que nous cherchons. Et comment voudrait-on chercher ce que l'on sait très-bien n'avoir jamais appris, si l'on n'espérait pas obtenir l'objet de ses recherches au moyen d'une certaine mémoire? C'est alors qu'en trouvant, nous paraissons réellement nous souvenir.

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR PERSÉE DE CITTIUM.

Un jour Persée de Cittium fournit à Antigonus une belle occasion de rire; car Persée, ami de Zénon, vivait à la cour de ce prince. Antigonus l'entendant

τοῦ Ζήνωνος ἑταῖρος. Ἀκούων δὲ αὐτοῦ συνεχῶς ἐξωγκωμένου τε καὶ θρυλλοῦντος θαμὰ τὰ κομψὰ δὴ ταῦτα τῆς Ποικίλης νεανιεύματα, ὅτι ὁ σοφὸς ὑπὸ τῆς τύχης ἀήττητός τε ἐστὶ, καὶ ἀδούλωτος, καὶ ἀκέραιος, καὶ ἀπαθὴς, πᾶσαν ἐπεχείρησεν ἔργῳ ἐλέγξαι τὴν τούτου ἀλαζωνείαν. Ποιεῖται δή τινας ἥκειν ἐμπόρους ἀπὸ Κύπρου τε καὶ Φοινίκης, ἃ χρὴ λέγειν ἐπὶ τοῦ Περσαίου προεκδιδάξας· κἄπειτα ἀνηρώτα πυνθανόμενος, πρῶτον μὲν περὶ τῶν νεῶν καὶ τοῦ ναυτικοῦ καὶ τῶν ἐν Κύπρῳ στρατιωτῶν, καὶ ὅσα δὴ βασιλικὰ ἐρωτήματα· ἔπειτα ἀτρέμα δὴ κατιὼν τῷ λόγῳ καὶ ὅπως ἔχει καὶ τῷ Περσαίῳ τὰ οἴκοι τὰ ἐν Κιττίῳ. Ὡς δὲ τοῦ Περσαίου ἀκούσαντες οἱ ἔμποροι σκυθρωπάσαντες εὐθὺς κατέβαλον τὰς κεφαλὰς, καὶ δῆλοι ἦσαν οὐ χρηστὰ ἀποκρινούμενοι, ἀπέῤῥει τε ἡ θρασύτης ἅπασα τοῦ ἀνδρὸς, καὶ ἐπειδὴ, ἐγκειμένου τε καὶ ἐκλιπαροῦντος, ἀπεκρίναντο μόλις ἐξηνδραποδίσθαι μὲν οἱ τὴν γυναῖκα εἰς ἀγροὺς βαδίζουσαν σὺν ταῖς ἅβραις ὑπὸ δή τινων ληστῶν Αἰγυπτίων, ἀπεσφάχθαι δὲ τὸν ἀγαπητὸν νεανίσκον καὶ τὰ χρήματα δὲ ἐῤῥεῖν, τοὐντεῦθεν δὲ φροῦδος μὲν τῷ Περσαίῳ ὁ Ζήνων, φροῦδος δὲ ὁ Κλεάνθης· ἤλεγξε δὲ ἡ φύσις τὰ λογάρια, ὅτι τῷ ὄντι λογάρια ἦν κενὰ καὶ ἀσθενῆ, καὶ οὐ μαρτυρούμενα ὑπὸ τῶν ἔργων.

ΘΕΜΙΣΤΙΟΣ.

se vanter sans cesse et répéter cette orgueilleuse maxime du Pœcile, que le sage est invincible aux coups de la fortune, qu'il est libre, pur et sans passions, essaya de mettre en son jour toute cette jactance. Il feint que quelques voyageurs arrivent de l'île de Cypre et de Phénicie, après les avoir instruits d'avance de ce qu'il fallait dire au sujet de Persée. Il les interrogea d'abord sur les vaisseaux, sur la marine et la milice de Cypre; en un mot il leur fait toutes les questions qui conviennent à un roi. Puis il arrive insensiblement à leur demander comment vont à Cittium les affaires de Persée. Mais dès que les voyageurs eurent entendu prononcer le nom de Persée, ils baissèrent aussitôt la tête d'un air triste, et il était évident qu'ils n'avaient pas de bonnes nouvelles à annoncer. Alors on vit tomber toute l'audace du philosophe; et quand, après les plus vives instances de Persée, ils eurent répondu avec peine que sa femme allant aux champs avec ses serviteurs, avait été réduite en esclavage par des brigands égyptiens, que son fils unique avait été massacré, que ses biens avaient été saccagés, désormais Persée oublie et Zénon, et Cléanthe. La nature avait convaincu ses maximes de mensonge, et montré qu'en effet elles n'étaient que vanité et faiblesse, et que les actions ne pouvaient manquer de les démentir.

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΜΙΛΩΝΟΣ ΔΙΚΗΣ.

ΜΕΛΛΟΝΤΟΣ ἤδη Μίλωνος δικάζεσθαι, ὁ Πομπήϊος τήν τε ἄλλην πόλιν διὰ φυλακῆς ἐποιήσατο, καὶ ἐς τὸ δικαστήριον σὺν ὁπλίταις ἐχώρησε· θορυβησάντων τε ἐπὶ τούτῳ τινῶν, προσέταξε τοῖς στρατιώταις ἐκδιῶξαι αὐτοὺς ἐκ τῆς ἀγορᾶς πλαγίοις καὶ πλατέσι τοῖς ξίφεσι παίοντας. Ἐπειδή τε οὐχ ὑπεῖχον, ἀλλὰ καὶ, καθάπερ ἐν παιδιᾷ τινι πλαγιαζόμενοι, ὕβριζον, καὶ ἐτρώθησάν τινες αὐτῶν, καὶ ἀπέθανον. Τὸ οὖν δικαστήριον ἡσύχως συνήγετο, καὶ ἐδικαιώθησαν ἐπὶ τῷ τοῦ Κλωδίου φόνῳ ἄλλοι τε καὶ ὁ Μίλων, καίτοι τὸν Κικέρωνα συναγωνιστὴν ἔχων. Ὁ γὰρ ῥήτωρ ἐκεῖνος τόν τε Πομπήϊον καὶ τοὺς στρατιώτας ἐν τῷ δικαστηρίῳ παρὰ τὸ καθεστηκὸς ἰδὼν, ἐξεπλάγη καὶ κατέδεισεν, ὥστε τῶν μὲν παρεσκευασμένων μηδὲν εἰπεῖν, βραχὺ δέ τε καὶ τεθνηκὸς χαλεπῶς φθεγξάμενος, ἀγαπητῶς μεταστῆναι. Τοῦτον γὰρ τὸν λόγον τὸν νῦν φερόμενον ὡς καὶ ὑπὲρ τοῦ Μίλωνος τότε λεχθέντα, χρόνῳ ποθ' ὕστερον καὶ κατὰ σχολὴν ἀναθαρσήσας ἔγραψε. Καὶ δὴ καὶ τοιόνδε τι περὶ αὐτοῦ παραδέδοται· ὁ Μίλων τῷ λόγῳ πεμφθέντι οἱ ὑπ'

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LE JUGEMENT DE MILON.

Milon devait être jugé ; Pompée, après avoir placé des postes dans les autres quartiers de la ville, se rendit au tribunal avec des soldats : cette mesure ayant excité quelques troubles, il ordonna à ses gardes de chasser les perturbateurs de la place publique en les frappant du plat de leurs épées. Comme ils ne se retiraient pas, mais qu'au contraire ils injuriaient les troupes en se plaçant de côté par forme de jeu, quelques-uns furent blessés et tués. Les juges se rassemblèrent donc paisiblement, et à l'occasion du meurtre de Clodius quelques accusés, entre autres Milon, furent condamnés, quoique ce dernier eût Cicéron pour défenseur. Cet orateur ayant vu dans le tribunal, contre l'usage, Pompée et des soldats, fut frappé de trouble et de crainte au point de ne rien dire de ce qu'il avait préparé, et de se retirer avec plaisir après avoir prononcé quelques mots sans force. Car le discours qui passe pour avoir été débité alors en faveur de Milon, fut écrit ensuite et à loisir par Cicéron revenu de sa frayeur. Voici ce qu'on rapporte au sujet de cette harangue. Milon, ayant reçu le discours que son avocat

αὐτοῦ ἐντυχὼν (ἐπεφυγάδευτο γάρ), ἀντεπέστειλε, λέγων ὅτι ἐν τύχῃ αὐτῷ ἐγένετο τὸ μὴ ταῦθ' οὕτω καὶ ἐν τῷ δικαστηρίῳ λεχθῆναι· οὐ γὰρ ἂν τοιαύτας ἐν τῇ Μασσαλίᾳ, ἐν ᾗ κατὰ φυγὴν ἦν, τρίγλας ἐσθίειν, εἴπερ τι τοιοῦτον ἀπελελόγητο. Τοῦτο δὲ ἔγραψεν οὐχ ὅτι τοῖς παροῦσιν ἠρέσκετο, πολλὰ γὰρ ἐπὶ τῇ καθόδῳ ἐπετόλμησεν, ἀλλ' ἐς τὸν Κικέρωνα ἀποσκώπτων, ὅτι μηδὲν χρηστὸν ἐν τῷ τῆς ἀπολογίας καιρῷ εἰπὼν, ἔπειτα ἀκάρπους λόγους καὶ ἐμελέτα καὶ ἔπεμπεν αὐτῷ, ὥσπερ τι ὠφελῆσαι τότε αὐτὸν δυναμένους.

ΔΙΩΝ Ὁ ΚΑΣΣΙΟΣ.

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΠΟΙΗΤΙΚΗΣ.

ΘΕΙΟΝ εἶναί τι χρῆμα τὴν ποιητικὴν, καὶ ἐκ τῆς ἄνωθεν ἐπιπνοίας ὁρμώμενον, πάλαι τοῖς σοφοῖς δέδοκται καὶ λογίοις ἀνδράσιν· καὶ τοῦτο μέν οἵ γε πλεῖστοι καθόλου καὶ ἀδιορίστως ἀπεφήναντο, ὡς ἱερὸν ἅπαν καὶ ἔνθεον ἡγητέον τὸ γένος τῶν ποιητῶν. Πλήν ἐστι τοῦτο οὑτωσί πως καὶ ἁπλῶς εἰρημένον ἀληθές· πολλοῦ γε καὶ δεῖ. Χρὴν δὲ δήπου πρότερον διελόντας εἰπεῖν, ὡς,

lui avait envoyé (il était alors exilé), lui répondit qu'il rendait grâces à la fortune de ce que cette harangue n'avait pas été prononcée ainsi devant le tribunal; car il ne mangerait pas, ajoute-t-il, d'aussi bons mulets à Marseille, lieu de son exil, si les juges eussent entendu une telle apologie de sa conduite.

Milon fit cette réponse, non pas qu'il fut content de son sort; car il employa tous les moyens pour obtenir son retour; mais il voulait se moquer de Cicéron, qui, n'ayant pu rien dire de bon, lorsqu'il fallait le défendre, s'exerçait ensuite à composer des discours infructueux et les lui envoyait, comme s'ils pouvaient lui être utiles à quelque chose.

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA POÉSIE.

Les hommes sages et savans de l'antiquité ont pensé que la poésie venait des cieux et qu'elle était une inspiration d'en haut. La plupart affirmèrent, d'une manière générale et indéterminée, que les poëtes devaient être regardés comme une race sacrée, que les dieux inspiraient. Cependant cette opinion ainsi énoncée sans aucune restriction, n'est pas vraie, il s'en faut. Il était nécessaire de dire, en faisant une distinction, que cet

διχῇ φερομένης τῆς τέχνης, ἡ μὲν περὶ τὰ ψευδῆ καὶ μυθώδη, ἣ καὶ ἄσεμνα καὶ φορτικὰ καταγιγνομένη, φορτικὴ τίς ἐστι καὶ αὐτὴ, καὶ συρφετώδης, οὐδὲν μέγα καὶ γενναῖον ἀποκύσασα· μηδὲ λαμπρᾶς ἐκείνης τῆς ἐκ τῶν σοφῶν ἀνακηρύξεως ἄξιον· ἣν τούτου γε ἕνεκα προσῆκόν ἐστιν ἀποδιοπομπεῖσθαι, καὶ ἐς μεγάλην πόντου ῥίπτειν, καὶ πετρῶν κάτ' ἠλιβάτων, οἷα περὶ τῆς πενίας οὐκ εὖ δέοντί τις εἶπε τῶν γνωμολόγων. Ἀλλ' ἦν ἄρα τι παρὰ τοῦτο, γένος ἕτερον τῆς ποιητικῆς, ἐμβριθὲς τῷ ὄντι καὶ κόσμιον, καὶ πάσης ἀκαθαρσίας καὶ ἀσελγείας ἀλλότριον, ὃ ἀμφὶ τὰ θεῖα στρέφεται τὰ καλὰ καὶ σπουδαῖα· ὃ δὴ περὶ παλλοῦ ποιητέον, καὶ ἐγκριτέον τοῖς γε νοῦν ἔχουσι, μεμνημένοις ὡς ἄρα εἰς πολλὰ καὶ καιριώτατα ἐντεῦθεν ὁ βίος ὠφελεῖται, ἁφορμὴν ἐκ τοῦδε λαβόντων ἀνθρώπων τοῦ τῶν ἀναγκαίων καὶ προσηκόντων ἀντέχεσθαι. Ἐπειδὴ γὰρ τὰ τοιαῦτα οὐ μετρίαν τοῖς προσερχομένοις ἀηδίαν καὶ ταραχὴν τὸ κατ' ἀρχὰς ἐμποιεῖ, ὡς ῥᾳδίως ἀφίστασθαι καὶ ἐνδιδόναι διὰ τὸ σαθρὸν τῆς ἡμετέρας φύσεως, καὶ ἀψίκορον, καὶ πρὸς τὰ ἡδέα ἄλλως εὐεπίφορον, πάρεστιν ἐκ τοῦ ἐγγὺς ἐπιβοηθοῦντα τοῖς συμφέρουσι τὰ τῆς ἐμμελοῦς ψυχαγωγίας ἡδύσματα, οἷς δελεασθέντες ἡμεῖς ῥᾷον ἐκεῖνα πραισιέμεθα, ὥσπερ οἱ παῖδες τὰ πικρότερα τῶν φαρμάκων, μέλιτι περιχριμένης τῆς κύλικος.

art se partage en deux espèces, l'une qui ne s'occupe que de mensonges et de fables, d'idées licencieuses et frivoles, frivole elle-même et déréglée, ne pouvant rien produire de grand et de viril, rien qui soit digne de ces pompeux éloges accordés par les sages à la poésie. C'est pour cette raison qu'il faut éloigner de nos yeux cette espèce de poésie, la précipiter dans la mer remplie de poissons dévorans ou sur des rochers escarpés, comme le dit assez mal à propos, en parlant de la pauvreté, un auteur sentencieux. Mais il existe encore un autre genre de poésie, genre vraiment grave et réglé, étranger à toute espèce d'impureté et de licence, qui ne s'occupe que des Dieux, de la vertu et de l'honneur. Ce genre est digne d'une grande estime, et il doit être approuvé des esprits sensés qui savent que, dans le cours de la vie, nous pouvons y trouver une multitude d'avantages, puisque cette sorte de poésie offre à l'homme l'occasion de s'attacher aux choses nécessaires et convenables. En effet, au premier abord, ces choses nous causent un déplaisir et un trouble si grands, que nous nous sentons disposés à les abandonner pour céder à la faiblesse, aux caprices de notre nature, et au penchant qui nous entraîne vers ce qui nous plaît. C'est alors que les doux attraits de l'esprit viennent se mêler aux choses utiles pour les aider; ainsi charmés, nous nous y attachons plus aisément, comme les enfans qui prennent les remèdes les plus amères, lorsque les bords de la coupe ont été frottés de miel.

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΑΙΣΘΗΣΕΩΝ ΚΑΙ ΤΟΥ ΝΟΥ.

Πάντες ἄνθρωποι ἐξ ἀρχῆς γενόμενοι, αἰσθήσει πρὸ νοῦ χρησάμενοι, καὶ τοῖς αἰσθητοῖς προσβαλόντες πρώτοις ἐξ ἀνάγκης, οἱ μὲν ἐνταυθὶ καταμείναντες, ταῦτα πρῶτα καὶ ἔσχατα νομίσαντες διέζησαν· καὶ τὸ ἐν αὐτοῖς λυπηρόν τε καὶ ἡδὺ, τὸ μὲν κακὸν, τὸ δὲ ἀγαθὸν ὑπολαβόντες, ἀρκεῖν ἐνόμισαν· καὶ τὸ μὲν διώκοντες, τὸ δ' ἀποδιοπομπούμενοι διεγένοντο· καὶ σοφίαν ταύτην οἱ γε λόγου τινὸς μεταποιούμενοι αὐτῶν ψευδῶς καὶ κακῶς ἔθεντο, οἷα οἱ βαρεῖς τῶν ὀρνίθων, οἱ, πολλὰ ἐκ γῆς λαβόντες καὶ βαρυνθέντες, ὑψοῦ πτῆναι ἀδυνατοῦσι, καίπερ πτερὰ παρὰ τῆς φύσεως ἔχοντες. Οἱ δὲ ἤρθησαν μὲν ὀλίγον ἐκ τῶν κάτω, κινοῦντος αὐτοὺς πρὸς τὸ κάλλιον ἀπὸ τοῦ ἡδέος τοῦ τῆς ψυχῆς κρείττονος· ἀδυνατήσαντες δὲ ἰδεῖν τὸ ἄνω, ὡς οὐκ ἔχοντες ἄλλο, ὅπου στήσονται, κατηνέχθησαν σὺν τῷ τῆς ἀρετῆς ὀνόματι ἐπὶ πράξεις καὶ ἐκλογὰς τῶν κάτω, ἀφ' ὧν ἐπεχείρησαν

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

DES SENS ET DE LA RAISON.

Dès l'origine du monde, tous les hommes obéirent à la voix des sens plutôt qu'à celle de la raison et furent entraînés par la nécessité vers les objets sensibles. Les uns s'y arrêtèrent, et vécurent avec l'idée que ces objets étaient le principe et la fin de toutes choses. Regardant ce qu'ils avaient d'agréable ou de pénible comme la mesure du bien et du mal, ils pensèrent que cette connaissance pouvait leur suffire, et s'appliquèrent dès lors à rechercher les uns et à éviter les autres. Ceux qui s'attribuaient quelque raison, firent de cette prétendue sagesse un usage coupable et perfide, semblables à ces grands oiseaux qui, après s'être chargés sur la terre d'une immense proie, ne peuvent soutenir leur vol au haut des airs, quoique la nature leur ait donné des ailes. Quelques autres se sont un peu élevés au-dessus des choses d'ici bas, une âme moins vulgaire les éloignant des objets agréables pour les porter vers la beauté éternelle. mais incapables de contempler les choses d'en haut, et n'ayant pas d'ailleurs où se fixer, ils retombèrent, avec le nom de la vertu, vers ces actions et ces goûts terrestres au-dessus desquels ils avaient d'abord essayé de s'élever. Il est une troisième

τὸ πρῶτον αἱρεσθαι. Τρίτον δὲ γένος θείων ἀνθρώπων, δυνάμει τε κρείττονι καὶ ὀξύτητι ὀμμάτων, εἶδέ τε ὥσπερ ὑπὸ ὀξυδερκίας τὴν ἄνω αἴγλην, καὶ ἤρθη τε ἐκεῖ, οἷον ὑπὲρ νεφῶν καὶ τῆς ἐνταῦθα ἀχλύος, καὶ ἔμεινεν ἐκεῖ, τὰ τῇδε ὑπεριδὼν πάντα, ἥσθὲν τῷ τόπῳ ἀληθινῷ καὶ οἰκείῳ ὄντι, ὥσπερ ἐκ πολλῆς τινος πλάνης εἰς πατρίδα εὔναμον ἄνθρωπος ἀφικόμενος.

ΠΛΩΤΙΝΟΣ.

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΟΤΙ ΟΥΔΕΙΣ ΣΟΦΟΣ ΔΥΣΝΟΥΣ ΤΩ ΟΜΟΙΩ.

ΠΟΛΛΩΝ μὲν ὄντων ἐξ ὧν ἄν τις ῥᾳδίως τὸν ὡς ἀληθῶς φιλόσοφον διακρίνειε τοῦ σοφιστοῦ, τοῦτο μάλιστα τὸ γνώρισμα ψυχὴν ἐξετάζει φιλόσοφόν τε καὶ μὴ, εἰ κοινωνική τε καὶ ἥμερος πρὸς τοὺς παιδείας ἐπιθυμοῦντας, ἢ δυσκοινώνητός τε καὶ ἀγρία. Χαλκέας καὶ τέκτονας, εἰ δὲ βούλει, καὶ ποιητάς τε καὶ τοὺς ἄλλους δημιουργοὺς συγχωρῶμεν, ἐάν τις λέγῃ στασιάζειν τε καὶ ἐπιφθόνως ἔχειν πρὸς ἀλλήλους· τὰ γὰρ ἆθλα αὐτοῖς τῶν τεχνῶν, τῶν μὲν ἀργύριόν ἐστι, τῶν δὲ ἔπαινος πρὸς τῷ ἀργυρίῳ, ὧν

espèce d'hommes presque divins. Doués d'une puissance supérieure et d'une pénétration profonde, ils ont pu, à l'aide de cette vue perçante, contempler tout l'éclat de la vie céleste, s'élever jusqu'à elle, portés, pour ainsi dire, au-dessus des nuages et des ténèbres de la terre, se fixer sur ces hauteurs d'où ils regardaient avec dédain tous les biens terrestres; et jouir de ces lieux comme de leur véritable demeure; tel un voyageur après une longue absence, est revenu dans sa patrie sagement administrée.

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

JAMAIS HOMME SAGE NE S'EST MONTRÉ MALVEILLANT ENVERS SON SEMBLABLE.

Parmi tous les signes au moyen desquels on peut aisément distinguer le vrai philosophe du sophiste, l'épreuve la plus sûre pour connaître si une âme est sage ou non, est de juger sa facilité et sa douceur, ou son humeur chagrine et morose envers ceux qui recherchent la science. Pardonnons aux ouvriers en fer et en bois, aux poëtes même, si vous le voulez, et aux autres artisans, si on leur reproche de vivre en mauvaise intelligence et de se regarder avec des yeux jaloux; car le prix de leur art est pour les uns de l'argent, pour les autres de l'argent et des éloges, récom-

οὐκ ἐγχωρεῖ ἐξ ἴσου τὸν ἐλαττούμενον ἐπαυρίσκεσθαι· ἀνάγκη οὖν τῷ μεῖον ἔχοντι πρὸς τοὺς φερομένους τὸ πλέον ἀγανακτεῖν τε καὶ ἀνιᾶσθαι. Ὅσοι δὲ πρός τι ἐναμιλλῶνται γνησίως τε καὶ ἀληθινῶς, καὶ ταύτην τρέφουσι τὴν ὠδῖνα ἐν τῇ ψυχῇ, οὗτοι ἀσπάζονται καὶ γανύσκονται καὶ ἐμπίπλανται χαρμονῆς, ὅσῳ ἂν λάβωσι πλείους κοινωνούς τε καὶ βοηθοὺς ἐπὶ τὴν θήραν τῶν παιδικῶν· ὁρῶσι γὰρ καὶ ἐν ταῖς ἄγραις ὅτι τῷ μὲν καταμόνας ἐχνηλατοῦντι ἐργώδες ἐντυχεῖν τῷ θηρίῳ, τοῖς πλείοσι δὲ ὁμοῦ κυνηγέταις ῥᾷον κατάφωρος ἡ εὐνή. Ἔστι δή που καὶ ἐν τῷ κυνηγεσίῳ τῆς ἀληθείας πολλὰ θύσβατα καὶ ἐπίσκια, καὶ τῷ καθ' αὑτὸν μετιόντι δυσδιερεύνητα, ἐφ' ἃ ἀνάγκη πλείους ἄρα καλεῖν συνθηρευτάς τε καὶ συλλήπτορας, ἢ πάλαι ἐπὶ τὸν σῦν συνελέγησαν οἱ τότε ἄριστοι τῶν Ἑλλήνων, ὃς τὰ ἔργα τῶν Αἰτωλῶν βασιλέως ἔφθειρέ τε καὶ ἐλωβᾶτο. Καὶ δὴ τοῦ θηρίου μὲν ἁλόντος, ἐγένετο τοῖς θηρευταῖς περὶ τῶν ἀκρωτηρίων διαμάχη καὶ ἀμφισβήτησις, καὶ ἐντεῦθεν ὁ πόλεμος ἐξερράγη Ἀκαρνᾶσί τε καὶ Αἰτωλοῖς,

Ἀμφὶ συὸς κεφαλῇ καὶ δέρματι λαχνήεντι·

ἐκφανέντος δὲ ἐν φιλοσοφίᾳ, καὶ ἐκλάμψαντος τοῦ ἀληθοῦς, ἀναιμωτὶ πάντες ἀπολαύουσιν οἱ συλλαβόμενοι τοῦ ἔργου.

ΘΕΜΙΣΤΙΟΣ.

perseque les vaincus ne peuvent partager également. Il est donc de toute nécessité que celui qui reçoit moins, éprouve un sentiment de colère et de déplaisir envers celui qui obtient davantage. Mais ceux qui luttent sincèrement et véritablement pour parvenir à un but, et qui nourrissent dans leur âme l'ardent désir de l'atteindre, ne ressentent que de la bienveillance, du plaisir et de la joie, plus ils rencontrent d'associés et d'auxiliaires pour les recherches qui font l'objet de leurs souhaits. En effet, ils remarquent qu'à la chasse, celui qui court seul après le gibier, trouve bien difficilement sa proie, tandisqu'avec des compagnons de chasse, il lui est plus aisé de découvrir la retraite des animaux. Il y a aussi dans la recherche de la vérité bien des ténèbres et des difficultés insurmontables pour ceux qui marchent seuls dans cette voie. Aussi leur est-il nécessaire de rassembler un plus grand nombre d'associés et de compagnons que n'en ont autrefois réuni les héros grecs les plus fameux de cette époque contre le sanglier dont les fureurs désolaient et ravageaient le territoire du roi d'Etolie. La bête féroce était tombée au pouvoir des chasseurs; mais une lutte et une contestation s'élevèrent parmi eux pour la possession de la hure de cet animal et c'est ce qui alluma la guerre entre les Arcarnaniens et les Etoliens « au sujet de la hure d'un sanglier et de sa peau velue. » Mais dans la philosophie, une fois que la vérité a fait briller sa lumière, tous ceux qui ont participé à l'ouvrage, en jouissent sans effusion de sang.

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

TEXTE.

ὅτι τὸ πλουτεῖν ἀδίκως τοῦ πένεσθαι ἀθλιώτερον.

Χθές τις ἑσπέρας ἦλγει τε καὶ ἔστενε τοὺς προσαιτοῦντας ἀριθμῶν, τοὺς μὲν οὐδ' ἑστάναι δυναμένους, τοὺς δὲ ἠκρωτηριασμένους, τοὺς δὲ μᾶλλον τετηκότας, ἢ πολλοὶ τῶν τεθνεώτων· ἐλεεινὸν δ' ἔφασκεν εἶναι καὶ τὸ ἐν ῥακίοις τοιούτοις ψύχος διαφέρειν τοσοῦτον, μόνον αὐτοῖς χιτωνίσκων ὄντων, καὶ τούτων σαπρῶν· δεήσεις τε ἦσαν ἀφ' ἑκάστου συχναί δοῦναί τι τὸν παριόντα. Ἐν δὲ τῷ στένειν, καὶ ἀποκαλεῖν ἀθλίους ὄντως ἐκείνους τοὺς ἀνθρώπους, λελουμένοι τινὲς καὶ σεσωσμένοι ἄνδρες ἦσαν ὑπὸ λαμπάσιν ἐπὶ δεῖπνα πάντ' ἔχοντα πλὴν ἀμβροσίας καὶ νέκταρος· ὁ δὲ, ὡς εὐδαίμονες οἱ ἄνδρες, ἐβόησε καὶ διεξῄει χρυσὸν πολὺν, χρυσὸν τίκτοντα· ἐγὼ δὲ οὐκ ἔφην οἷς ἐστι πλοῦτος, τούτους πάντως δεῖν καὶ μακαρίους νομίζειν· εἶναι γὰρ ἐνίους τῶν ἄγαν πλουσίων μᾶλλον ἀξίους ἐλεεῖσθαι, ἢ οἷς ἡ δεξιὰ διὰ πάσης ἡμέρας ὑπτία τέτακται προσκαλουμένη τὸν δώσοντα· τοῖς μὲν

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

QUE L'HOMME ENRICHI PAR L'INJUSTICE EST PLUS MALHEUREUX QUE LE PAUVRE.

Hier, vers le soir, un citoyen gémissait et s'affligeait en comptant le nombre des mendians dont les uns ne pouvaient se soutenir, dont les autres étaient mutilés et dont quelques-uns étaient plus desséchés que beaucoup de cadavres. Il trouvait lamentable de n'avoir, pour supporter un si grand froid, que de misérables haillons, de n'être couvert que d'une tunique, et d'une tunique en lambeaux. Ces mendians adressaient aux passans de pressantes sollicitations pour obtenir quelque aumône. Pendant que le citoyen compatissant gémissait et les appelait réellement malheureux, des hommes sortant du bain, et faisant écarter la foule devant eux à la lueur des flambeaux, se rendaient à un festin où tout se trouvait réuni, excepté le nectar et l'ambroisie. Voilà des heureux, s'écriait-il; et il vantait leurs immenses richesses qui enfantaient toujours de nouveaux trésors. Pour moi, je pensais que ceux qui sont riches n'ont pas droit, malgré leurs richesses, au nom d'heureux; en effet, quelques hommes opulens sont plus dignes de pitié que ceux mêmes dont la main tendue chaque jour

γάρ ἐστι κακὸν ἐν τῷ τὸν δώσοντα ζητεῖν, οὐ μὴν ἀπο-
ροῦσί γε τοῦ δώσοντος· ζῶσι γοῦν· δικαστής τε οὐδείς,
οὐδ' ἐπὶ γῆς οὐδ' ὑπὸ γῆς, δίκην ἂν πτωχὸν ἀπαιτῆσαι
πτωχείας τῆς κατὰ τύχην, οὐδέ εἰσι νόμοι κείμενοι κατὰ
τῶν ἢ οὐ μεγάλας ἐκδεξαμένων οὐσίας, ἢ οὐκ αὐτῶν
κτήσασθαι δυνηθέντων· κατὰ δέ γε τῶν κτησαμένων αὐ-
τὰς, οὐ μὴν σὺν τῷ καλῷ, γραφαί τε καὶ κρίσεις καὶ
δίκαι καὶ μίσος παρά τε ἀνθρώπων καὶ θεῶν· καὶ αὐτοῖς
τὰ τῇδε δικαστήρια φεύγουσι πλέον οὐδέν· ἀλλ' ὃν ὑπερ-
πηδῆσαι οὐχ οἷόν τε, κάθηται δικαστὴς Μίνως ὁ Διός,
καὶ διαγινώσκει γε εὐθὺς ἰδὼν ψυχὴν ἄδικόν τε καὶ
δικαίαν· συμμαχία δὲ οὐδαμόθεν τῇ κακῇ οὔτ' ἀπὸ λόγων
δεινότητος, οὔτ' ἀπὸ χρημάτων πλήθους, οὔτ' ἀπὸ συγ-
γενείας καὶ φίλων, ἀλλ' ὡσθεῖσαν οἱ τέτακται φέρειν
ἀνάγκη κολαζομένην. Ὅστις οὖν ὀρθῷ ἐλέῳ χρήσεται,
μᾶλλον αὐτῷ δόξουσιν οἵδε οἱ πλούσιοι τῶν πτωχῶν
ἐκείνων ἐλεεινοί.

sollicite la compasion publique. Leur seul malheur est de chercher qui peut leur donner, et ils le trouvent, puisqu'ils vivent. Aucun juge, ni sur la terre, ni dans les enfers, ne demandera compte au pauvre de la pauvreté à laquelle la fortune l'a condamné ; il n'y a pas de lois contre ceux qui n'ont pas hérité de grands biens ou qui ne peuvent en acquérir par eux-mêmes. Mais quant à ceux qui possèdent ces richesses, lorsqu'elles ne sont pas légitimement gagnées, acccusations, jugemens, condamnations, haines des dieux et des hommes, voilà ce qui les attend. Il est un juge dont ils ne sauraient éviter la sévérité, c'est Minos, fils de Jupiter. Du premier coup-d'œil, il distingue aussitôt l'âme injuste de l'âme juste. Dans ces lieux, le méchant ne doit compter ni sur l'habileté des paroles, ni sur la grandeur de ses richesses, ni sur les liens du sang et de l'amitié ; précipité dans le Tartare, il y subira le châtiment qu'il a mérité. Celui donc qui saura bien placer sa pitié, trouvera le sort de ces riches plus digne de compassion que celui de tels mendians.

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡΙ ΤΥΧΗΣ.

Οὐ ῥᾴδιον ἐντυχεῖν ἀνθρώπῳ μὴ λοιδοροῦντι τὴν τύχην, καὶ τὴν μὲν ἄδικον, ἑαυτὸν δὲ ἀτυχῆ καλοῦντι. Ἥρως δὲ τῷ πολλὰ βλασφημεῖν διὰ λόγων κατὰ τῆς τύχης, ἔτι καὶ πλάσται καὶ γραφεῖς αὐτὴν λοιδοροῦσιν, οἱ μὲν ὡς μαινομένην καὶ διαῤῥιπτοῦσαν γράφοντες, οἱ δὲ ἐπὶ σφαίρας βεβηκυῖαν, ὡς οὐκ ἀσφαλῶς οὐδὲ ἀκινδύνως ἱδρισμένην, δέον ἡμᾶς αὐτοὺς τοιούτους πλάττειν καὶ γράφειν, τοὺς ἐμπλήκτους καὶ κακῶς πᾶσι χρωμένους, καὶ, μὰ Δία γε, οὐκ ἐπὶ σφαίρας, ἀλλ' ἐπ' ἀνοίας ἑστηκότας, καὶ μὴ μάτην τῇ τύχῃ μέμφεσθαι. Περὶ πάντων μὲν γὰρ οἱ πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων οὐκ ὀρθῶς ὑπολαμβάνουσι, μάλιστα δὲ τὴν ὑπὲρ τῆς τύχης δόξαν ψευδῆ καὶ πεπλανημένην ἔχουσι. Φασὶ γὰρ αὐτὴν διδόναι μὲν τοῖς ἀνθρώποις ἀγαθὰ, ῥᾳδίως δὲ ἀφαιρεῖσθαι, καὶ διὰ τοῦτο ὡς ἄπιστον βλασφημοῦσι καὶ φθονεράν. Ἐγὼ δὲ οὐ διδόναι φημὶ τὴν τύχην τούτων οὐδὲν, ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσιν· ᾧ γὰρ κύριος ἕκαστος γίνεται τῶν ὑπαρχόντων, καὶ δι' οὗ μόνον κεκτῆσθαι τὰ ἀγαθὰ ἀσφα-

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA FORTUNE.

Il est difficile de trouver un homme qui n'invective pas contre la fortune, qui n'accuse pas son injustice en s'appelant lui-même infortuné. Mais outre les injures que nous proférons contre elle, les sculpteurs et les peintres ne l'outragent pas moins, les uns en la représentant sous les traits de la folie et de l'inconstance, les autres la montrant placée sur un roue, comme dans une situation toujours incertaine et périlleuse. Ces images nous conviendraient bien plutôt, nous qui faisons de tout un usage insensé et mauvais; nous qui, certes, ne nous tenons pas sur une roue, mais sur la folie; et en cela nous serions plus équitables que d'élever contre la fortune d'injustes plaintes; car la plupart des hommes se trompent sur tout, et c'est principalement de la fortune qu'ils ont l'opinion la plus fausse et la plus erronée. Ils prétendent, en effet, que si elle accorde aux hommes ses faveurs, elle les en prive aisément; et pour cette raison, ils l'accusent de perfidie et d'envie. Quant à moi, je pense que la fortune ne leur donne rien de tout cela, comme la plupart le pensent; car avec des richesses, elle ne leur donne pas la gloire et la pu-

λές ἐστιν, οὐ δίδωσιν αὐτοῖς μετὰ τῶν χρημάτων καὶ τῆς δόξης καὶ τῆς δυνάμεως· τοῦτο δέ ἐστιν οὗ χωρὶς οὐκ ἔστιν οὐδὲ τῶν ἄλλων ἔχειν οὐδέν, οἴεσθαι μέντοι καὶ ἀπατᾶσθαι. Καθάπερ οὖν οὐδὲ ἡμεῖς, ὅταν οἰκίαν τινὶ ἢ χωρίον παρέχωμεν, οὐκ εὐθὺς κύριον ἐκεῖνον τούτων ἀπεδείξαμεν, ἂν μὴ προσῇ τὸ μετὰ ἀσφαλείας τινὸς καὶ γράμματος, οὕτω δὲ καὶ τύχη κύριον οὐδένα ποιεῖ τῶν ὑφ' αὑτῆς διδομένων, ἐὰν μὴ προσῇ τὸ μετὰ νοῦ καὶ φρονήσεώς τινα λαμβάνειν. Καὶ οἱ μὲν πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων εἰώθασιν εὐδαιμονίζειν εὐθὺς οἷς ἂν ὁρῶσι τὰ παρὰ τῆς τύχης ὑπάρχοντα, ὥσπερ τοῖς πλέουσι συνήδονται, πνεῦμα ὁρῶντες ἐπέχον, οὐκ εἰδότες, οὔτ' εἰ φορὸν αὐτοῖς τοῦτο ἔστιν, οὔτ' εἰ κυβερνήτην ἔχουσιν ἔμπειρον. Ἐγὼ δὲ οἶμαι τότε δεῖν μακαρίους κρίνειν τοὺς ἐν ἀφθόνοις ὄντας τοῖς παρὰ τῆς τύχης, ὅταν αὐτοῖς καὶ τὸ φρονεῖν παρῇ· αὐτὰ γὰρ ταῦτα δῆλον ὡς τοῖς ἀνοήτοις γένοιτο κινδύνου καὶ δυστυχίας αἴτια.

ΔΙΩΝ Ὁ ΧΡΥΣΌΣΤΟΜΟΣ.

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

TEXTE.

ΠΕΡῚ ΤΗ̃Σ ΣΩΚΡΑΤΙΚΗ̃Σ ΦΙΛΟΣΟΦΊΑΣ.

ἙΛΛΉΝΩΝ μόνοι τὴν ἀληθῆ φιλοσοφίαν ἐζήλωσαν οἱ τοῦ Σωκράτους μαθηταὶ, ἐπεὶ καὶ μόνοι τὴν σοφίαν

sance, seuls avantages qui puissent rendre chacun maître de ce qu'il a, et lui assurer la possession de ces biens. Sans ces avantages, il est impossible de posséder autre chose; on croit le contraire; mais on se trompe. De même que, quand nous donnons à quelqu'un une maison ou un champ, nous ne l'en rendons pas aussitôt maître, à moins que nous n'ajoutions quelque sûreté et un titre; de même aussi la Fortune n'assure à personne la possession de ce qu'elle donne, à moins que celui qui reçoit, n'ait d'abord la sagesse et la prudence. La plupart des hommes ont coutume de regarder comme heureux ceux qu'ils voient comblés des faveurs de la Fortune, de même qu'ils félicitent des navigateurs, lorsque le vent enfle leurs voiles, sans savoir si ce vent est favorable, et s'ils ont un pilote habile. Pour moi, je pense qu'on ne doit juger heureux ceux que la Fortune favorise, que quand ils possèdent aussi la sagesse. Car évidemment ces bienfaits sont pour des imprudens une source de dangers et de malheurs.

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

CORRIGÉ.

SUR LA PHILOSOPHIE DE SOCRATE.

SEULS parmi les Grecs, les disciples de Socrate se livrèrent à la véritable philosophie, parce que, seuls aussi, ils eurent pour maître la sagesse elle-même, qui

αὐτὴν ἔσχον διδάσκαλον, ἔργῳ ἐπιδεικνύουσαν τὴν πρέπουσαν τῷ τοιούτῳ ἐπιτηδεύματι ἀγωγήν. Τῷ βίῳ γὰρ ἔτεμεν ἐκεῖνος τὴν ταύτης ὁδὸν, ἀνωτέραν ἀεὶ φέρων τὴν ψυχὴν τῶν τοῦ σώματος παθῶν, ἔσχατον δὲ καὶ ταύτης καταφρονήσας, διδάσκων διὰ τούτων ὅτι δεῖ τὸν φιλοσοφεῖν ὀρθῶς προαιρούμενον ἔχειν μηδὲ ψυχὴν τιμίαν, ἀλλὰ καὶ ταύτην ἑτοίμως προΐεσθαι, ὅταν δι' ἀρετῆς ἐπίδειξιν αὐτὴν ἀποθέσθαι δέοι. Οἱ δ' ἄλλοι ἅπαντες, καθάπερ ἐν σκηνῇ δρᾶμα ὑποκρινάμενοι, ἀλλοτρίῳ ἑαυτοὺς κατεκόσμησαν πρασωπείῳ, ὄνομα κενὸν ὑποδύντες, φιλοσοφίας ἀληθοῦς ἐστερημένον· ἐν τῷ τρίβωνι, καὶ τῇ ὑπήνῃ, καὶ τῇ βακτηρίᾳ τὸ φιλοσοφεῖν ἐπιδεικνύμενοι, περιέποντες δὲ τὸ σῶμα, καὶ ταῖς ἐπιθυμίαις ὡς δεσποίναις ὑπηρετούμενοι, οὐκ εἰδότες ὅτι πρὸ πάντων ἐλεύθερον εἶναι δεῖ τὸν φιλόσοφον, καὶ μᾶλλον φεύγειν τὸ δοῦλον εἶναι παθῶν, ἢ ἀργυρώνητον καὶ οἰκοτρίβων οἰκότριβα. Εἰ δὲ καί τινες τῶν περὶ τὸ σῶμα ἡδονῶν ἔδοξαν μηδὲν φροντίζοντες, τούτων ἐγένοντο χείρους, δόξαις καὶ ἐπαίνοις πεπραχότες τοὺς πόνους· οὐδενὸς γὰρ ἑτέρου χάριν ἡ ἐπιδείξεως καὶ φιλοδοξίας, ἐπετήδευον οἱ δείλαιοι τὰ πολλὰ, μισθὸν εὐτελῆ καὶ εὔωνον τῆς τοιαύτης ἀντικαταλλαττόμενοι ταλαιπωρίας. Τὸ γὰρ σιωπῆσαι διαπαντὸς, καὶ χόρτῳ τρέφεσθαι, καὶ ῥακίοις τρυχίνοις σκέπειν τὸ σῶμα, καὶ ἐν πίθῳ κατακλείσαντας ἑαυτοὺς διαβιοῦν, μηδὲ μίαν ἀμοιβὴν μετὰ θάνατον προσδοκῶντας, πάσης ἀνοίας ἐστὶν ἐπέκεινα· τοῦτο ἦν ἀγῶνα ἑαυτῷ τίθεσθαι στεφάνων καιρὸν οὐκ ἔχοντα, καὶ πάλην διηνεκῆ βραβείων ἐστερημένην, καὶ σκάμματα τῶν ἱδρώτων ἔχοντα πλέον οὐδέν.

leur enseignait, par ses actions, la règle de conduite convenable à une si haute étude ; car ce fut par sa vie que Socrate leur en fraya la route. Elevant toujours son âme au-dessus des affections sensibles et la dédaignant en elle-même, il montrait par-là que le philosophe véritablement digne de ce nom ne doit pas tenir trop fortement à la vie ; qu'il doit au contraire être prêt à la sacrifier, quand la vertu exige un tel témoignage. Tous les autres philosophes, comme des acteurs qui jouent un rôle sur le théâtre, se couvrirent le visage d'un masque trompeur ; empruntant un vain nom, tout-à-fait étranger à la vraie philosophie. Un manteau déchiré, une longue barbe, un bâton, tels étaient les signes de leur philosophie. Attachés à leur corps, esclaves des passions qui les dominaient, ils ne savaient pas qu'avant tout le philosophe doit être libre, et qu'il doit fuir la tyrannie des passions avec plus d'ardeur que l'avilissement du malheureux vendu à prix d'argent et du valet des valets eux-mêmes. Si quelques-uns parurent dédaigner les plaisirs du corps, ils n'en furent que plus insensés, puisqu'ils vendirent leurs travaux pour des éloges et de la gloire. Car l'ostentation seule et un vain désir d'illustration engageaient ces philosophes insensés à endurer tant de fatigues, faible et triste salaire de si pénibles épreuves. Un silence éternel, des racines pour toute nourriture, des haillons pour tout vêtement, un tonneau pour demeure, aucune espérance après la mort ; une telle existence n'est-elle pas le comble de la démence ? c'était se condamner à un combat privé de couronne, à une lutte continuelle sans espoir de récompense ; c'était descendre dans une arène où l'on n'avait à atteindre que des sueurs.

QUATRIÈME PARTIE.

ANNÉE 1808. (1)

TROISIÈME.

VERS LATINS.

MATIÈRE.

THEONIS, PICTORIS ANTIQUI, TABULA ET EGREGIA SOLERTIA.

JUVENEM ille majore famâ dignus artifex bellatorem expresserat in auxilium patriæ, quam hostes modò invasêre, præcipitantem.

Acerba fremens, arma viamque simùl rapuit; ore et oculis furor eminet; omni videtur et animi et corporis impetu ruere; jàmque hosti imminere: manus altera clypeum objicit, altera gladium intentat. Anhelans cædem, minas toto ore et habitu spirat.

Nihil Theon insuper, nec equitem, nec sagittarium addiderat; solus in tabulâ miles. Sed hanc priusquàm oculis, dempto velo, exponeret, juxtà statuit tibici-

(1) En 1808 seulement, les élèves de troisième furent exercés, au Concours général, à la composition des vers latins.

nem quem jubet ardenti sono canere bellicum, tabulamque retegit.

Sic tùm ille apparuit, quùm bellicæ sonus tubæ spectantes acriùs incenderat, eòque major adstabat imago bellatoris in patriæ auxilium advolantis.

CORRIGÉ.

THEONIS, PICTORIS ANTIQUI, TABULA ET EGREGIA SOLERTIA.

NASCITUR, ut vates, naturæ munere pictor.
Ne quisquam attrectans calamos, obstante Minervâ,
Audeat ad sacros picturæ accedere fontes,
Ni Deus ex alto nascenti afflaverit ignes
Æthereos, ni vena fluat pollentibus undis,
Ni penitùs menti insideat vis illa creatrix
Atque opifex rerum, quæ Numinis æmula summi,
Indigesta priùs socians elementa colorum,
Et rudibus vitam succis animumque ministrans,
Vertit in effigiem rerum, telâque potenti
Nunc homines spirare jubet, nunc prata virere;
Ire amnes, frondere ulmos, assurgere montes
Imperat, atque humiles sensim decrescere valles.
Nunc etiam impavidis surgens ad sidera pennis,
Terrenæ nil fæcis habens, flammantia cœli
Mœnia transgreditur, templumque ingressa Tonantis,
Sidereâ magnum Numen speculatur in aulâ.
O artis magicæ clara et fecunda potestas!
Ipsa sub artifici spirant animalia cœlo,
Muta licet; torvique lupi si pinxeris ora,
Et patulos rictus, dentesque, oculosque voraces,

Hunc verus simulatum hostem quùm prospicit agnus,
Exertos fugiens ungues porrectaque rostra,
Præcipiti repetit caulas et ovilia cursu.
Audacem si fingis equum, jàm posse videtur
Currere; si piscem, patrias innare per undas;
Si taurum, mugire putes; rugire leonem;
Immanes ululare lupos, et frendere tigres.
Usque adeò mendax oculis imponit imago!
Parrhasii quid vela loquar, quid Zeuxidis uvæ?
Ecquid Apellææ Veneris miracula dicam?
An memorem docti lepidum Cyclopa Timantis,
Quem tabulâ expressum gravidâ cervice reflexâ,
Gramineo dormire toro fingebat? At olli
Eccè superveniunt Satyri: pars territa visu,
Ponè refert gressum; pars admiratur et hæret;
Hic stupet; ille fugit; silet hic; tacitè ille susurrat.
Hi pede suspenso adrepunt, thyrsoque virenti
Metiri digitos, metiri brachia tentant.
O utinàm liceat longo describere versu
Singula picturæ miracula, qualia quondàm
Zeuxis, Parrhasius cum docto fudit Apelle!
Dùm vixêre, fuit benè solers quisque Prometheus,
Creditus æthereis rapuisse è sedibus ignem,
Quo vitam daret ipse suis animamque figuris,
Artifices inter, quos inspiravit Apollo,
Laude Theon esset certè super æthera notus,
Si foret assiduis par fama laboribus unquàm.
Qui modò non homines, at sensus mente latentes
Reddere callebat telâ vivoque colore.
Fecerat is dignam immortali laude tabellam,
Quâ spiranti opifex naturam æquaverat arte.

Vectus equo apparet juvenis bellator in armis;
In patriæ ruit auxilium, quam milite multo
Finibus incumbens invasit barbarus hostis.
Illum per turmas, per mille pericula lethi
Præcipitem impellit rabies; fremit ore cruento.
Arma viamque simul rapuit; volat, ungula campis
Quadrupedis resonat; pulvis glomeratur ad auras.
Ore, oculis, habitu furor eminet; eccè videtur
Corpore connixus toto, jactare feroci
Mente trophæa suis certissima præmia factis.
Læva gerens clypeum venientibus objicit; ensem
Dextra quatit, rutilo prætendens fulgure lethum;
Infrendensque minas et cædem spirat anhelus.
Insuper addiderat pictor nil; milite nullo
Armigerove equitem solers stipaverat. Unus
Vir tabulam complet, spectantiaque ora tenebit.
Antè sed illam oculis quàm dempto vellet amictu
Promere, stare jubet lituo cornuque recurvo
Præconem latè celebrem resonare, tubâque
Præcipitare viros per turbida prælia mortis.
Ad tabulæ stetit ille latus, dùm signa darentur.
Eccè repentè canit metuendus; et eccè tabellæ,
Absque morâ, velum cecidit, patuitque frementis
Luminibus populi. Tùm bellatoris imago,
Dùm ruit, ut patriam tutetur ab hoste labantem,
Adstabat major, vivoque simillima, stantûm
Complevit recalens generoso pectora sensu.

ANNÉE 1809.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

DESCENTE DANS LE VÉSUVE.

Bellis Italiæ recentibus, post hostes fusos, lætâ victoriâ et parto armis suis otio, juvenes Galli Vesuvium visere gestiebant, cavernasque etiam penetrare in intimas. Ergò ascendunt nigrum montem, sensimque ægrè nitentes per cinerem et saxa semiusta, ad culmen crateris perveniunt. Hinc imum despectant fundum, magnosque subindè vicissim devolvunt lapides. Nec sonus, nec ignis visus, nec periculum territant.

Prærupto crateris in margine, via primùm difficilis, tentantque pede cauto. Descensus deindè proclivior, et in ultima voraginis rapidè deveniunt. Hic alii animo hærerent non satis securo; gallicam illi canunt cantilenam.

Tunc crure tenùs medio cineribus mersi calidis sese expediunt, iterque ad auras laboriosius, solo penè mobili, remeant, et per rura exsultabundi virentia, Neapolis repetunt arces et delicias.

CORRIGÉ.

DESCENTE DANS LE VÉSUVE.

HORRIDA naturæ novitas memoranda reposcit
Carmina ; Phœbe pater, nostris nunc versibus, oro,
Dexter ades, faveantque novem de more Sorores.
Quis fauces Orci, quis olentem nescit Avernum,
Nunc avium verè casu grave nomen habentem,
Lucrinumque lacum, virides Ciceronis et hortos ?
Haud procùl ignivomo surgit mons culmine ad auras,
Includens liquidam mortem piceamque cavernis.
Sæpè per autumnum, mediâ quùm nocte silescunt
Omnia, fumus adest pinguis (mirabile visu) ;
Exsiluêre faces, nocturna incendia, passim ;
Baianæ reboant undæ ; cum murmure vasto
Sulfureis tenebrosa palus effusa cavernis,
Fluctuat, immensos eructans altiùs ignes.
Numquid avernales Phlegethon prorrupit in undas,
Terribiles fluctus et saxa sonantia torquens?
Quæ toto resonant tàm crebra tonitrua cœlo?
Eheu ! terra parens cur tantas arsit in iras,
Exitium intentans populis miserabile fessis !
Hi pro tot variis longisque laboribus anni
Agricolis fructus miseris ! hæc præmia ! fractos
Ut frustrà doleant sub iniquo pondere ramos?
Ut retrò stupeant adopertas pulvere frondes?
Pendula momento vindemia labitur horæ ;
Et spes atque labor longi perit irritus anni !
Impia cum Superis credas renovare Gigantes

Bella, nec inceptis unquàm cessâsse nefandis,
Tantus ad æthereas subitò fragor adsilit arces!
Intermissa silent rabidí quùm murmura montis,
Interdùmque jacet mentitâ pace Vesevus,
Quis cineres tentare feros lethaliaque arva
Audeat? hic certæ potuit succumbere morti!
Eccè tamen juvenes, quos bellicus incitat ardor,
Marte suo lætos, lætos victricibus armis,
Dira cupido rapit visenda ad Tartara coràm.
Explorare juvat rutilos cæco igne caminos.
Ergò ægrè ascendunt montem, calcantque feroces
Suppositam saxis mortem cinerique doloso.
Sed jàm summa tenent victores culmina, cœlum
Undè licet terram et pelagus lustrare profundum.
Ante pedes incanta jacet necis impendentis
Parthenope, risu fervens lætoque tumultu.
Apparent latè sociatæ vitibus ulmi;
Nulla sed herba tegit viridanti gramine montem;
Ferventique arbor metuit se credere terræ.
In facilem at surgunt proclivia saxa ruinam;
Squallenti fumo et terrestri fulmine adusta.
Inspiciunt juvenes penetralia hiantis Averni;
Et vidisse cavâ dimissa voragine credunt
Tartareas acies et corpora inania Ditis.
Magnos mox lapides audaci immittere gaudent
Impete, nec fera flamma micat, nec murmur ad aures
Prodit perveniens irati vulnera montis.
Nec vidisse satis: juvat et descendere ad imum
Intrepido cratera pede, et tetigisse cavernas.
Difficiles aditus; facili dein tramite, fundum
Bellica turba petit: sed quæ spectacula cernit!

Ast animis placidi, justoque timore carentes,
Per cinerem et flammas, per mille pericula lethi,
Instaurant firmo patrios modulamine cantus;
Et quæ funesti reboabant murmure montis,
Antra stupent, Bacchum, et Venerem et resonantia amores.
Eccè autem montis Deus expergiscitur; et jàm
Excutiens cineres summo de vertice largos,
Admonuit fugisse viros; cedunt, magnoque labore
Mobilibus figunt terris vestigia; tandem
Faucibus ex Orci superas revehuntur ad auras.
Apparent iterùm campi, saltusque virentes;
Atque urbem longo reduces clamore salutant.

ANNÉE 1810.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

JEPHTES FILIA SORTEM SUAM IN MONTIBUS LUGET.

Per antra et umbras nemorum quibus horret Maspha, ibat sodalibus comitata Jephtias, heu! parentis voto damnata, et miserabile fatum cantu sic levabat:

« Ergò immaturæ morti victima debeor! hunc mihi fructum peperit patris victoria! Jàmque diem sol efferet, quâ virgineo sanguine aras tingam. Hæc me flòrentem ætate manent connubia! Audieram equidem

humanâ cæde Diis litatum, sed tibi præsertim, crudelis Molocche, infantum cruori matrumque assuete lacrymis. Te, Deus Isacidûm, mitior juvat hostia, tibi frugum primitiis, tibi incenso thure litatur, et quod omnia vincit munera, fusis è corde precibus. Quid ergò invisâ cæde Tonantem paramus demereri? Condite, ministri, crudeles cultros, et natam parenti reddite. Sufficiat, quem ille victrici manu fudit, hostium sanguis. Meo nempè arbitrio et regis et patris consilia, Deique jura expendi oportet? Quin morere, imprudens virgo, et querelam comprime? Jephthen absolvit victoria. Valete, sodales, mea cura. Non ego posthàc, vobis comitantibus, per prata flores legam; non ducam choreas; sepulcro desponsa, pallentes sub Umbras abripior. »

CORRIGÉ.

JEPHTES FILIA SORTEM SUAM IN MONTIBUS LUGET.

ANTRA per et veteres silvas, queis Maspha perhorret,
Eheu! incauti voto damnata parentis,
Ibat, confusâ comitum cingente catervâ,
Jephtias, et cantu sic lamentabile fatum
Avertens, nimis infaustum culpabat amorem:
« Ergò immaturæ infelix pia victima morti
Debeor; hos peperit miseræ victoria fructus
Dira patris, dedit et tantos perferre labores!
Jàmque diem solitam revocans sol efferet undis,
Quâ, miserande pater, tua filia, jussa cruore
Virgineo tingam sitientes Numinis aras.
Hæc me connubia exspectant ætate vigentem!

Hæc aderunt, genitor, pietatis præmia nostræ!
Dis equidem falsis humanâ cæde litari
Audieram, sed præsertim tibi, sæve Molocche,
Jamdudùm innocuo puerorum assuete cruori,
Et madidis precibus flecti unquàm nescie matrum.
Te, Deus Isacidûm, alme Deus, juvat hostia mitis.
Primitiis frugum incenso tibi thure litatur,
Et quod vincit opes, quod maxima munera vincit,
His precibus quas mens Domino gratissima fundit.
Ergò quid invisâ certatim cæde Tonantem
Demeruisse parant! crudeles condite cultros,
Pontifices; patri dilectam reddite natam.
Sanguis sufficiat quem victrix dextra parentis
Effudit, nuper civiles ulta dolores!
Hostica sufficiant tot funera! parcite ferro.
Nempè meo arbitrio, ut regis, sic patris oportet
Consilia expendi supremaque jura Tonantis?
Quin morere, imprudens virgo, quin comprime questus?
Voto infelicem absolvit victoria Jephten.
Participes operum sociæ, mea cura, valete.
Infelix ego, non, vestrâ stipante coronâ,
Optatos posthàc per prata virentia flores
Decerpam, nec fas nemorum tentare latebras.
Non choreas ducam: tristi desponsa sepulcro,
Pallentes rapior, nunquàm reditura, sub Umbras.»

ANNÉE · 1811.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

NON METUENDA POETIS INVIDIA.

O TU, qui Melpomenes theatrum ingressus, nobiles regum ærumnas et vasta urbium excidia lamentaris, nè time perfidos rivalium tumultus; ride insanos clamores; rubiginem invidiæ in fructum converte; odium proficiat. Frementes circumstant æmuli; cresce, exsurge, sequere iter vulgo ignotum; nè cothurnum exue, vinces. Nequicquàm Livor sublimem fabulam dente rodit, et è scenâ eam sibilis et convicio explodit. Cerne senem illum venerandum, qui cum ineluctábili falce per sæcula properat; viden' ut curru sublimis proterat Furiam humi dejectam, et fracto pectore, venenum, fel et angues exspirantem? Aspice gemínos amicos qui in laborum et laudis tuæ partem veniunt. Hi jàm tibi sunt æqua posteritas; his junge tuum ingenium, et simùl sociati, generosos fœtus effundite. Illarum haud absimiles arborum, quas paribus succis coævas terra nutrit, et quæ innixæ aliis aliæ, semper procellas immotâ stirpe vincunt, dùm sub earum umbrâ serpentes bella cient inter se, et radices vili cruore humectant.

CORRIGE.

NON METUENDA POETIS INVIDIA.

Felix qui potuit mentis penetrare recessus,
Quique vices varias et inextricabile novit
Cordis iter, quâ sit dolor aut metus arte movendus,
Quæ via sit lacrymis, quæ fletibus apta ciendis,
Quo rapienda æstu, quo demulcenda tenore
Pectora, quæ mentes trahat insidiosa voluptas!

At tu, qui tragico sublimis pegmate surgis,
Flexanimâ arte potens, tamen heu! spes pascis inanes,
Omnia si speras doctæ suffragia Musæ.
Desine mirari, quòd Livor dente maligno
Rodere te, et turpi madefacta Calumnia felle,
Conjurent. Simùl ut quis se subducere vulgo
Ignotum per iter contendit, Pallade dextrâ,
Undiquè clamoso tùm seditiosa boatu
Factio se tollit; pallentibus ægra venenis,
Turba virûm crocitat passim; nempè illa malignos
Lux oculos ladit. Superûm id sapientia regis,
Cuncta regens, sano moderamine temperat, et sic
Consilio inducit quod sit magis utile recto.
Sæpè putri virtus languet corrupta veterno;
Invidiæ stimulis, castro ceu percita, magni
Vis sæpè ingenii sublimibus ardua pennis,
Se tulit ad pulchræ suprema cacumina laudis.

Imprudens igitur tragicum ne pone cothurnum
Vexatus toties; sed brachia dirige contra
Torrentem, et nitens longo molimine pugna.
Excipe jucundos fœdâ è rubigine fructus;
Utere consiliis inimici : scilicet acres
Quò magè deprendis funestum effundere virus,
Hòc magis attentâ ducas vestigia curâ.
Quin simùl ut chartis animus quid prodere gestis,
Ilicet occurrat vigil obtrectator, acuto
Exquirens oculo quâ lethifer arte nocere
Sit potis. Hinc lucro solers apponere sævos
Latratus, morsusque, importunosque furores,
Consiliis usquè auscultans, errata retractes.
Quod vitii carpunt, hoc emendare labores,
Nec nisi sanato tibi dicta refellere morbo
Cura sit; et quò te violentiùs hostis iniqui
Impetiit livor, tendens impingere dentem
Immerito; virtute novâ defendere carmen
Hòc magis incumbas. Dùm te malesana procaci
Turba poetarum vexat clamore, Camœnæ
Affectans violare decus, convicia fortis
Despice latrantûm; vanam crocitare cohortem
Corvorum sine, nec te odia hæc crudelia turbent.
Nùm possunt unquàm maledicta per irrita laudem
Infestare tuam; vili sic voce crepantes
Vilia? sed justâ componet lance labores,
Et tibi cuncta dabit suffragia serus Apollo.
Aspice qui properat per sæcla futura verendus
Invictâ cum falce senex; sublimis aheno
Contundit Furiam curru, victorque jacentem

Proterit; at moriens viridi cum felle venenum,
Serpentesque atros fracto de pectore ructat.
Aspice qui laudis veniunt comitesque laboris
Emeriti juvenes, tibi quos devinxit amicos
Sanctus amor studii, celebrati et nominis ardor.
Hi tibi posteritas fiunt, justique nepotes :
Ingenium queis junge tuum, vigilemque laborem ;
Atque ita Apollineo sociati fœdere, dentes
Invidiæ frustrà rabidos, rideteque morsus,
Et, generosa cohors, generosos fundite fœtus.
Haud aliter paribus succis, quas terra coævas
Innutrit, quercus altæ timidæve cupressi,
Mutuâ connixæ, fraternâ stirpe recumbunt,
Æoliam et rabiem debacchantesque procellas
Vincentes, condunt atro capita ardua cœlo ;
Intereà ad truncum turgentes felle colubri,
Intestina cient inter se prælia, vili
Undè cruore madet tellus sanieque virenti.

ANNÉE 1812.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

DELPHINORUM ERGA SUOS PARTUS CARITAS.

Fortè junior delphinus juxta nostri Oceani littus nuper ludebat; raptus ardore juvenili, procùl à matre et sociis natans, obviam navigiis ibat, et circà subsiliebat. Tandem humanæ vocis cantibus et pastoris fistulâ allectus, in arenam erupit. Mox in terrâ destitutus, se gemuit nudum, et ploratu ipsa commovit maria. Audivêre socii, et mater imprimis, quæ statim, velut sagitta velox, è mari volat ad littus; sed exstinctum juxta natum jacuit, miserationem petens, et mox æstu relabente relicta, desiderio exspiravit.

Cujus optimæ matris pellem nigrantem, paleâ refertam et spectaculo expositam, nunc boni Lutetiæ cives, ære dato, mirari gestiunt.

CORRIGÉ.

DELPHINORUM ERGA PARTUS SUOS CARITAS.

Ite modò, et quæ vana sophi commenta loquuntur
Credite: quòd nostri fallunt animalia sensus,
Seque movent sine mente, suis ut machina nervis

Ducitur huc illuc ; ut acus magnetica miris
Irrequieta modis partes se versat in omnes,
Donec hyperboream tandem respexerit Arcton.
Hæc ut vera putes si quis suadebit, eisdem
Eripiet verbis humano è corpore mentem.
Instruat insidias canis et per aperta secutus
Arva feram, spernat vestigia nota viarum,
Et petat obliquo compendia tramite furtis
Apta suis ! Lepus ipse canes post terga sequaces
Ludat, et implicitos confundat odora per orbes
Signa pedum, nullosque dolos in pectore verset !
Expers consilii miras exerceat artes
Simius, et fustis lateat formidine, culpæ
Inscius ipse suæ ! capiendis piscibus aptas
Magnæ mentis opus, fiber alto in flumine moles
Ædificet ! tantâ nidos avis exstruat arte !
Venturæque hiemis memores, æstate reponant
In commune cibos apis et formica ; nec ullum
Ingenium divina regat molimina regum !
Hæc agitent secum vacuæ deliria mentis,
Queis licitum fuit ex uno vel simplice motu,
Materiæ in quadrum sectæ diffundere terras,
Et maria, et cœlum, et spectabile quidquid in orbe ;
Qui potuêre levi de pulvere fingere solem !
Ludat et in brutis cœlo qui lusit in alto
Cartesius, novus astrorum fabricator et orbis !
Prodidit exemplum quoties animantibus esse
Ingenium mentemque mali rectique sagacem !
Obstupuit quondàm detrusi in vincla Sabini
Roma canem, nullis abigi de carcere plagis
Qui potuit ; præceps alto de ponte Sabinus

Mittitur in Tiberim, manibus post terga revinctis;
Pronus et ipse canis saltu se jecit in amnem;
Et dorso exanimum sustentans impare corpus,
Maluit in mediis occumbere naufragus undis,
Quàm domino superesse suo : mirabile visu
Prodigium mœrens populus spectabat, amorem
Infractamque fidem cane demiratus in uno.
Nec minùs ultorem Galli stupuêre molossum.
Illius ante oculos dominus clàm vulnere cæco
Conciderat, multo fundens cum sanguine vitam.
Visus deindè cani mediâ sicarius aulâ,
Vindictam stimulat, memoresque resuscitat iras.
Ergò virum sine more feris latratibus urgens,
Indicium ostendit sceleris, pœnasque reposcens
Irruit; et quanquàm sicarius iret in armis,
Solaque protegeret pietas spectanda molossum,
Hostica vindicibus dens morsibus ilia rupit.
At neque melliferæ durique laboris amantes
Prætereantur apes, tectis quæ dulce sub îsdem
Unanimes agitant studiis concordibus ævum;
Nec sibi mella vehunt, flores quæsita per omnes;
Communem referunt sed in horrea publica victum;
Tristior atque gemens amisso compare turtur;
Fida columba mari; patrumque cicouia nutrix;
Quæque diù rimata solum gallina, repertis
Abstinet ipsa cibis, pullos ut pascat edaces.
Denique sub muto ludentia flumine pisces
Signa dedêre, viros inter, rarissima amoris.
Nam prope nostra olim resonans quæ littora tundit
Fluctibus Oceanus, juveniles corpore saltus
Delphinus dabat exsultans, et cærula caudâ

Æquora verrebat. Rores imbresque marini
Hunc circum latè, pelago strepitante, resultant,
Atque trahunt varios adverso sole colores.
Jàm procùl à sociis tenerâque parente, cupido
Incautum abripuit; gaudens occurrere navi,
Anteit exsiliens, innectitque orbibus orbes.
Humanæ tandem captus modulamine vocis,
Dùm resonat ripâ insidens Amaryllida pastor,
Et blandum querulo dispergit arundine carmen,
Musicus in siccam imprudens erumpit arenam,
Et saltu misero terrâ sitiente recumbit.
Mox autem ponto fluctus retrahente, perosus
Seriùs heu! ludos, torto dat corpore motus,
Ut patrium repetat pelagus, salsosque penates.
Sed nil proficiunt misero molimina: frustrà
Ingeminat luctum, et ripas lacrymabilis urget.
At sonitum mater (quid possit fallere matrem?)
Audivit spatians commota per æquora ponti;
Advolat, absque morâ levior similisque sagittæ,
Littora sicca petit. Tanti mala præmia amoris!
Littore quæsivit natum, ingemuitque reperto.
Nam prolem juxta exanimam unda repentè relabens,
Suffocat heu! miseram matrem similemque precanti
Auxilium, quod non homines sociive tulêre.
Nigrantes nunc exuvias, pia pignora amoris,
Et fidis manibus feno paleâque refertas,
Festini ut videant concurrunt undiquè cives,
Et juvat, ære dato, maternam cernere pellem.

ANNÉE 1813.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

COELUM, NON ANIMUM, MUTANT, QUI TRANS MARE CURRUNT.

HORAT. ep. II, lib. I.

QUID juvat longinquum commercium? quid prodest immensa maria cœlumque rigens, sub utroque cardine, vidisse, si fugere te nequeas, si mentis onus non possis excutere? Semota nostro mundo Peruvia non restinguet æstus pectoris. Curas ardentes potiùs exue; nam hostis ferox tenet intimos animi recessus; insane! bellum trahis, et loca tuta quæris, et sedes amœnas!

Æger, quem febris urit, nequiquàm lecto suo versat artus miseros, mutat latus fessum, rursùs cubat in faciem adustàm; noctes insomnes pestem in medullis latentem produnt.

Et tu febre exardescis, nec succi quibus deest vis medica, periment ignes in venis accensos; turbabunt magis, doloremque novis irritabunt stimulis.

Melioribus consiliis utere; pelle sensus pravos; dedisce spes et metus; imperium rationis sequere. Quisquis innocuam sine labe vitam agit, corporis animique pace fruitur.

CORRIGÉ.

COELUM, NON ANIMUM, MUTANT, QUI TRANS MARE CURRUNT.

Quid longinqua juvant hominum commercia? tractus
Immensos, dubiosque maris tentâsse furores
Quid juvat? ah! malè sit, sævum qui primus in æquor
Ausus inexpertas devolvere montibus alnos,
Et volucri imprudens animam committere vento!
Non illi humanus circa præcordia sanguis
Fluxit; at innati rigor æris, et effera vinxit
Corda chalybs, triplici stupuerunt robore membra.
Quem non Æoliæ movit discordia turbæ,
Non Hyades pluviæ, non præcipitantibus Euris
Africus, aut gelidis certans aquilonibus Auster!
Ergòne tellurem discordibus abscidit undis
Nequicquàm Deus, ut sacros ratis impia fluctus
Tangere et indocili prætensa repagula terræ
Rumpere nil dubitet! tantus rapit ardor habendi!
Hic miser, innumeris cui mens erroribus ægra
Pacem animi evertit, frustrà mutare laborat
Sole domos alio; seu navem ascendat, equumve
Urgeat impositus dorso, tamen undiquè diræ
Circumstant pestes, atque urgent agmine denso
Anxietas, comes atra, premit sequiturque fugacem.
Dic age, Pellæus juvenis dùm funera prædo
Densa vagus cumulans, toto furit impius orbe,
Quo se consilio sustentat? nempè protervus
Impatiensque suî, externo sub sidere quærit,
Si forsan diros, quibus hunc insania vecors

Exagitat, possit curarum fallere morsus.
At nunquàm hærentes stimulos semperque sequaces
Evasisse putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos et cæco verbere pulsat,
Occultum quatiente animo tortore flagellum !
Nocte dieque suum gestant sub pectore testem !
Nulla quies misero veniet cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ et sudant præcordia culpâ.
Sontibus haud prodest Erythræi littoris oras,
Auroræ populos, et claustra extrema petîsse,
Urget adoratus quâ Titan igne propinquo
Assyriam pubem, Persas Nabathæaque regna.
Se nunquàm fugiunt; sibi littore quolibet adsunt.
Criminis ignoti prima est hæc ultio; quòd se
Judice nemo nocens absolvitur; instat ubiquè
Pœna sequax, duro contundens verbere pectus.
Effrenos urget malesana libido vagari.
Quid juvat extremos, per mille pericula lethi,
Sollicitare Indos, gemmasque aurumque repostum,
Rimari orbe novo, quod navibus atque quadrigis
Quærimus? hoc juxtà nullo eccè Lutetia sumptu
Suppeditat, neque se sub curru solis iniqui,
Oceani fines ultrà magis offeret alma
Pax animi, quàm tardus agit quà plaustra Bootes.
Æger, quem tremulo febris variabilis igne
[illegible], quùm laxis morbus grassatur habenis,
Pallentesque notat vultus, macilentaque membra,
Sævior attenuat, lecto versare laborat
Nequicquàm corpus; facieque recumbit adustâ,
Si voluit mutare latus; medicamina somnos
Non revocare valent; vigili sed cura dolore

Indicat accensis violenta venena medullis.
Te quoque febris habet longoque ardore fatigat,
O qui sollicitos versas sub pectore sensus!
Tollere nec poterunt succi, quibus apta deest vis,
Jamdudùm hærentem corrupto in sanguine morbum.
Auctores contrà accedent stimulique dolorum,
Mille voluptates, quas blanda levamina quæris.
Quisquis enim impositum trepidis cervicibus ensem
Suspicit, et tenui suspensa pericula filo,
Non illi Siculæ sapiunt regalia mensæ
Fercula, nec veteri spumantia pocula Baccho;
Dulcibus huic neque aves numeris, neque garrula docto
Pollice pulsa fides, vel fila sonantia plectro,
Suadebunt somnos, poteruntve expellere curas.
Cui vixisse bono, datur et vixisse beato.
Utere consiliis tandem melioribus; et spes
Atque metus vanos prudens dedisce; sequaris
Virtutis leges, silvas et rura colendo.
Felix ille, gravi rerum quem pondere pressum,
Semotum longè à strepitu et popularibus auris,
Interdùm molli patrium rus accipit umbrâ!
Blanda fatigatam demulcent gaudia mentem;
Seu libeat nemorum calles lustrare canoros,
Quùm matutinæ rumpunt nemus omne volucres;
Mugitusque boum de valle audire reductâ,
Quùm pastæ sese referunt ad tecta juvencæ!
Seu flores curare suos, seu visere fontes,
Nescio quâ lætam captus dulcedine mentem.
Insanos jàm non aulæ, non urbis honores
Respiciet; meliùs silvæ rivique placebunt,

Et quæ pura venit puro de rure voluptas!
Prata per et valles umbrosas, semita certè
Tranquillæ per virtutem patet optima vitæ.

ANNÉE 1814.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

NYMPHA SEQUANÆ REDITURUM GALLIÆ REGEM, LODOICUM, VOTIS ET PRECIBUS URGET.

Veni tandem, exspectate, veni! navis optata quæ debet Lodoicum, littoribus nostris advertatur. Veni, precor, et quamvis tibi serviat Æolus, ventis famulantibus, quamvis cognatus Sequanæ Nereus faveat undis omnibus, potior tibi sit aura populi, quæ suum regem vehit, nec ullo vento vela tua meliùs aut pleniùs tumeant!

Mox amorem venienti vias occludentem, tuaque prementem vestigia videbis. Nec genua labant senescentibus, nec quos morbus detinebat, jàm nunc detinet dolorum immemores; nec dubitant tumultuanti turbæ se credere pueri puellæque. Dùm compita flammis triumphalibus rutilant, domus accenduntur, plausus alacres circumstrepunt, exhilarantur omnium pectora, felices quibus contigit suum Lodoicum, à dulci patriâ, heu! diù divulsum excipere, postquàm superata cessit Fatorum inclementia!

O tandem adsis, quem nec fregit mollis desidia, nec unquàm voluptas venenatis deliciis infecit; sed virum informavit res dura, severisque finxit studiis, et ad nostram felicitatem propriis malis laboribusque præparavit!

CORRIGÉ.

NYMPHA SEQUANÆ REDITURUM GALLIÆ REGEM, LODOICUM, VOTIS ET PRECIBUS URGET.

EXSPECTATE diù liceat, Lodoice, redire.
Navis, quæ debes commissum reddere nobis,
Littora gaudenti contingas mœsta carinà.
Exspectate veni, et quanquàm tibi numine dextro
Serviat Hippotades, Zephyrûm famulantibus auris,
Cognatus quanquàm faveat bonus omnibus undis
Nereus ille meus, populi sit gratior aura,
Quæ lætâ regem ducit studiosa carinâ,
Ullo nec meliùs vento tua vela tumescant.
Eccè redis, Lodoix, ferventque undante tumultu
Compita; quisque domum linquit: generosa juventus
Undiquè tam cari sequitur vestigia regis.
Regni spes redeunt, redeunt solatia gentis;
Restituit Gallis cœli indulgentia patrem.
Jàmque Parisiacam princeps incedit in urbem,
Urbis amans et amor: Lodoico sospite, sospes
Exsultat populus: cuncti denso agmine currunt,
Optati ut pascant oculos dulcedine vultûs.
Attollunt matres natos, et ab ubere natus
Balbutit nomen Lodoici, noscere patrem
Incipit, applaudit risu manibusque tenellis:

Quique senex baculo pigros vix sustinet artus,
Accurrit tremulè velox, præcepsque vacillat.
Quos modò detinuit pendenti in funere morbus,
Hos (mirum!) subitò linquit, veterumque dolorum
Immemores, reditûs vultu testantur ovanti
Gaudia; nec dubitant pueri innuptæque puellæ
Fidentes sese trepidanti credere turbæ.
Dùm læto latè miscentur cuncta tumultu,
Fervida dùm rutilant crepitantibus undiquè flammis
Compita, nunc populus memori de pectore grates
Persolvit; pellit trepidum nunc corde dolorem.
Lætitiæ compos, splendens exsurgit in auras
Sulphur, et innocuè tonat; igniti orbibus orbes
Subsultim crepitant, ficto et splendore jocantur.
Undiquè dùm stellas rivali lumine fingunt,
Spectantes blandè recreant suadentque cachinnos
Dulce satellitium; flammâ loca cuncta relucent.
Undiquè confuso resonant spectacula plausu,
Cunctorum invadit communis corda voluptas.
Concursus qualis, quanta et concordia voti!...
Dilecti defixa oculos in imagine regis,
Plebs miratur hians; de principe multa susurrat.
Gratia quanta genis! frontem clementia qualis
Exhilarat! ridet quàm blando affabilis ore!
Quæ bonitas vultu nitet, almi cordis imago!
Nempè ardet populos diuturnâ pace beare,
Ut semper vivant secura per otia Galli.
Vivat et ipse diù, quo felix Gallia vivit.
O fortunatos nimiùm queis cernere regem
Contigit, et dudùm desuetos visere vultus.

Exsulis. Heu! longè patriis diversus ab oris,
Errabat Lodoix, fatis jactatus iniquis;
Sed tandem cessit victa inclementia Fati;
Redditur incolumis patriæ rex inclytus actis.
Nunc adsis, quem non mollis socordia fregit:
Adsis, namque tuam nunquàm damnosa Voluptas
Deliciis potuit sanam corrumpere mentem;
Sed fecit res dura virum, studiisque severis
Finxit, et ut Gallos justâ ditione bearet,
Innumerisque malis proprioque labore paravit.

ANNÉE 1816.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

Satan passe en revue l'armée des anges rebelles.

Aciem explicuêre infernæ phalanges, hastis undiquè horrentes et ad signum ducis intentæ.

Ille perlustrat oculis turmas, miraturque quo stent ordine, quæ ferant ora, quos artus, quibus armis induantur. Gaudet, superbitque tali exercitui imperare.

Omnes ipse supereminet, turri similis, omnibusque conspiciendus. Aliquid enim pristini splendoris retinuit; lapsum deum agnoscas, majestatemque paulò obscuratam.

Qualis mane novo fulget sol autumnalis, quùm inopes fundit radios, vixque obliquum lumen per aeris cali-

ginem mittit; aut quùm deficiens tristi crepusculo cæcos portendit tumultus, regesque terret.

Is erat inferni regis fulgor; hærebant tamen impressa vultui fulminis vestigia; sedebant genis liventibus Curæ; at ex audaci supercilio eminebat Superbia et Vindictæ cupido.

CORRIGÉ.

SATAN PASSE EN REVUE L'ARMÉE DES ANGES REBELLES.

VIDERAT Antitheus niveam per gramina nympham
Errantem, et facilis captantem gaudia ruris,
Pascentemque animum jucundæ munere vitæ!
Vidit, et indoluit tantorum hærede bonorum
Tam cultæ telluris opes, tantasque teneri
Vivendi illecebras; quin celsa palatia divûm
Clausa sibi, quæque infamis bona perdidit exsul.
« Ergò, ait, immeriti patriis proscribimur astris
Cœlituum procères, magni decora alta Tonantis,
Primigenique deûm! nostris-ne indignior hæres
Sedibus exsultet, luteæ pars ultima terræ!
Indecores premimur, vulgi tolluntur inertes
Et viles animæ, cœloque fruuntur aperto!
Heu dolor! et Superûm decreta indigna! fatiscat
Orbis, et antiquo turbentur cuncta tumultu,
Antè libens patriis quàm pellar turpiter oris!
Huc agitè, umbrarum cives, Stygiæque phalanges!
Ultrices Furiæ, stirps funestissima Noctis! »
Dixit, et imperium sensit famulator Avernus.
Arma simul ferrumque fremens, ruit omne per antrum
Immensum vulgus furvæque per ardua turmæ.

Funditur emissis Acherontica turba maniplis,
Qualis motarum Nereus raptator aquarum,
Horrisono strepitu, postquàm laxavit habenas,
Carceribusque ruens, captivas ejicit undas,
Objice perfracto; tùm, libertate receptâ,
Æquoreos volvit montes, perque avia spumans
Fertur, et effusâ trahit obvia quæque rapinâ.
Sic Acherontei Manes, ac pallida fusci
Castra dei circum fremitusque minasque dedêre.
In primis Mors atra fuit, miserabile monstrum,
Horrendum ac deforme malum: frons pallida torquet
Mille oculos, queis cuncta videt, nec cernitur ulli;
Surda caput, nullæque patent orantibus aures.
Liventes exsucca genas; vix ossibus hærens,
Naribus infensum tetra aspirabat odorem.
Flumine dimensam signabat clepsydra vitam
Lævâ imposta manu; vibrabat dextera falcem
Hactenùs intactam, nec ab ullâ cæde rubentem.
Innumeri circùm famulatrix turba, Dolores,
Morborumque hærebat iners genus, improba Pestis,
Tartareis ardens facibus demensque cruore;
Et tremula incerto Febris variabilis æstu.
Debilis has inter Mortis cognata Senectus
Hìc aderat; rugis illi cutis aspera squallet;
Horrida crinigero silvescunt tempora mento.
Mœstarum juxtà Curarum effunditur agmen.
Hos præter Labor insequitur, nudusque lacertos,
Incultusque; rigans madidos sudoribus artus;
Et Luctus, gemitus alto suspiria ducens
Fracta animo, lacero discissum pectus amictu;

Obsita frons nebulis, toto sedet Horror in ore.
Ipsa tenebrosis Paupertas nata sub antris,
It comes. Indefessa dolet; cava lumina tristi
Subsidunt vultu, et digitis manus horret aduncis;
Et suadere nefas, et multùm audere parata,
Dira Fames juxtà exsangui præpallida vultu,
Vix cute deformes malarum obtecta cavernas,
Torva supercilio, costas nudata patentes.
In medio turmas inter provectus ovantes,
Cernitur Antitheus; reliquis hic altior unus,
Excelsæ similis turri, supereminet omnes,
Conspicienda ferens latè sublimia colla.
Qualis mane novo luteâ ferrugine pallens,
Lampade Sol inopi fundit sua lumina campis,
Quùm reduces brumas curru subvectus aheno,
Autumnus retrahens terram spoliavit honore;
Aut ubi consuetos calles sine lege relinquens,
Sontes horribili terret caligine reges,
Sanguineum intentans bellum cæcosque tumultus.
Hoc rutilat splendore ferox dominator Averni.
Frons nebulis obscura latet, torvumque furorem
Dissimulat, fidæ tectus velamine noctis;
Et tamen apparent impacti fulminis ori
Vulnera, quæ cœlo quondàm jaculatus ab alto
Terrarum et cœli iratus rex vindice dextrâ.
Os trifidam exertat linguam; frons lumen acutum
Contorquet, patulis fumant de naribus ignes.
Fas tamen è formâ lapsum cognoscere numen;
Namque novâ splendoris adhùc sub imagine prisci
Nunc quidquam retinet: Vindictæ dira cupido

Audaces flatus, dubii spes certa triumphi
Ore truci insidunt, et conscia pectora versant.

ANNÉE 1817.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

AJACIS AMENTIA.

Nox erat, et lampades incertam vix lucem fundebant. Curis agitatus Ajax, nullam strato requiem invenire potest. Manet enim mente repostum Atridarum judicium, et prælatus Ulysses.

Ecce, Palladis irâ, furor ingens occupat animum; lecto desilit amens, gladiumque rapit, ac per noctis umbras ingredi parat.

Frustrà furentem retinere certant comites, amicisque vocibus flectere: « Quò ruis, Telamonie? quis te ad arma vocat? num increpuit tuba? jacet exercitus somno sopitus. » Ille nihil, obstantes removet, solaque per castra spatiatur.

Mox redit, boum armenta cogens, quos ut captos vinclis onerat, laniat flagellis, et ferro jugulat, acerbum ridens, et jactans quas de Atridis et Ulysse pœnas repetierit.

At misero sensim redit animus; videt obstupetque videndo, quam indignam dederit stragem. Audit ex

amicis quæcumque fecerit amens; tùm ingemit et illacrymatur, congestaque super pecorum cadavera sedet, funesta volvens consilia.

CORRIGÉ.

AJACIS AMENTIA.

SPARSERAT horrendas nox undiquè nigra tenebras;
Lampadis incerto vix Dorica lumine castra
Fulgebant; Danaos passim sopor altus habebat,
Fundebatque almam fessis per membra quietem.
Multus inest horror latè, loca cuncta silescunt.
Ast Ajax, grandi perculsus corda dolore,
Et decus antiquum et contemptæ laudis honorem
Lugebat, læso sub pectore plurima volvens.
Heros ille diù curis mordacibus actus,
Blanda nequit, strato recubans, miser! otia somni
Carpere; namque sopor, lenimen dulce malorum,
Lumina non claudit; menti permulta jacentis
Se objiciunt; magno curarum fluctuat æstu,
Atque animum celerem furibundus in omnia versat.
Hæret Atridarum læsâ sub mente repostum
Judicium, insidiis hæret prælatus Ulysses.
Eccè viri, divinâ incensi Palladis irâ,
Sollicitam mentem subitò furor occupat ingens.
Nulla mora, ingrato jàm lecto desilit amens;
Heros præcipiti dextrâ lateri applicat ensem
Fulmineum; obscuras solâ sub nocte per umbras
Ibat; sollicitus tenebras explorat eundo.
Nequicquàm comites certant retinere furentem,
Atque animum exardescentis mollire precando.

Verba volant, cursuque ferox ad prælia tendit.
« Quò ruis infelix? quænam te insania cepit?
Quò, periture, ruis, Telamonie? passibus amens
Quid quæris? properas heu! tristi occurrere fato!...
Ajax, quid mortem juvat irritare minantem?
Siste gradum, tua te conjux exorat, amicis
Ne pudeat monitis ultrò parere tuorum.
Quis vocat ad pugnam, stimulatque lacessere Martem?
Nùm crepuit tuba, bella canens heu! murmure sævo?
Latè cuncta silent, atque agmen sternitur alto
Sopitum somno; solus spatiaris in agris. »
Ille nihil : sed flammato sub pectore volvens
Multa, sibi obstantes frustrà indignatur eunti.
Terribilis removet turbam procùl, ac rotat ensem
Sanguineum. Qualis ferventi in littore serpens
Incaluit, sumpsitque novas fervoribus iras,
Talis et ille furit; solus per castra vagatur,
Irridet Martemque ferox aciesque lacessit.
Huic triplici crinita jubâ galea alta coruscat;
Et vastum clypei ferro diverberat orbem.
Ille hastam quatiens infesta incurrit ad arma;
Urget cædis amor, stant acrî lumina flammâ.
Haud aliter sævit campo exspatiatus aperto
Acer equus; sonitum si quà procùl arma dedêre,
Erigitur, lætisque hinnitibus aera complet.
Mox redît antê boum cogens armenta superbus,
Et veluti captis arctissima vincula victor
Injicit, et crebro resonantia terga flagello
Dilaniat jugulatque; heros irridet acerbum.
Quas ex Atridis pœnas et Ulysse reposcat
Inscius ostentat demens, turgetque triumpho.

Sed mox pacatæ sensim lux reddita menti est;
Errorem agnoscit, videt, horrescitque videndo
Quâ strage attonitam consperserit undiquè terram;
Auditque ex sociis quæcumque patraverit amens.
Tunc Ajax gemit, et culpam sub mente revolvens,
Nunc rigat os lacrymis, et nunc suspiria mœsto
Corde trahit, mortem metuendâ voce precatus;
Atque super pecudum congesta cadavera sidens,
Consilia heu! funesta nimis sub pectore versat.

ANNÉE 1818.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

IN SPIRITUM POETICUM.

Ille quis est calor qui pectus novâ accendit flammâ? quid mens turbido motu trepidat, et Deo instincta ad cœlum tendit assurgere, sensibus relictis? agnosco: nempè super æthera rapit poetas, si quandò adest Apollo favens, et dat ex venâ feraci carmina fundere.

Ergò ut sacrum ignem conceperunt, subitò nova lux novum orbem illis aperit. Apparent undiquè aliæ rerum formæ et imagines solitis majores. Non jàm oculos vel aures fugit deorum vultus et sermo. Omnia animus videt arcano plena numine. Cœlum lustrat et magna sibi fingit spectacula. Si populi, abruptis fœderibus, ruunt in bella, Discordia revulsit jàm portas, Martem

vocans; ille insultans curru, agminibus neces spargit, cumulat ruinas, et per orbem immittit incendia.

CORRIGÉ.

IN SPIRITUM POETICUM.

Ille quis est calor insolitus qui frigida flammis
Pectora succendit? cæco mens turbida motu
Quid trepidat? pulchro jàm tentat surgere nisu,
Atque instincta Deo terræque oblita, relictis
Sensibus, æthereas nunc tendit surgere ad arces.
Agnosco: eximios secum super astra poetas
Nempè rapit, si quandò præsens adsit Apollo;
Datque aditus et fecundâ celebrare Minervâ
Heroum laudes, nec non ingentia facta;
Numineque afflati, venâ jàm divite versus
Diffundunt, quos Fama feret venientibus ævis.
Ut sacros ignes sensit sub corde poeta,
Lux oculis insueta novum subitò objicit orbem;
Tùm menti apparent aliæ rerum undiquè formæ
Majores solitis, nec jàm mortalis habetur.
Non oculos cœlum refugit, fruiturque deorum
Colloquiis; videt omnia numine plena latenti:
Nil vatem fallit; cœlum perlustrat, et arces
Sidereas, et magna sibi spectacula fingit.
Si populos famæ laudumque arrecta cupido
Invadit, gentesque juvant bella, horrida bella,
Fœderibus ruptis, suadetque lacessere Martem.

Ambitio, Jani sævas Discordia portas
Impulit ipsa manu, civesque accendit ad arma.
Tunc mihi sese offert Patriæ indignantis imago.
Undiquè sordescunt abductis arva colonis,
Cultoresque suos Tellus inarata reposcit,
Et matres erepta sibi sua gaudia lugent.
Quæ vos tanta rapit miseri dementia, cives?
Prosilit innumerus pulchra in certamina miles,
Capturusque ruit per aperta pericula lauros.
Impius insultans, curru sublimis in auris,
Agminibus Mars mille neces longo ordine spargit;
Nil movet audacem; sedenim, crescente periclo,
Crescit ovans animus, furor exardescit eundo.
Latè indefessus sævit, multâque ruinâ
Sternit agros; quantus manat cruor undiquè terrâ!
Corpora corporibus cumulantur mortua vivis,
Immittitque ferox incendia dira per orbem.

ANNÉE 1819.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

SORORES E CHRISTIANA CHARITATE DIGTÆ LAUDANTUR.

Dùm vanis indulget voluptatibus otiosa divitum cohors, aspice illas mœstissimas ædes, ægrotantis Egestatis perfugium, ubi conferta languent tot miserorum

corpora, funestam luem spirantia. Quis sustinebit illis operam impendere, alios solari morientes, alios ad vitam revocare? O dulcis Pietas, vim tuam agnosco! per te virgines castæ jocos puériles et spem thalami oblitæ, didicerunt insomnes noctes, ærumnas et fastidia innumera perferre, ut vitæ ipsius periculo, tot malis succurrant. Utcumque sævierit bellica virtus, haud minor emicuit indefessa feminarum iflarum virtus. Audisne furentium militum clamores, quos morbus aut hostile ferrum à prædâ vel cæde retraxit? at ipsis occurrunt piæ virgines, quarum in ore lucent Patientia, Lenitas, Miseratio. Mox alligantur vulnera, poculumque salutare cum solatiis datur. Tum, ferus bellator matrem vel sororem reminiscitur, quæ, si fas esset, ipsi eodem studio adessent, suspensamque suis oculis lacrymam miratur.

CORRIGÉ.

SORORES E CHRISTIANÆ CHARITATIS DICTÆ LAUDANTUR.

Cernite, dum falsâ deceptus imagine rerum,
Indulget locuples ludis, et gaudia captat
Intermissa sibi nunquàm, lugentia latè
Tecta diù sævo morborum dedita pesti;
Inveniunt ubi perfugium quos urget Egestas,
Et cruciat Febris diro violenta veneno,
Languescunt ubi tot miserorum strata cubili
Corpora funereò, diram spirantia tabem:
Horror ubiquè ingens et plurima mortis imago....
Ergò quis audebit, positâ formidine, curas
Assiduè miseris famulanti impendere dextrâ?

Eheu! quis posset tantos lenire dolores
Voce suâ? sed nulla juvant solatia Mortem!
Ergò quis ad vitam revocare salubribus herbis!...
O dulcis Pietas, solatrix una malorum,
Vim cognosco tuam: te propter spernere ludos
Turba puellarum discit, castissima turba.
Nulla pericla timens, ultròque oblita jugalis
Spem thalami, læta humanos contemnit amores,
Atque suam miro statuit consumere vitam
Officio, ut miseros propiori à morte reducat.
Insomnes didicit propter te ducere noctes,
Ærumnasque pati tristes, et tædia ferre,
Ut tantis, vitæ ipsius discrimine, morbis
Audens succurrat, nullo defessa labore.
Parva loquor: nam utcumque armis Mavortia flamma
Sævierit, nunquàm virtus satiata resedit,
Præsenti quondàm miseræ data numine terræ.
Nonne audis miseros equites, quos languida pestis,
Quos modò perfodit ferrum lethale profundo
Vulnere? nunc Morti sunt debita præda minanti.
Nonne audis mœstos rumpentes pectora questus,
Auxilium gestu et morienti voce petentes?
Eccè puellarum pia turba jacentibus ægris
Occurrit, mœsto revocat spem in mente relictam,
Apponitque simùl præsentia pocula labris.
Illarum lenis Patientia spirat in ore,
Atque virûm lacrymis lacrymas miscere videres.
Vellere connexo mox sanguinolenta ligantur
Vulnera; quin longum nunc placatura dolorem,
Obsequiosa cohors properanti pocula dextrâ
Præbet, jucundoque juvat sermone jacentem.

Tùm sævus miles matrem caramve sororem
Mente recordatur, quæ, si fas esset, eodem
Vulnera curarent studio, auxilioque juvarent.
Talia sollicito miles dùm pectore volvit,
Suspensam lacrymam miratur, et ærea primùm,
Invitus quanquàm, molliri pectora sentit.

ANNÉE 1820.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

ORLANDUS TYRANNUM VOCAT IN PUGNAM, ET ENECAT.

INCLYTUS ille scelerum ultor, Orlandus eques, post varios errores, apud gentem barbaram devenit, quam tyrannus quidam, magicæ artis peritus, sævissimo premebat imperio. Huic erat teli genus vel potiùs fulminis hac ætate ignotum. Paululùm pulveris et plumbi in cavo ære contriti, vel unius nisu digiti, in flammas et immensum fragorem erumpebat. Indè omnibus pavor oriebatur : fortes quoque arma illa plus quàm mortalia reformidabant.

At Orlandus adest : tyrannum vocat in pugnam, et stricto procedit gladio. Turbatus ille suum fulmen incassùm emittit; pergit imperterritus heros, et mox trepidantem enecat. Victor tendit ad littus, gazam victi sceptrumque oblatum recusans. Illud tantùm terrestre fulmen pro præmio accipit, navem ascendit, et in al-

tum devectus : « Abi, inquit, infernis propiùs, undè originem cepisti ; nemo unquàm sit tàm generi humano et heroum laudi infensus, qui te rursùs in medium proferat. » His dictis, fatale telum in fluctus immisit.

CORRIGÉ.

Orlandus tyrannum vocat in pugnam, et enecat.

Longum iter emensus, casu jactatus iniquo,
Hic vir famâ ingens, propriis ingentior armis,
Inclytus hic factis heros, insigne per orbem
Orlandus nomen laudemque paraverat ; eccè
Gentis barbaricas eques ille accesserat oras.
Impius, et magicâ doctissimus arte tyrannus
Hanc gentem immiti pressam ditione tenebat.
Huic, populis planè ignota hac ætate, latebat
Quædam forma necis, fulmen mentita Tonantis.
Pulveris ære cavo is paulùm plumbique terebat
Suppositum, quod mox vacuas surgebat in auras.
Unius nisu digiti, conamine nullo
Erumpit subitò in flammas, fragor intonat ingens.
Omnibus indè pavor non suetus : corda virorum
Horrisono strepitu turbari, nescia causæ ;
Atque metus tantò virtute potentior, arma
Illa pavere satis plus quàm mortalia quisque.
At Orlandus adest scelerum justissimus ultor.
Indomito rabies spirat Mavortia vultu,
Amens ille fremit, rapidasque ardescit in iras.
Nulla mora est ; vocat in pugnam, dictisque tyrannum
Aggreditur ; stricto gladio, ingenti impete fertur

Fulmineus; tenuis cristas quatit aura volantes.
Accelerant passus : sistunt; se lumine torvo
Respiciunt; fulmen nequicquàm mittit. At eccè
Impavidus pergit trepidantem Orlandus in hostem :
Nititur ense suo disrumpere membra tyranni,
Ac rigidum vasto ferrum sub pectore condit.
Decidit exanimis, calidum vomit ore cruorem.
Successu victor, factoque ferocior ipso,
Hostem cernit ovans medio in discrimine mortis,
Præcipitique ruit gressu, atque ad littora tendit,
Oblatas victi gazas soeptramque recusans.
Hoc tantùm terrestre capit pro munere telum.
Orlandus scandit navem, et devectus in altum,
Ostentans fulmen, puppi sic fatur ab altâ :
« Infernis nunc i propiùs, certè, inquit, origo
Undè tibi : nemo sit tantâ percitus irâ
In totum genus humanum, laudique virorum
Infensus, qui te, fatali munere, rursùs
Proferat in medium, morti simul addat et alas. »
His dictis, telum lethale immisit in undam.

ANNÉE 1821.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

MARIUS INTER RUINAS CARTHAGINIS SEDENS.

INTER Carthaginis ruinas, semiruto sedens sub fornice exsul Marius, ademptos sibi fasces indignabatur, molesque undiquè dirutas circumspiciebat. Nunc bella meminit et fortunæ asperas vices.

« Nimirùm, exclamat, hic diù floruit urbs, Africæ regina, opibus et bellicâ laude insignis; ubi nunc aqua inutilis vacuos portus lambit, sæpè classes aurum advexêre; hic olim frequentia compita sollicito tumultu strepuêre, sive legum negotia tractarent viri, seu varias artes colerent, sive spectarent ludos, aut dona ferrent ad templa deorum, aut ducerent triumphos: nunc omnia silent, nisi ferarum fremitus ululatusve avium audiatur. Non hanc mercedem tibi pollicita es, Carthago, quandò Annibal Alpium claustra perrupit, Cannensique prædâ tua castra ditavit. Hinc tamen tuæ ruinæ origo; hinc Romani Senatûs invidia te delendam decrevit; jàmque jaces insigne documentum quàm interdùm funesta sit victoria, quàmque sit mutabilis

rerum potestas. Tremat igitur Sylla, ac vicissim ipse mendicet profugus. Cecidit Carthago, nec resurget unquàm; cecidit Marius, sed meliorem fortunam exspectat. Oh! si mihi dabitur fasces recipere, non frustrà securibus armatos recepero! potiùs pereat Capitolium, totaque gens Romana exstinguatur, quàm Sylla vindictam hac manu paratam effugiat. »

CORRIGÉ.

MARIUS INTER RUINAS CARTHAGINIS SEDENS.

SYLLANAS fugiens iras mortemque paratam,
Italiam Marius linquebat nobilis exsul.
Eheu! tuta petens inter Carthaginis arces
Eversas, sortis mutatâ fronte, latebat;
Semirutoque sedens sub fornice, plurima mente
Volvebat, magno perculsus corda dolore.
Ille sibi fasces indignabatur ademptos.
Ille heros nunc antiquas Carthaginis arces
Attonitus, mirum! Carthagine quærit in ipsâ.
Dùm moles disjectas undiquè circumspectat
Murorum Marius, toto nunc exsul in orbe,
Bellorum meminit; rabido sub pectore tristes
Fortunæ casus et gloria multa recursant.
« Scilicet, exclamat, multos ibi floruit annos
Urbs antiqua, potens, Libyæ regina superbæ,
Quæ quondàm extremas tulit ingens nomen ad oras,
Æmula quæ quondàm Romæ, belloque superba,
Jura dabat populis totum vulgata per orbem.
Fato victa jaces, dominatrix maxima ponti!

Sicoine præcipiti transit res bellica cursu !
Sic igitur torrens annorum injuria, raptis
Oppida cum populis trahit, et victoribus ipsis
Involvens victos, immergit gurgite vasto!
Heu! Carthago jaces! viduatum classibus æquor
Obstupet, et vacui mœrent sine remige portus.
Nil super! ingentis tantùm stat nominis umbra!
Hic ubi inutilibus ripas portusque relictos
Æquor lambit aquis, meliori numine quondàm
Aurum et opes, omni è parte, advexêre carinæ.
Hìc hominum olim turba frequens, undante tumultu,
Partibus è cunctis terrarum, effusa ruebat;
Illìc sollicito strepuerunt compita motu
Fervida, sive viri pergrata negotia legum
Tractarent, colerentve artes, vel, stante coronâ,
Spectarent ludos simùl et spectacula, læti
Sive ad templa deûm mortalia munera ferrent,
Sive agerent claros superato ex hoste triumphos.
Undiquè clamores hominum strepitusque viarum,
Arma, viri, currus, ædes et mille theatra
Attonitos oculos, aures mentemque tenebant.
Oh! quàm nobilium facies mutata locorum est !...
Ex his nunc cineres aut rudera fœda supersunt,
Nunc densi vepres, deserta et inhospita tellus,
Et vacuæ sedes, et inania templa deorum.
Cuncta silent : nullo resonant loca mœsta tumultu,
Nullus et auditur clamor, nisi fortè ferarum ;
Attonitæ volucres terrent ululatibus auras.
Ergò sic homines pereunt hominumque labores!
Omnia sic rapido volvuntur temporis æstu!...

Carthago infelix, non hæc tibi præmia quondàm
Pollicita es, quùm Romuleam armis terruit urbem
Annibal ille tuus, quo non audacior alter,
Quandòque inaccessas Alpes callemque nivosum
Fregit; spumârunt Romano sanguine Cannæ,
Et castra hostili ditavit Punica prædâ.
Hincque tuæ, infelix Carthago, causa ruinæ!...
Hinc tibi terribilem vindictam Roma parare,
Et te delendam flammâ ferroque senatus
Decrevit; jàm omnis fumat tellure sepulta
Carthago: sæclis documentum insigne futuris,
Quàm interdùm funesta viris victoria, quàmque
Instabilis semper rerum sit summa potestas!...
Sylla tremat profugus, mendicet et ipse vicissim.
Carthago cecidit! nunquàm prolapsa resurget:
Sic cecidit Marius. Melior Fortuna juvabit
Errantem; non me duri inclementia Fati
Urgebit semper, patriisque repellet ab oris.
Dî faciant! profugo fasces reddantur adempti!...
Non frustrà mihi desuetas Sors læta secures
Reddiderit; potiùs pereant Capitolia, tota
Gens potiùs Romanorum exstinguatur ad unum,
Quàm hac fugiat dextrâ vindictam Sylla paratam. »

ANNÉE 1822.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

MARIÆ ANTONIÆ, GALLORUM REGINÆ, AD SOROREM ELISABETHAM, ULTIMA VERBA.

« Extremùm te alloquor, soror amantissima! dicta sententia est : jamjàm adest carnifex ; paratur jàm fatale instrumentum ; jàm ad mortem trahor... Quid ad mortem dico? ad triumphum, cui dux præivit conjux, rex quondàm in terris, cœlesti nunc aulæ civis adscriptus. Cujus ô utinam animi robur, in hoc rerum articulo, referam, quanquàm nullius culpæ consciam hoc unum exanimat, quòd filiolum et natam sic cogar deserere ! Hanc ego tibi et illum commendo ; et, quam parentibus fidem in utrâque fortunâ præstitisti, miseris, confido, non denegabis. Virtutem ex te discent, durum heu ! laborem ex aliis didicêre ! Tu illis, mater altera, teneros adhuc animos ad præsentem fortunam informabis. Quòd si fortè esset in Fatis, ut paternum olim sceptrum recuperarent, nulla in posterum exsurgat vindictæ cupido. Sit ob oculos semper exemplum patris, sit meum quoque : sit imprimis Christus, qui, vel moriens, patrem tortoribus suis exoravit. At stridunt fores ; en iterùm poscor... vale... jàm non tua... vale, soror. »

CORRIGÉ.

MARIÆ ANTONIÆ, GALLORUM REGINÆ, AD SOROREM ELISABETHAM, ULTIMA VERBA.

« EN moriar, soror, injustæ nunc debita morti.
Parce, precor, lacrymis, et frontis nubila pelle!..
Urget me dudùm tristis lex aspera Fati :
Non spes blanda mihi, solatia nulla supersunt ;
Ultima nàmque meæ dicta est sententia mortis.
Non jàm pendebunt dulces circum oscula nati,
Non dabitur posthàc dilectos cernere vultus,
Non dabitur lacrymas lacrymis miscere sororis;
Illa quidem, multas inter, comes una malorum !...
Mors venit, extremâ moriens nunc te alloquor horâ,
O soror, ô dilecta soror, quâ carior unquàm
Nemo fuit; sed venit ineluctabile tempus;
Sævi carnifices adstant : funesta parantur
Instrumenta necis: fœdam (sic Fata ferebant!)
Jàm trahor ad mortem, probrosis vincta catenis.
Sed quid ego? potiùs mansuram innoxia laudem
Amplector; jàm præcessit vir regius antè
Infando indicio! quondàm, dùm vita manebat,
Imperii rex insontes flectebat habenas,
Aulæ cœlesti, injusto nunc funere, civis
Adscriptus. Quæ mens in cunctis conscia recti!
Quanta fuit virtus animi! qui in pectore sensus!
Illius robur, tanto in discrimine rerum,
Alme Deus, concede mihi, viresque ministra;
Hoc tamen exanimat miseram mentique recursat :

Quis tantos possit lacrymis æquare dolores!...
Sic ego filiolum natamque relinquere cogor !
Quos tibi commendo, miseris tu sola superstes,
Hancque fidem, quam mille inter discrimina mortis,
Olim servâsti, natis utroque parente
Orbatis, soror, haud renues. Hæc vota sororis
Excipe! Magnanimos generosa in pectora sensus
Injice; maturè discant non temnere Numen.
Ex te virtutem, ex aliis didicêre laborem
Atque modum vitæ; natis nunc, altera mater,
Invigila; mentes adversa ad fata tenellas
Informare tibi semper sit maxima cura.
Illis si quandò arridet Fortuna, paternum
Ut sceptrum teneant, omnis devicta residat
Ira furorque; animo vindictæ nulla cupido
Exsurgat; sed condonent tortoribus ipsis.
Ante oculos semper generosi exempla parentis,
Et mea sint etiam; Christi succurrat imago,
Qui moriens capitale odium obliviscitur. Eccè,
Eccè fores strident... poscor... mea perfice vota....
En iterùm valeas! linquo moritura sororem. »

ANNÉE 1823.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

DE VERA LAUDE.

Quò ruit effusa illa fugientium hominum multitudo? cur desertis in urbibus silètur? cur fumant vastati agri? Occurrunt undiquè quasi insani cujusdam torrentis vestigia.

Nempè regem bellicosum terris immisit Deus. Nullum unquàm sidus, magis dirum, terras formidine complevit. It ille, per diruta mœnia, per collucentes flammas, per exundantem sanguinem, ebrius; nec stabit, donec totum terrarum orbem incendio et ruinâ miscuerit.

Intereà clamorem cœlo tollunt gentes, exitium istud deprecantes, miseraturque aliquandò humani generis supremum Numen.

Tùm rex exoritur aliquis, qui fracta regna in melius restituat, qui Pacem Felicitatemque exsules revocet, qui colat Justitiam, qui jura condat, qui Artes foveat, cujus innocens gloria, non hominum gemitu, sed jucundissimo memoris terræ concentu, celebretur.

CORRIGÉ.

DE VERA LAUDE.

IMPETE quo fertur vasto fugitiva virorum
Turba? sonant etenim latè loca fervida motu
Horrisono, totusque æther clamore resultat.
Urbibus in vacuis cur tanta silentia? multus
Terror inest muris, et spirant cuncta dolorem.
Undiquè cur squalent abductis arva colonis?
Cur arva innumerâ fumant vastata favillâ?
Infandum!... Agricolæ periit labor irritus anni:
Horror ubiquè ingens et plurima mortis imago.
Torrentis funesta putes vestigia: passim
Sese oculis offert facies rerum horrida; namque
Arma ferens, sævit toto Mars impius orbe.
Gentibus eccè Deus, furiis accensus et irâ,
Dùm scelera audemus patrare immania, regem
Belligerum misit, gaudentem strage virorum.
Non immite magis sidus, formidine tantâ
Undiquè complevit terras animosque labantes.
Nempè per eversas turres et mœnia victor
Diruta fulmineus fertur, mortemque lacessit
Instantem capiti. Quem non tardare pericla,
Non nivium moles possunt, non frigora terrent;
Non hostes, non tela videt: sed pronus et ardens
Per flammas fertur rutilo fulgore micantes;
Per refugas acies exundantemque cruorem
Ebrius irrumpit, nullo conamine fractus.
Quantus ovat, quantusque novis consurgit in armis!

Dùm ruit, invictâ trepidus Timor errat in hastâ;
Nec stabit, donec vacuo dominator in orbe,
Urbes miscuerit flammis tristique ruinâ
Impius. Intereà miseræ altum ad sidera tollunt
Clamorem gentes, totusque incenditur æther
Questibus, atque Deum conantur flectere, et omnes
Impendentem orant terris avertere pestem.
Audiit Omnipotens, sortem miseratus iniquam.
Tùm rex exoritur, fausto sub sidere, genti
Qui fractum tandem, præsenti numine, regnum
In melius referat, Pacis succensus amore.
Omnia Pace vigent; crescit, comes aurea Pacis,
Copia. Quùm primùm populis Pax alma refulsit,
Nutrit agros secura Ceres, dat munera Bacchus.
Pace vigent artes, Pacis sunt omnia munus.
Rex tenet imperium, qui sanctæ gaudia vitæ
In patriam revocet, qui leges condat amicas
Sceptro subjectis, qui, summo jure, severa
Justitiæ decreta colat, qui providus Artes
Ingenuas foveat, cujus laus vera nefando
Non hominum gemitu, nec tristi murmure matrum,
Sed memoris terræ plausu celebretur amico.

ANNÉE 1824.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

HESIODUS.

CELEBRANT Ascræi ludos Apollineos ; sacris cantibus respondent Heliconis juga, major verò lætitia perfundit omnes, et festum diem exhilarat, ubi sacerdos juvenem Hesiodum, qui dudùm oves in collibus ignotus pastor duxerat, è mediâ turbâ prodire jubet, laureâ coronâ cingit, ut poetam Phœbo gratum, atque ipse sistit ante dei altaria. Hesiodus tùm aras tenens : « Apollo, inquit, et Musæ, accipite hanc laurum vobis debitam, non mihi; quoniam inscium me vester afflatus, è tranquillo silvarum otio, ad hanc inexspectatam gloriam extulit. Silvas tamen et montes et rura semper amem, et, si carmina Dii sufficiant, semper exornem canendo. Alius, tubâ terribilis, ad Martis certamina vocet phalanges, et bellicos tumultus misceat : Lyra hæc, pacis artibus sacra, exsurgere segetes docebit, agricolis laborum fructus ostendet, virtutemque et sanctos mores, et Deorum cultum placidis ac simplicibus sonis propagabit. »

CORRIGÉ.

HESIODUS.

ASCRÆI celebrant, (spectacula grandia!) ludos
Solemnes Phœbo: læto clamore resultant,
Carminibusque sacris Heliconia culmina latè
Respondent, quæ testari sua gaudia dicas.
Echo, nympha priùs, nunc æmula vocis imago,
Multiplici acceptas voces sermone reportat.
Sed majora tamen perfundunt gaudia mentes,
Exhilarantque diem festivum: ast eccè sacerdos
Advocat Hesiodum, vulgi mirante coronâ.
Olli prima genas vestibat flore juventa.
Pastor oves sibi dilectas in collibus olim
Duxerat ignotus, nullo præcordia casu
Motus; liber agit studiis melioribus annos,
Afflatusque deo, tentat nunc carmine Phœbum.
Quem subitò è mediâ turbâ prodire sacerdos
Imperat, et cingit victricia tempora lauro,
Dilectum excipiens Musis Phœboque poëtam;
Ac ipse ante Dei veneranda altaria sistit,
Amplexasque tenens aras, mille oscula figit;
Talia facundo motus superaddidit ore:
« Phœbe, pater vatum, divini carminis auctor,
Injice Apollineos in frigida corda furores;
Te sequitur Decus, et viridi Victoria palmâ.
Huc ades, alme deus, juvenilibus annue cœptis;
Ignaroque viæ, deserta per ardua Pindi,
Insolitum per iter redivivas suffice vires.

Et vos, Pierides, docti sacra numina montis,
Accipite hanc laurum, quæ gloria debita vobis,
Non mihi; namque novo Phœbi me flamine plenum
Tranquillæ nimiùm voluistis linquere vitæ
Otia, jussistis pariter me linquere silvas,
Ut tantâ fruerer, contra spem, laude : sed ipse
Assuetos montes, silvasque et ruris honorem
Semper amem, præsensque mihi si carmina Phœbus
Concedat, læto liceat depingere cantu
Pendentes silvas, montes et dulcia rura.
Sunt alii queis bella placet funesta referre,
Terribilique tubâ ad duri certamina Martis
Infaustam gentem dirasque vocare phalanges :
His placeat pariter tristes miscere tumultus.
Artibus hæc semper vatis Lyra dedita sacris,
Optatas dudùm segetes flavere docebit;
Agricolis fructus ostendet, amica laborum,
Virtutemque piam; præsenti Numine ducta,
Ostendet sanctos mores, cultumque deorum
Simplicibus placidisque sonis extendet ubiquè. »

ANNÉE 1825.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

HOMERUS ERRANS.

« Ecquis hodiè poetam inopem, domo carentem ubiquè et patriâ, lecto excipiet hospitali ? Vosne, aratores, qui Hermi ripas accolitis ? An tu, pastor, qui, postquàm toto die montis dumeta pererrâsti, securam noctem ducis humili tugurio ? pauca sibi petit Melesigenes ; neque parvo tamen munere beneficium rependit, quoniam dat carmina, grati animi immortale pignus. Te quidem non indictum sinam, diserte Phemi, pueritiæ meæ altor atque doctor ; et Tychium infinitæ memoriæ tradam, qui me paupertatis suæ participem et in rebus duris socium passus est ; et te imprimis canam, ô Mentor, qui corpore languentem me et ferè jàm oculis orbum, Ithacensi domo benignus excepisti. At vobis, ô barbara gens, cujus ne nomen quidem edere per musas licet, Deorum iram imprecor : nullus unquàm apud vos poeta nascatur ! »

CORRIGÉ.

HOMERUS ERRANS.

« O me infelicem ! quò nunc vestigia flectam ?
Quâ fessum docili corpus tellure reponam ?

Quæ facies subitò rerum? Quæ me æquora possunt
Accipere? aut quid jàm misero mihi deniquè restat?
Hei mihi! quis patriâ pulsum, tectoque carentem,
Hospitio excipiet, commotus mole malorum?
Quis clarum quondàm blando sermone juvabit
Carminibus vatem? tulit altum ad sidera nomen
Nequicquàm vates, toto nunc exsul in orbe,
Errabundus, inops et vivi luminis expers.
Quis me, quis profugum dextrâ recreabit amicâ?
Effœtos quisnam vires revocabit in artus,
Et procùl ingratæ pellet fastidia vitæ?
Vosne, ô ruricolæ, flavas qui divitis Hermi
Accolitis ripas? an tu, gregis anxie custos,
Qui, postquàm montis per tempora longa diei
Solus oberrâsti, per amœna vireta, quietus
Securas humili ducis sub vimine noctes?
Felix heu! servas sano cum corpore mentem
Intactam: tandem securâ morte quiesces!
Pauca Melesigenes votis exposcit Homerus;
Nec tamen exiguo persolvit munere munus;
Nam gratæ pignus dabit indelebile mentis,
Sublimis quoniàm fundet, præsente Minervâ,
Carmina, grata simùl Phœbo, pergrata Camœnis.
Credo mihi, indictum cunctis, doctissime Phemi,
Non patiar, semper patrium testatus amorem.
Annos tu primos, doctor facunde, juventæ
Rexisti; et Tychium æternâ super æthera laude
Carminibusque meis tollam, qui pauper, egenum
Sponte suâ duris rebus permisit Homerum
Participem; tuque, ô Mentor, celebrabere nostro
Carmine præsertim, atque tuâ de laude silescet

Nulla ætas, qui me languentem, corpore fracto,
Et propè perpetuâ damnatum nocte, benignus
Excepisti Ithacis laribus, miserumque juvâsti.
At vobis, cæco auxilium qui ferre negâstis,
Quorum Musa horret miserandum exprimere nomen,
Imprecor atque iram Divûm stygiosque furores :
Nullus nascatur vestro sub sidere vates. »

ANNÉE 1826.

TROISIÈME.

MATIÈRE.

PALLAS ATHENARUM SERVATRIX.

Undè fit concursus in templum Palladis ? Cur cives ante aras Deæ provoluti, aut incolumes Athenas, aut mortem precantur ? Omnes invasit dolor atque ira, et clamor tollitur indignantium : « Adest Persarum tyrannus. »

« Adsit, numine afflata respondet sacerdos, adsit, patriæque solo Barbarus insultet. Vos tamen non deseret libertas. Cedite, linquite patrum sepulcra : ipse fugit ex adyto anguis Deæ sacer. Ite, et triumphos exspectate ulturos Harmodii patriam. Jàm resurge, Urbs divina ; jàm parce hostibus superbis. Tuque, ô Pallas, omen da populo tuo. »

Tùm ægidis auditur sonus, fremit hasta Palladis, dextraque extenta Salamina indicat, futuramque pacis gloriam.

CORRIGÉ.

PALLAS ATHENARUM SERVATRIX.

PALLADIS undè frequens sacras concursus in ædes?
Poplite quid flexo Divam ante altaria cives
Supplicibus votis orant? Pars æthera questu
Implevêre; lares salvos, patriamque precantur;
Pars mortem, infandum! magno clamore petebant.
« Nè liceat nobis patriæ spectare ruinas.
Si quandò Fortuna juvat, melioribus annis
Ultores aderunt, mortemque cruore reposcent.
Sed mors dira placet; nunquàm moriemur inulti. »
Sic indignantûm gemitus tolluntur ad astra;
Ira dolorque tenent mentes. « Rex Persicus agros
Occupat Actæos, flammas et funera portans,
Intactisque ferox jàm mœnibus imminet. »—« Adsit,
Numine respondet divino afflata sacerdos,
Adsit hic impatiens hostis, terræque paternæ
Barbarus insultet, patriam populetur et igne:
Haud impunè quidem. At nondùm matura tyrannis
Ultio; nunc hosti, fortissima pectora, cives,
Cedite: vos semper libertas cara sequetur.
Ipse Deæ sacer ex adyto fugit anguis iniquæ;
Ipsa Minerva fugit, fugit en procùl! Ite, triumphos
Exspectate pii: Fortuna secunda favebit.
En ulturus adest vobis Harmodius alter.

Jàm, melius Fatum jubet, urbs divina, ruinis
Assurge; at victrix hosti nunc parce superbo.
Tuque adsis, patriæ columen, Tritonia virgo,
Omina vaticinans populo manifesta salutis. »
Gorgoneæ auditur sonus ægidis; hasta Minervæ
Icta fremit; divino omnes terrore replentur.
At Pallas dextram extendit, Salaminaque monstrans:
« Hìc, inquit, posita est Graiis spes certa salutis;
Hìc positum pacis decus immortale futuræ. »

FINIS.

TABLE

DES DEVOIRS DE TROISIÈME.

CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT, . pag. I
INTRODUCTION, II
§ Ier. *De la version latine et de la version grecque*, IV
§ II. *Du thême*, XII
§ III. *Des vers latins*, XVIII

PREMIÈRE PARTIE.

VERSIONS LATINES.

ANNÉE 1805. — *De morte excellentium virorum*, pag. 2
— 1806. — *Poetarum et apum comparatio*, 4
— 1807. — *Humanæ virtutes cum arboribus et flosculis collatæ*, 6
— 1808. — *De paupertate*, 8
— 1809. — *Comparatur Henricus IV cum Alexandro Farnesio*, 12
— 1810. — *Miles, è pugna redux, impe-*

ratorem suum laudibus extollit, 14
— 1811. — *Oratio Caroli Quinti, Hispaniarum regis, ad filium, regna in eum transferentis*, 18
— 1812. — *Pavoris cum prudentiâ et consilio conjuncti exemplum*, 20
— 1813. — *Vir litteratus Petro Seguerio scribit, celeberrimo Franciæ cancellario*, 24
— 1814. — *Lisbona ingenti terræ motu concussa*, 26
— 1816. — *Laus philosophiæ*, 30
— 1817. — *De variis hominum opinionibus*, 34
— 1818. — *In Epicureorum doctrinam*, 36
— 1819. — *De Fusci et Papirii eloquentiâ*, 40
— 1820. — *De immortalitate animorum*, 42
— 1821. — *De cujusdam Aristophanis eruditione*, 46
— 1822. — *De Caroli Quinti abdicatione*, 50
— 1823. — *Quæ sit optima gubernandi ratio*, 54
— 1824. — *De Hunnorum moribus*, 58
— 1825. — *De mortalium conscientiâ*, 62
— 1826. — *De casu*, 66

SECONDE PARTIE.

THÊMES.

ANNÉE 1805. — *Fortune de Pompée*, pag. 70
— 1806. — *Du danger des plaisirs*, 72
— 1807. — *Du feu*, 74
— 1808. — *Portrait et éloge de Pierre-le-Grand*, 76
— 1809. — *Éloge des satires d'Horace*, 78
— 1810. — *Mœurs des Arabes*, 80
— 1811. — *Éloge de l'agriculture*, 84
— 1812. — *De l'amour du bien public*, 86
— 1813. — *La bonté d'âme doit être naturelle*, 88
— 1814. — *Qu'est-ce que la patrie ?* 92
— 1816. — *État des Chrétiens pendant les persécutions*, 94
— 1817. — *Les merveilles de la nature prouvent qu'il existe un Dieu*, 96
— 1818. — *La grandeur d'âme peut conduire au bien ou au mal*, 98
— 1819. — *Les jugemens des hommes et ceux des esprits célestes sont bien différens*, 102

— 1820. — *Le bon orateur doit être son premier censeur*, 104
— 1821. — *Éloge de Cicéron comme rhéteur*, 108
— 1822. — *Les titres ne font pas la véritable grandeur*, 110
— 1823. — *Chaque âge a son genre de littérature*, 112
— 1824. — *Le spectacle du ciel a donné naissance à l'astronomie*, 116
— 1825. — *De l'amour pur*, 118
— 1826. — *Les lettres doivent avoir les mœurs pour objet*, 122

TROISIÈME PARTIE.

VERSIONS GRECQUES.

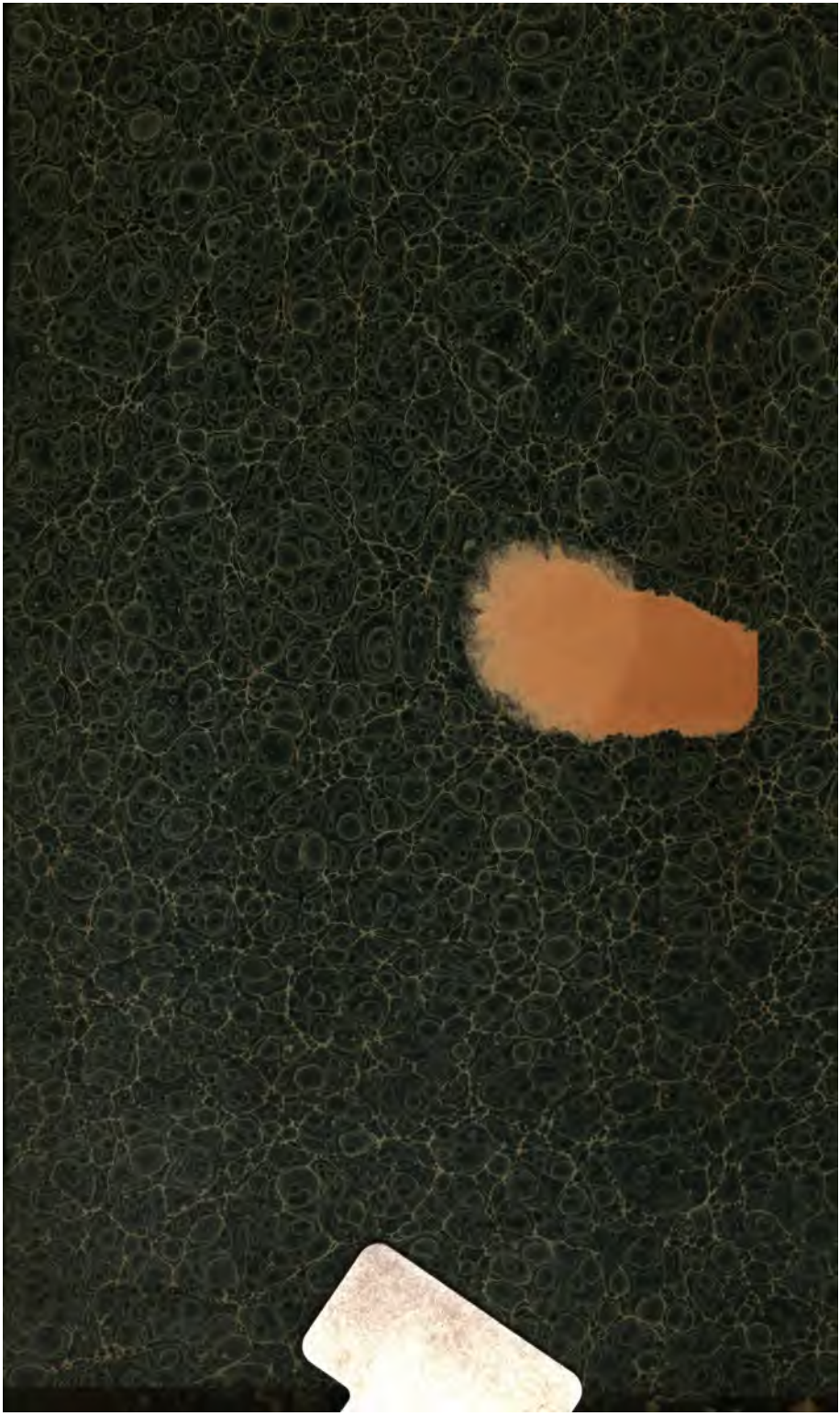
ANNÉE 1805. — *Sur Ptolémée Philadelphe*; pag. 127
— 1806. — *Sur le Tanaïs*, 129
— 1807. — *Sur la modération*, 131
— 1808. — *Sur Alexandre-le-Grand*, 133
— 1809. — *Manière de lire*, 135

— 1810. — *Sur Socrate*, 137
— 1811. — *Sur l'éducation des enfans*, 139
— 1812. — *Sur cette partie de l'Egypte qu'on appelle la Bucolie*, 141
— 1813. — *L'ami et le flatteur*, 143
— 1814. — *Fête de Minerve à Saïs*, 145
— 1816. — *Sur Oribase de Pergame*, 147
— 1817. — *Lettre d'un philosophe cynique*, 151
— 1818. — *Sur la mémoire*, 153
— 1819. — *Sur Persée de Cittium*, 155
— 1820. — *Sur le jugement de Milon*, 159
— 1821. — *Sur la poésie*, 161
— 1822. — *Des sens et de la raison*, 165
— 1823. — *Jamais homme sage ne s'est montré malveillant envers son semblable*, 167
— 1824. — *Que l'homme enrichi par l'injustice est plus malheureux que le pauvre*, 171
— 1825. — *Sur la fortune*, 175
— 1826. — *Sur la philosophie de Socrate*, 177

QUATRIÈME PARTIE.

VERS LATINS.

ANNÉE 1808. — *Theonis pictoris antiqui tabula et egregia solertia*, pag. 180
— 1809. — *Descente dans le Vésuve.* 184
— 1810. — *Jephtes filia sortem suam in montibus luget*, 187
— 1811. — *Non metuenda poetis invidia*, 190
— 1812. — *Delphinorum erga suos partus caritas*, 194
— 1813. — *Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt*, 198
— 1814. — *Nympha Sequanæ rediturum Galliæ regem Lodoicum votis et precibus urget*, 202
— 1816. — *Satan passe en revu l'armée des anges rebelles*, 205
— 1817. — *Ajacis amentia*, 209
— 1818. — *In spiritum poeticum*, 212
— 1819. — *Sorores e christianâ charitate dictæ laudantur*, 214
— 1820. — *Orlandus tyrannum vocat in pugnam et enecat*, 217

— 1821. — *Marius inter ruinis Carthaginis sedens*, 220
— 1822. — *Mariæ Antoniæ, Gallorum reginæ, ad sororem Elisabeth, ultima verba*, 224
— 1823 — *De vera laude*, 227
— 1824. — *Hesiodus*, 230
— 1825. — *Homerus errans*, 233
— 1826. — *Pallas Athenarum servatrix*, 235

Fin de la Table.